

De l'air,
du silence
et de l'eau

PHILIPPE
ROUQUIER

I

NOS RACINES CHAMANQUES

essai

Ce texte a été chargé depuis le site :
<https://essais.philippe-rouquier.com>

Si vous ne l'avez pas encore fait, vous pouvez rémunérer son auteur en vous rendant
à cette adresse :

https://essais.philippe-rouquier.com/texte1_nos-racines-chamaniques

De l'air, du silence et de l'eau - © Philippe Rouquier - 2022

Une démarche d'adaptation

Les peuples autochtones, natifs, peuples isolés volontaires, peuples premiers, sociétés tribales (suivant leurs dénominations) vivent en bonne compagnie avec la Terre-Mère sous toutes les latitudes et toutes les altitudes. Le point commun de ces cultures très différentes est la pratique du chamanisme. Cette pratique se pare de traits hétéroclites, mais sa fonction est identique et ses principes sont souvent proches. Son rôle est d'assurer la survie de la communauté dans son écosystème en régulant tous les aspects de la vie. Ceci, avant toute chose, fait du chamanisme un fabuleux modèle d'adaptation.

Les traces de chamanismes qui demeurent dans des sociétés occidentales comme la nôtre offrent un visage éloigné de celui des peuples ancestraux. Elles restent cependant visibles dans la pratique des panseurs de secret, des guérisseurs, de la sorcellerie et dans la permanence de certaines formes de paganisme que les croyances religieuses, philosophiques et politiques n'ont jamais réussi à anéantir. Car cette pratique appartient au peuple.

Pour le chamanisme, l'être humain fait partie du cycle de la nature. Entrer sur ce territoire conduit donc à une acceptation de sa place et de son rôle sur Terre au milieu de son écosystème et de sa communauté. Une place humble et noble qui ne fait pas de l'homme le centre de l'univers, mais qui lui en ouvre la porte et permet l'accès à une spiritualité laïque du quotidien.

Ce territoire nous fascine autant qu'il nous repousse, car il nous lie à nos racines profondes, non pas nos racines culturelles toujours glorieuses et honorées, mais notre socle vital, animal et organique. C'est un monde qui dérange les êtres que nous sommes tous plus ou moins devenus, créés pour

produire et dédiés à la consommation.

Le but est de retrouver les traces de chamanisme dans notre culture. Quels sont les liens vitaux rompus avec la nature et avec notre propre nature ? Pourquoi nos sociétés œuvrent avec autant d'énergie contre nos vies ?

En effet, seuls les peuples ancrés dans le chamanisme ont survécu à travers les millénaires, car ils ne sont jamais allés contre la nature ni contre les principes fondamentaux de la vie, alors que toutes les sociétés, toutes les civilisations, tous les empires se sont écroulés.

Nous sommes entrés dans un effondrement global que notre civilisation capitaliste accélère chaque minute par un aveuglement ahurissant. Il n'est plus question de la chute d'un pays, d'un écosystème ou d'une société, mais de l'écroulement de la Terre sur l'humanité. Si le chamanisme reste aujourd'hui encore le seul modèle d'adaptation des humains sur la planète, c'est qu'il n'y en a jamais eu d'autres.

« L'homme moderne est l'esclave de la modernité : il n'est point de progrès qui ne tourne à sa plus complète servitude. Le confort nous enchaîne. La liberté de la presse et les moyens trop puissants dont elle dispose nous assassinent de clameurs imprimées, nous percent de nouvelles à sensations. La publicité, un des plus grands maux de ce temps, insulte nos regards, falsifie toutes les épithètes, gâte les paysages, corrompt toute qualité et toute critique, exploite l'arbre, le roc, le monument et confond sur les pages que vomissent les machines, l'assassin, la victime, le héros, le centenaire du jour et l'enfant martyr.

Il y a aussi la tyrannie des horaires.

Tout ceci nous vise au cerveau. Il faudra bientôt construire des cloîtres rigoureusement isolés, où ni les ondes ni les feuilles n'entreront ; dans lesquels l'ignorance de toute politique sera préservée et cultivée. On y méprisera la vitesse, le nombre, les effets de masse, de surprise, de contraste, de répétitions, de nouveauté et de crédulité. C'est là qu'à certains jours on ira, à travers les grilles, considérer quelques spécimens d'hommes libres. »

Paul Valéry, Regards sur le monde actuel, 1938. (La Pléiade)

I NOS RACINES CHAMANIKUES

1.1 Un monde épars et proche

J'ai été éveillé au chamanisme assez tôt, non par une initiation, mais par le hasard qui m'a placé là. Et de loin en loin, le chamanisme ne m'a jamais vraiment quitté. Je m'en suis donc approché après qu'il m'a adopté. C'est une curieuse relation que je n'ai comprise qu'au cours de discussions. Lorsqu'on parle de tout et de rien comme on le fait généralement en bonne compagnie, ce qui finit toujours par faire émerger quelque chose d'intéressant.

Dans ces moments, j'ai pu saisir que j'entretenais un regard assez différent sur le monde. Concevoir l'univers par le chamanisme, c'est d'abord traiter de ce qui est proche et direct, du monde réel. Celui qui nous entoure. Voilà une affirmation pourtant très éloignée de l'image qu'il a.

La personne qui vit dans le chamanisme n'a pas besoin d'aller trouver un esprit aux confins de l'univers puisqu'il est contenu dans ce qu'elle touche. Cette personne peut donc accéder à l'univers à travers ce qu'elle a à portée de main. La quête d'éveil de la plupart des Occidentaux se traduit par une recherche spirituelle abstraite et la plupart de leurs guides, lorsqu'ils sont honnêtes, conseillent simplement d'ouvrir les yeux.

Pour l'Occidental, dont l'esprit se définit par une logique cartésienne et une rationalité scientifique revendiquée, il existe un monde diffus, éloigné, qu'il ne connaît que par l'écrit et l'image. C'est pour chacun de nous, les parties du globe sur lesquelles nous ne sommes jamais allés, l'infiniment petit que nous ne pouvons voir à l'œil nu, mais dont nous éprouvons la

réalité par les sciences. Et l'infiniment grand, l'univers que nous appréhendons autant par la fiction que par le savoir, autant par l'imaginaire que par l'imagerie offerte par la technologie. Sans l'utilisation de ces prouesses techniques, nous regarderions toujours la voûte étoilée du cosmos assis par terre comme chaque humain depuis la naissance de l'humanoïde que nous étions avant de devenir homo sapiens. Regarder le ciel et imaginer le cosmos est la seule chose qu'autorise sa contemplation à l'œil nu depuis le sol terrestre.

Ce que nous ne voyons pas, nous l'extrapolons. Tous, sans exception, savants comme ignares. Notre imagination travaille à partir d'une image, d'un son, d'une impression, d'une parole. Dès que se présente quelque chose que nous ne maîtrisons pas, nous échafaudons des hypothèses, nous écrivons des histoires, nous nous battons pour défendre des théories. Tout ceci provient de l'activité que notre esprit produit à partir de ce qui est mis à sa disposition. Seul ce que nous ignorons totalement subsiste hors de la portée de notre intelligence. Tout le reste le place en éveil.

L'imagination, à travers l'intuition, jette toujours les premiers ponts vers ce qui deviendra une connaissance. Une hypothèse de travail est une construction intellectuelle imaginée qui espère se concrétiser. Mais notre savoir scientifique occidental n'est pas la seule forme de savoir. Elle fait déjà l'objet de multiples interprétations en elle-même. Ceux qui partagent un même savoir en ont souvent des visions et des approches fort différentes.

Mais la science occidentale est, hors sciences humaines bien sûr, toujours opposée au chamanisme, car le chamanisme ne provient pas d'un cheminement identique de pensée. Que des personnes acceptent de ne pas comprendre rationnellement ce qui nous entoure, du brin d'herbe que l'on foule aux astres que l'on contemple, choque notre pensée

occidentale. Pour nous autres, Occidentaux, toute connaissance non expliquée scientifiquement ne peut ouvrir qu'à des superstitions ou à l'exploitation du mystère (qui est ironiquement un des grands travers de nos sociétés cartésiennes).

Interpréter ce que nous ne comprenons pas est pourtant une chose des plus courante chez nous aussi. Mais nous le taisons. Les chamanes du monde entier le formulent à travers des métaphores qui se révèlent souvent pleines d'enseignements et mènent à une vérité concrète.

Le savoir scientifique et universitaire dont nos esprits sont pétris et qui conditionne notre vision du monde ne nous interdit ni l'intuition ni la parabole pour appréhender ce que nous comprenons partiellement. Mais il nous interdit de voir des esprits dans les plantes et les animaux. Ce qu'on en connaît appartient à la science, ce qui n'est pas connu, appartient à Dieu. C'est net, mais malheureusement pas très rationnel, car la vie quotidienne demande beaucoup plus.

Notre esprit est construit par son environnement familial, affectif, émotionnel, géographique, topographique et pour la logique, il est construit par sa culture et ses études. Pour de rares individus chanceux, se mêle à ceci, une initiation spirituelle ou encore un éveil salvateur.

Devenu adulte, je m'aperçus que mon esprit ne venait pas du même moule que ceux dont j'étais pourtant proche. Je pense que mon ouverture au chamanisme y est pour beaucoup. Non pas parce que je crois ou que j'ai cru au chamanisme. Mais parce que je l'ai toujours considéré comme une réalité au même titre que ce qu'on m'enseigne de science, de religion, de philosophie et de politique. Je ne peux pas dire que j'adhère à la vision du monde chamanique ni que ma cosmogonie est issue du chamanisme. Je n'ai jamais placé d'un côté la sorcellerie et d'un autre la transmission de pensée, d'un

côté le dieu catholique qu'on m'enseignait et de l'autre l'animisme, spiritualité naturelle de mon enfance. J'ai toujours conçu le Christ comme un chamane et non comme l'effigie catholique rabâchée par le catéchisme. Je n'ai jamais catégorisé les activités humaines. J'ai souvent perçu les choses dans leur ensemble. Un gouvernement qui accapare les richesses pour les plus riches et un mouvement de contestation qui demande une répartition équitable forment les deux parties d'un même aveuglement. Aussi choquant que cela puisse être. Ce n'est pas un déni de justice sociale, c'est l'appréciation de ce que la vanité de l'argent fait peser sur le monde. En politique, partager le monde consiste à n'en montrer que la partie souhaitée. En science, détailler le monde permet d'appréhender la partie que l'on peut comprendre et amène le plus souvent à occulter celle restée incomprise.

La construction d'un esprit façonné par le chamanisme rassemble dans des métaphores ce dont il a besoin pour se représenter le monde, dans le concret ou l'abstrait, dans le connu ou l'inconnu. C'est très différent. Pour y accéder, il faut associer des notions totalement étrangères à la formation occidentale de notre esprit : un imaginaire sans limites à une rationalité faite de bon sens.

J'y ai été confronté lors d'une séance de divination par les cauris. Les cauris sont ces petits coquillages — les porcelaines — utilisés comme monnaie d'abord en Chine, puis en Afrique jusqu'au début du XXe siècle. Ils servent surtout aujourd'hui d'ornement dans l'artisanat, mais aussi à lire l'avenir. C'est ce que fit pour moi Élie Hien, chamane pour les Européens, sorcier pour les Africains, il y a un peu plus d'une vingtaine d'années. Élie était Dagara, natif du sud-ouest du Burkina.

Je lui demandais plusieurs fois de me lire l'avenir avant qu'il n'accepte. Je ne sais pas pourquoi il mit tant de temps à accepter. Quelques personnes de mon entourage m'avaient

précédé et avaient eu des rendez-vous immédiatement. Il me dit que cette activité lui demandait beaucoup d'énergie et qu'il n'était pas sûr de le faire. Il ne cherchait pas à faire monter les prix, mais je le sentais fuyant. Peut-être subodorait-il à juste titre mon but qui était plus de l'observer que de connaître mon avenir. Nous nous retrouvâmes finalement chez lui dans une chambre-bureau où nous libérâmes un peu de place. Élie passa ses habits traditionnels dagaras et la séance commença. Il brûla quelques herbes dans une assiette, purifia l'air, chanta quelques incantations, joua du tambour. Je dus reprendre quelques-uns de ses gestes puis jeter une poignée de cauris sur le tissu sur lequel nous étions assis l'un en face de l'autre. Il lut donc ce que disait cette douzaine de coquillages.

Ce qui sortit de sa lecture fut plus une vision de ce que j'étais et de ce qui pouvait en découler que d'hypothétiques événements futurs. Dans ce qu'il m'a dit, il m'est resté une phrase. Je l'entends encore la prononcer et la répéter devant mon air au moins circonspect sinon ahuri : « Toi et moi, nous sommes des scientifiques, nous sommes pareils, nous comprenons l'humour... l'humour, c'est le langage des dieux ! » Avec l'accent Dagara, la fumée et les incantations, cette sortie me laissa coi.

Si je me souviens encore de cette phrase, ce n'est pas parce qu'elle a changé ma vie. Mais c'est parce qu'elle a longtemps été une énigme et qu'elle m'a permis de jauger — ce serait prétentieux de dire comprendre — et peut-être de combler en partie l'immensité qui me sépare d'une culture chamanique. « Toi et moi, nous sommes pareils » ne posa pas de problème d'interprétation. Je me demandais pourtant pendant un certain temps ce que nos esprits pouvaient avoir en commun. Peut-être que je me considérais alors comme très cartésien et logique, ce que je n'étais peut-être déjà plus. « Nous sommes des scientifiques » voulait dire : nous sommes des

« scientifiques ». Je mis plusieurs années à comprendre pourquoi nous étions des scientifiques. Nous en avons reparlé et il est apparu que « scientifique » voulait dire chercheur, dans le sens qui cherche à concrétiser le fruit de son intuition, qui cherche à comprendre ce qu'il y a derrière l'apparence commune.

Pour ce qui est de l'humour, j'ai eu de quoi valider ma compréhension de l'humour en partageant d'énormes éclats de rire avec quelques amis dagaras. Mais il m'a fallu de nombreuses années et autant de lectures d'études ethnologiques pour comprendre que l'humour n'était dans ce cas-là pas uniquement le rire. Dans l'humour Dagara, il y a le jeu avec la réalité qui ne tient pas qu'à l'ironie comme pour nous. Un jeu entre personnes d'une même famille ou entre individus de deux ethnies différentes liées par un ascendant qui consiste à imiter par exemple un conflit ; ou encore un jeu qui consiste à parler à l'autre comme à un esclave. Mais ces jeux ne font pas partie du « langage des dieux ». Ce sont des codes sociaux de la plaisanterie. Je n'arrivais donc pas à percer le mystère de l'humour, langage des dieux.

« Des dieux qui pratiquent l'humour par un langage avec des scientifiques... » En reformulant, la phrase prenait une autre tournure. L'humour est un décalage de la réalité utilisé pour faire apparaître une absurdité, ou encore, l'humour est une tournure absurde censée faire apparaître la réalité. Comprendre l'humour des dieux dans une démarche scientifique reviendrait à suivre par exemple, son intuition avec amusement pour découvrir une réalité. « Croire avec logique à son imaginaire ou encore croire à son imaginaire en toute logique » voila comment le langage des dieux pourrait conduire une approche scientifique. Ce n'est pas seulement se laisser guider par son instinct, c'est aussi écouter ce qu'il y a autour pour se laisser conduire par ce que l'on cherche. Croire

à son imagination parce qu'elle appartient ou qu'elle est en lien avec les dieux.

Vouloir considérer le monde dans son ensemble ne peut-être une démarche purement intellectuelle. C'est une posture qui amène à mélanger l'imagination à la sensation et associer la contemplation à la logique. Un esprit d'enfant y parvient en général très bien. C'est par la suite que ça se dégrade avec les rapports coercitifs sociaux, la construction mentale faite de morale et de la logique issues des études scolaires.

Dans une démarche chamanique, la spiritualité conduit la recherche scientifique. Science et spiritualité sont ici indissociables. Il s'agit d'une spiritualité qui se concrétise a minima par une intention envoyée à l'univers ou une intuition reçue de l'univers. C'est comme nous le verrons, le fonctionnement des « sciences chamaniques » qui a été mis en lumière.

Voilà dans un sourire, une petite histoire qui pourrait illustrer le rationalisme de la spiritualité et l'absurdité d'un esprit cartésien :

*Rentrant fort tard de la maison de thé, Nasreddine Hodja laisse tomber l'anneau qu'il porte au doigt sur le seuil de sa porte. Aussitôt, l'ami qui l'accompagne s'accroupit pour chercher à tâtons. Nasreddine Hodja, lui, retourne au milieu de la rue qu'éclaire un splendide clair de lune. « Que vas-tu faire là-bas, Nasreddine ? C'est ici que la bague est tombée ! » dit son ami — « Fais à ta guise, répond Nasreddine. Moi, je cherche là où il y a de la lumière ! »**

*Sublimes paroles et idioties de nasr eddin hodja. Éd. Phoebus.

1.2 Entre Dieu et la science

Depuis une soixantaine d'années, Dieu a perdu du terrain au profit de la science. On pourrait prendre Hiroshima comme date du changement en arguant que l'homme s'est alors hissé à la hauteur de la colère divine, mais les statistiques montrent plutôt un effondrement de la fréquentation des églises dans les années 1960. Une baisse qui n'a fait que s'accroître depuis.

La foi dans le dieu des chrétiens recule. La conviction dans la science matérialiste progresse. C'est l'idée qui ressort d'une évaluation statistique basée sur la pratique religieuse et non sur la croyance de chacun. L'étude ne dit donc pas la foi que chacun voue à Dieu ou à la science.

En fait, Dieu pourrait être toujours à la même place, mais plus loin, moins présent et moins voyant, à cause d'une baisse de fréquentation des églises. Les croyants disent que c'est parce que nous nous en sommes éloignés. Les athées déclarent que c'est la raison, portée par la science qui l'a fait reculer.

Il y a aussi, selon mon observation, de la part de beaucoup de prêtres, un recours moins courant à Dieu. Pour nombre de prêtres, faire n'importe quoi dans la semaine et être présent à la messe du dimanche n'est plus suffisant pour être un bon Chrétien ni pour être pardonné de ses péchés. La diminution du mérite accordé par le curé aux âmes présentes lors la messe dominicale, fait donc sensiblement chuter le nombre de fidèles. Le retrait partiel de la morale au sein de l'église a certainement fait refluer la pratique de ceux pour qui cette activité n'était que sociale. Le recul apparent de Dieu est donc également dû à un certain retrait de sa protection morale à travers la parole des prêtres qui la remplace par un devoir d'ouverture spirituelle. On ne peut que louer cette évolution et espérer qu'elle se généralise, mais en attendant, la science a pris la part de croyance laissée libre.

Mais bien avant ce mouvement, il y avait cet immense territoire, toujours existant, ni colonisé par la religion, ni expliqué par la science. C'est le territoire sur lequel prospère le chamanisme depuis la naissance de l'homo sapiens. À moins qu'elle lui soit antérieure et que l'homo sapiens ait conservé et fait évoluer son instinct à travers cette pratique. Ce territoire se rétrécit lorsque des découvertes viennent mettre un terme à des questions qu'il sous-tend ou expliquer des phénomènes qui en émanent, et il s'étend lorsque la découverte de nouveaux mystères interroge la science.

Le chamanisme est pris dans un mouvement de balancier entre croyance et preuves scientifiques. Il y a ce qu'on juge fondé et réel, défini comme le « monde réel », qui est déjà très différent pour chacun de nous et qui diffère d'une époque à l'autre, d'une culture à l'autre. Mais ce monde réel est donné comme une vérité commune à tous, alors que la croyance est donnée comme individuelle. D'où les tensions créées par les écarts.

Le jour où la science apportera la preuve que la foi en dieu dépend d'un gène, d'une bactérie ou d'un virus, les croyants diront aux non-croyants que c'est Dieu qui a placé ce gène, cette bactérie ou ce virus dans leur corps et qu'ils en sont ravis. Ils se sentiront élus par Dieu à la grande déception des chercheurs qui ne verront leur succès apprécié que par les non-croyants. Il n'y aura donc pas grand-chose de neuf.

Paradoxalement, la foi en Dieu peut avoir des contours mieux définis que la foi dans la science qui est sans cesse et plus profondément remise en cause. Ce qui est la condition de son évolution puisque chaque découverte d'importance provoque l'écroulement de certitudes concrètes et matérielles. Dieu est moins soumis aux contingences progressistes.

Comment se fait-il alors que le territoire du chamanisme qui se situe très exactement entre Dieu et la science ne subit

aucun changement ni par l'effondrement de la foi ni par aucune révolution scientifique ?

En effet, ce territoire certes mouvant garde bon an mal an toujours la même superficie. Il pourrait suivre les variations de la croyance catholique. Augmenter lorsque la foi diminue et rétrécir lorsque la science avance. Or, il n'en est rien. Car si l'Église puis la faculté de médecine l'ont transformé, segmenté, obligé au secret, ils n'ont jamais réussi à changer sa fonction au sein de la population.

On peut donc définir simplement notre chamanisme d'aujourd'hui par ses limites. Il occupe tout le territoire de la croyance en dehors de dieu sans y être opposé, en s'y mêlant même souvent à travers diverses religions, et tout le territoire scientifique dans ce qui n'est pas encore prouvé, sans pour autant être opposé à cette science qui l'interroge de toutes parts.

Comme nous le verrons, des scientifiques et politiques ont parfois repoussé sur le terrain du chamanisme des faits scientifiquement prouvés.

Ce territoire est d'ailleurs le même dans les endroits où le chamanisme est accepté et développé. Au Mexique, pays catholique aux multiples ethnies amérindiennes, il est courant de voir un patient consulter un chamane (souvent catholique) et un médecin pour le même problème. Chamanes, curés et médecins ne s'opposent pas au regard du peuple. Aucune de leurs fonctions ne les oppose les uns aux autres. Seules les autorités religieuses, scientifiques ou politiques les séparent.

Le chamanisme est très étudié aux USA, terre amérindienne, chrétienne et scientifique. Un pays dans lequel avoir une croyance est presque une obligation tant l'athéisme effraie. On peut donc observer que dans cet environnement, le territoire du chamanisme augmente peut-être un peu en s'associant à une culture accueillante. Il s'étend également

lorsque des scientifiques mettent en évidence un phénomène aussi étrange qu'observable et qu'ils n'ont rien pour l'expliquer. Se développent alors autour de ces événements, des croyances, des suppositions et des superstitions promptes à déclencher toutes les passions. Le chamanisme peut en bénéficier par porosité.

Il y a également un parallèle évident entre la démarche d'un chamane et celle d'un scientifique. Lorsque ce dernier fait avancer la connaissance pour tous et non le profit de quelques-uns, il a la même démarche qu'un chamane pour sa communauté.

Ce territoire du chamanisme est le terrain de prédilection de tous les réels chercheurs. Ceux qui comme les chamanes sont guidés par leur intuition et ont vaincu la peur, la clarté de leur intelligence et le pouvoir que cette intelligence leur confère pour avancer seuls (et souvent détestés de leurs confrères) sur le chemin du savoir.

Il peut être choquant de voir comparer un chercheur scientifique à un chamane, comme un prêtre à un chamane. La plupart du temps, la comparaison avec le chamane s'arrête aux psychologues. Ce qui est d'ailleurs un contresens absolu sur la pratique. C'est la vision occidentale du chamanisme qui y met de la psychologie, mais elle est étrangère à ce monde. En revanche, les fonctions des prêtres et des scientifiques sont proches de la fonction chamannique puisque la mission sociale du chamane est de venir en aide à sa communauté.

Comme le prêtre, le chamane cherche à guérir en invoquant des esprits intercesseurs. Comme le scientifique, il met au point des médecines et des thérapies pour soigner. Ils cherchent des solutions pour améliorer le sort de leurs communautés à travers des compréhensions de l'univers voisin, des plantes, des animaux ou l'univers distant, la météorologie, les astres, le futur, etc.

Si les fonctions sont proches, les chemins pour y accéder le sont tout autant. Chamanes et scientifiques utilisent leur imagination, leur intuition et leur savoir pour se projeter dans le monde supposé virtuel de leur intellect pour les « rationnels », dans celui supposé des esprits ou de la conscience collective pour les « chamanistes », dont ils vont extirper des informations pour tenter d'apporter des réponses concrètes desquelles découleront les solutions espérées. Chacun se projetant d'ailleurs vers quelque chose qui lui semble beau, aspect que revêt généralement la bonne intuition.

Pour compléter ce parallèle, chamanes et scientifiques sont jugés sur leurs résultats. Si le fruit de leur activité n'est pas satisfaisant ou conforme à ce qui est attendu, leur communauté se détournera d'eux. Avant l'apport de la solution, dans ce temps de la recherche, ils seront les uns et les autres dans le charlatanisme, immense territoire à la population dense et bigarrée qui se définit par son manque d'honnêteté vis-à-vis de sa fonction et de sa communauté. Mais dont on accuse aussi tous ceux qui sortent des sciences et des croyances reconnues y compris pour aller trouver des solutions qui s'avéreront utiles. Le savoir n'est jamais figé.

Donner le nom de chamanisme à ce territoire compris entre les frontières de Dieu et de la science apporte une valeur humaine, une utilité positive à cet ensemble fait d'intuitions, de croyances, de recherches et d'altruisme. C'est aussi relier notre monde actuel à notre monde ancien sans en nier ni l'évolution ni les racines.

Prendre en compte ce territoire comme la base vivante et actuelle de notre propre chamanisme permet aussi aux citadins de rejoindre les sociétés restées dans les forêts, les îles et les montagnes. Des êtres et des connaissances dont nous avons un urgent besoin et dont l'avancement de nos sciences et

l'évolution des monothéismes nous ont tant éloignés.

Accepter notre chamanisme, nous permet de nous ouvrir à tous les êtres qui ne partagent pas notre culture. Le chamanisme en tant que spiritualité laïque est aussi un biais de communication. Considérer ce territoire du chamanisme au milieu de notre monde moderne permet aussi de remettre l'humain à sa juste place, avec humilité, et d'accepter son oscillation naturelle entre incertitude et espoir.

1.3 Les Ondes biologiques retournèrent au chamanisme

Les mystères du monde qui ouvrent à des supputations plus ou moins farfelues sont foison. Dans le domaine du chamanisme, il y a peu d'exemples de découvertes qui ont donné lieu à des recherches rationnelles. Encore plus rares sont les réelles découvertes aux résultats prouvés qui sont retournées au chamanisme.

Pour tenter de faire apparaître les frontières floues de la science et de notre chamanisme moderne, j'ai sélectionné deux grands « chamanes » français.

Ce n'est pas leur formation qui en fait des chamanes. Ce sont des scientifiques issus des mêmes cursus universitaires que leurs collègues. C'est le sort fait à leurs découvertes qui en fait des chamanes de l'ère moderne.

Bien que dans le domaine du chamanisme, on prête plus attention à la chimie par les plantes (ayahuasca, peyotl, champignons, tabac... etc.) la drogue, par notre culture du rationnel, du concret et de la chimie, nous est plus accessible que l'idée de vibration. Mais le chamanisme utilise avant tout le monde vibratoire. Le chant, la parole, le tambour, la crécelle, la flûte existent dans toutes ses formes, ce qui n'est pas le cas des drogues hallucinogènes.

Le domaine des ondes est réservé aux scientifiques et aux chamanes parce que pour les maîtriser et les comprendre, il faut avoir soit un appareil, soit un don et dans les deux cas, il faut les avoir étudiés pour les comprendre. Pour ceux qui n'ont ni appareil ni initiation, il reste l'observation. Lorsqu'on voit le soleil, il chauffe notre peau. Lorsque notre téléphone est allumé, il peut envoyer et recevoir des informations. On connaît certains dangers des ondes, on sait par exemple que la sécurité du four à micro-ondes est là pour nous éviter de mettre la main dedans lorsqu'il est en fonction. Mais lorsqu'on sort du domaine du quotidien et des ondes comprises entre le son et la couleur, ce monde nous échappe et échappe aussi en partie encore à la science occidentale. Il n'est donc pas étonnant que les découvertes de nos chamanes modernes concernent les ondes.

Ingénieur Arts et Métiers, Marcel Violet a une vie riche : concepteur, constructeur et pilote de voitures de course, aviateur pendant la Première Guerre mondiale, ingénieur chez Peugeot puis au service technique des armées... etc. C'est en 1938, lors d'une expérience interrompue qu'il fit une constatation :

« J'étudiais les réactions de cultures microbiennes exposées aux différentes couleurs du spectre. Ayant dû interrompre un examen, et pour soustraire mes préparations à l'action du rayonnement coloré, je les recouvris, sans dérégler l'appareil, d'un écran constitué par une peau de cobaye tannée, tendue sur un cadre de bois. Un quart d'heure plus tard, j'eus la surprise de constater en reprenant l'expérience, que des modifications profondes, et apparemment inexplicables, s'étaient produites pendant la période supposée d'arrêt.

Les expériences de contrôle qui suivirent me confirmèrent l'existence d'un rayonnement pénétrant non lumineux qui, associé au rayonnement lumineux visible, en modifiait profondément l'action et pouvait même, dans certains cas, en changer le sens ; elles m'apprirent également que

l'eau soumise à l'action de ce rayonnement paraissait l'emmagasiner et que l'on obtenait les mêmes résultats en soumettant les cultures microbiennes à l'eau préalablement exposée, ou au rayonnement direct. »

Marcel Violet — l'énergie cosmique au service de la santé ou le secret des patriarches (PDF disponible sur internet)

Cet accident le mit sur la piste de l'eau d'orage, meilleure eau pour arroser les plantes et dans laquelle les animaux se baignent avec délice. Les expériences menées pour tenter de déceler une composition chimique différente de l'eau n'avaient rien donné, ce qui changeait l'eau d'orage n'était donc pas de nature chimique. Après un certain nombre d'expériences qui lui permirent de faire la différence entre de l'eau morte et de l'eau vivante, il mit au point un appareil censé reproduire une eau d'orage. Une eau chargée des mêmes ondes qu'il appela ondes biologiques... Car, il n'avait bien entendu toujours aucun appareil à sa disposition pour mesurer les ondes dont il constatait les effets. Par exemple, il fabriqua de l'eau chimiquement pure dans laquelle il mit un têtard. L'animal mourut sur le coup. Il scella l'eau dans un ballon de verre qu'il plaça à l'extérieur pendant un mois d'été. Lorsqu'il introduisait à nouveau un têtard dedans, celui-ci vécut et se développa normalement. Les rayonnements cosmiques comme ceux du soleil et de la lune avaient régénéré et redonné vie à cette eau synthétique.

Marcel Violet fit donc ce que la logique suggérait, il construisit des appareils pour produire cette eau en grande quantité et tester ses effets sur le vivant. Il découvrit que cette eau perd ses propriétés lorsqu'elle gèle, lorsqu'elle est chauffée à plus de 65° et lorsqu'elle entre en contact avec du métal.

Il commença par boire cette eau, ne craignant pas pour sa santé qui, dit-il, n'était pas fameuse (il avait fait un infarctus du myocarde) ni pour les effets à retardement puisqu'il était déjà âgé. À raison d'un litre d'eau par jour, son

électrocardiogramme revint à la normale en 4 mois.

Des plantations furent effectuées pour tester les effets de l'eau hors laboratoire. Tous les rendements furent améliorés par rapport aux rangées témoins en carottes et en betteraves fourragères et sucrières. Pour les pommes de terre, le rendement fut supérieur de 6 à 10 % suivant les rangées, mais la teneur en fécule était de 23 % pour les pommes de terre ayant reçu de l'eau dynamisée contre 17 % pour les témoins. De plus, il décida de refaire l'année suivante du plant avec ces mêmes pommes de terre, ce qui produit généralement une dégénérescence. Les plants traités donnèrent un rendement encore supérieur et une teneur en fécule de 26,9 %.

Dans le domaine médical, les résultats furent tout aussi étonnants. L'eau « électro-vibrée », son nom de l'époque dans les parutions scientifiques, renforce les défenses immunitaires. Les médecins qui en voient les effets sur leurs patients hospitalisés disent qu'elle agit comme un stimulant biologique. Certains constatent qu'elle a raccourci les temps d'infection d'un tiers pour la moitié des patients. Autre exemple, lors d'une épidémie de grippe, un médecin qui s'occupe de deux établissements spécialisés pour enfants handicapés constate que dans celui où les enfants boivent de l'eau électro-vibrée, seuls 13 garçons sur 45 ont été atteints par le virus. Un seul a eu des complications, tous ont guéri en moins de cinq jours, contrairement à l'autre établissement où les enfants ne prenant pas encore de cette eau ont tous été atteints de la grippe qui a duré plus de 6 jours.

Sa découverte, ses recherches ont été suivies, reprises, contrôlées, discutées, publiées, testées par un grand nombre de scientifiques. Médecins généralistes et spécialistes, scientifiques de renom comme René Barthélemy, un des inventeurs de la télévision, disaient : « Nous nous trouvons peut-être devant la plus grande découverte du siècle », et apportèrent leur

contribution à la compréhension de cette découverte et aux expériences qui suivirent.

Pourtant, curieusement, découvertes et résultats s'évanouirent avec la mort du chercheur. Bien sûr, on pense aux lobbies que cette découverte et ses applications dérangeaient. Marcel Violet reçut le représentant des producteurs de pommes de terre qui lui expliqua ce que l'application à grande échelle de ses résultats ferait perdre aux producteurs de plants de pommes de terre... etc. On pense également aux scientifiques pour qui ce genre de découverte menaçait la vie professionnelle et qui n'étaient donc pas prêts à remettre en question le savoir qui les faisait vivre.

La sécurité sociale qui s'était très vite intéressée aux applications de cette découverte et à la commercialisation de l'appareil, finit par répondre qu'elle ne pouvait rembourser autre chose que des soins et des médicaments. La découverte repartit dans les limbes de ses ondes cosmiques et biologiques. Ces résultats n'ont pourtant jamais été contestés.

Une autre expérience faite sur de l'eau de mer a été très fortement contestée. Marcel Violet a saisi un tribunal pour demander qu'un expert soit nommé pour reproduire ses expérimentations et qu'ainsi le fruit de sa recherche ne puisse pas être moqué. Le tribunal nomma un expert qui ne répéta pas l'expérience, arguant qu'il ne servait à rien de faire quelque chose d'absurde. Beaucoup de scientifiques se donnent un mal de chien à ne pas refaire des expériences simples... Mais rien de tout ceci n'a eu lieu pour son eau électro-vibrée. Les résultats n'ont pas été contestés, mais les expériences n'ont jamais été reconduites à grande échelle en France.

Quelques agriculteurs apprenant le résultat de ces études au hasard des rencontres, de salons bio et de recherches internet, s'équipent et produisent une eau dynamisée sur les

principes de celle de Marcel Violet. Mais ils restent marginaux.

Cette découverte, qui semblait si fondamentale pour la santé et l'agriculture, existe de loin en loin à travers des appareils classés dans le petit électroménager de confort et de bien-être avec les fontaines au son apaisant et les veilleuses zen diffuseurs de parfum. Silencieusement, les résultats ont glissé des vérifications scientifiques dans le territoire des pseudosciences et l'eau dynamisée s'est nimbée d'un voile de mystère au travers duquel il appartient à chacun de déceler le vrai du faux.

Le scientifique d'hier est entré dans l'espace de nos croyances chamaniques d'aujourd'hui. Curieux parcours dans lequel les ondes et l'eau se perdent au lieu d'apporter leurs bienfaits à nos cellules. De scientifique reconnu de son vivant, Marcel Violet est devenu un chamane évanescent depuis sa disparition. Les travaux de Jacques Benveniste ont connu peu ou prou le même cheminement.

Fort heureusement, les recherches sur l'eau connaissent de multiples développements dans d'autres pays. Elles ne se font pas à grande échelle et ne bénéficient pas des budgets que l'urgence pourrait suggérer, mais partout, elles sont menées par des scientifiques qui partagent une conception spirituelle de l'eau tout en étant de religions différentes ou même athées. Que l'eau soit capable de se charger d'information ne fait plus aucun doute pour ces chercheurs qui l'ont constaté et sont capables de reproduire les expériences de Masaru Emoto et de Marcel Violet. Ils savent donc comment l'eau se change suivant les informations qu'on lui donne, mais personne ne sait encore pourquoi.

1.4 Parler avec les plantes

Autre grand chamane, Joël Sternheimer est chercheur, docteur en physique théorique, diplômé de l'Université de Princeton. Joël Sternheimer et Marcel Violet ont en commun d'avoir vu leurs recherches scientifiques décriées alors qu'elles donnent des résultats visibles incontestables. Ils ont donc ceci en commun avec le chamane, que leur démarche peut être remise en doute par les protocoles de leurs expériences, mais non pour les résultats qui en découlent.

Joël Sternheimer a une carrière plus atypique que Marcel Violet, il commence par la chanson, connaît un succès suffisant qui lui permet de se lancer dans ses recherches en toute indépendance.

Il va mettre en évidence le phénomène des ondes d'échelle qu'on pourrait simplifier par : « une onde continue de vibrer au-delà et en deçà de ce qu'on peut entendre en dépendant du sujet qui l'entend ». Ainsi, il établit par des calculs, une relation entre certaines séquences musicales audibles par l'être humain et la synthèse des protéines réagissant dans l'infiniment petit aux vibrations humainement audibles. Ainsi, il est possible de stimuler le taux de synthèse des protéines par le son. Quels que soient les critiques et tollés provoqués par cette théorie baptisée protéodies (contraction de protéine et de mélodie), son inventeur a déposé un brevet et c'est aujourd'hui la seule façon de soigner la « mosaïque », maladie de la tomate, des concombres et courgettes pour le bonheur des agriculteurs ayant connaissance de ce procédé. Ce qui n'est pas le cas de tous, encore une fois.

Pour la physique quantique, toute matière vibre, tout corps est vivant à l'échelon atomique. Son immobilité est une apparence. L'infiniment petit d'une pierre vibre comme l'infiniment petit de nos cellules, idem pour les tomates et les

courgettes.

Mais Joël Sternheimer introduit une notion de sujet dans la matière. Il y a pour lui, dès les particules élémentaires (électrons, protons, neutrons) une notion de sujet dans ce sens que ces particules acceptent et transmettent certaines informations et pas d'autres. C'est-à-dire qu'il y a selon lui, dans la nature de toute matière, une forme de sujet apte à communiquer, à traduire en quelque sorte les ondes à son échelle, ce qui permet de les recevoir et de les utiliser. Vous entendez une note de musique avec vos oreilles parce que la fréquence de cette note est adaptée à ce que votre oreille peut recevoir. Une plante fait de même à travers ses protéines. La protéine de la plante reconnaît la suite mélodique qu'il lui faut, la comprend ce qui se traduit par une réaction : le combat contre la maladie de la mosaïque de la tomate, dans cet exemple.

Nous ne sommes donc pas loin du chant, de la flûte et du tambour du chamane, mais encore une fois, c'est la non-acceptation de ces curieuses ondes qui repousse cette découverte sur le territoire brumeux de notre chamanisme occidental établi sur un extraordinaire paradoxe : ce qui est prouvé par l'observation peut-être critiqué par le raisonnement scientifique.

Les conclusions des recherches de Joël Sternheimer comme ceux de Marcel Violet sont incontestables. Ce sont bien les démarches pour y parvenir qui sont critiquées et qui suffisent à invalider des effets visibles. Ce qui n'est pas matériellement quantifiable ni calculable n'est pas scientifique. Obtenir des résultats quantifiables dont on ne comprend pas le processus est la grande frontière entre la science matérialiste et l'univers dans lequel elle vit.

Le refus de constater la réalité amène à créer cette zone utile aux autorités scientifiques pour condamner. Cette

position réactionnaire contribue à créer un territoire de sciences officielles et un second fait de francs-tireurs, de croyances, voire de superstitions.

Fort heureusement, les relations entre sciences occidentales et sciences chamaniques sont beaucoup plus subtiles que les oppositions de façade dans lesquelles on les cantonne et mettent en résonances des travaux et des théories telles que celles de Joël Sternheimer avec les connaissances et pratiques de certains peuples.

1.5 Vegetalistas

Prenons le cas des « vegetalistas », des chamanes spécialistes des plantes au Pérou. Ces « vegetalistas » nomment certains végétaux les « doctresses ». Après l'astreinte d'un jeûne, de l'isolement, ces « plantes doctresses » parlent aux « vegetalistas » qui ont la capacité de les entendre et de les comprendre.

C'est la plante elle-même qui explique aux chamanes avec quelle préparation soigner une personne. La plante sait. La connaissance est en elle. Elle transmet sa connaissance aux chamanes. Le « vegetalista » ne fait que se mettre en condition pour l'entendre. La plupart du temps, le chamane apportera le soin à l'aide des Icaros, des mélodies magiques. Pour le chamanisme de cette région amazonienne, les plantes appartiennent à un esprit ou encore à une mère, c'est avec cette entité que le chamane dialogue... par le chant ou par la mélodie de la flûte.

Apprendre par les plantes se retrouve aussi dans la pratique chamanique très répandue de l'ayahuasca, la drogue hallucinogène. La grande majorité des chamanes disent apprendre directement par cette plante. « La purge elle-même

t'apprend » est une explication que l'on trouve à propos de l'élaboration complexe de la drogue. L'ayahuasca est hallucinogène et purgative. Pour ces personnes, la médecine chamanique est plus puissante que la médecine occidentale puisqu'ils apprennent directement des plantes qui soignent alors que nous, nous apprenons par les livres pour comprendre les végétaux.

Le point de vue occidental sur l'utilisation des plantes dans les cultures chamaniques a toujours été de considérer que les résultats obtenus étaient issus de recherches aléatoires. C'est une position que réfutent rigoureusement aujourd'hui certains scientifiques. Wade Davis, ethnobotaniste canadien, prend comme exemple les deux préparations les plus connues du chamanisme amazonien : le curare et l'ayahuasca. Leur préparation pour aboutir au produit voulu est extrêmement complexe, c'est un procédé dans lequel une recherche aléatoire n'a aucune chance de déboucher sur le résultat qu'on connaît.

La première remarque porte sur le choix de la plante pour faire le curare qui est un poison servant à enduire les flèches pour la chasse. L'écorce d'une seule liane peut être utilisée pour faire du curare, une seule sur des centaines de plantes à disposition ! La substance active se trouve dans l'écorce de la liane qui est râpée. La première solution est obtenue par une percolation à froid, puis le liquide est épaissi par plusieurs légères ébullitions, refroidi, réchauffé et écumé... avant d'enduire les flèches. Le curare est un poison qui peut être ingéré sans danger, mais qui paralyse les muscles lorsqu'il est injecté en intramusculaire. Il paralyse les animaux atteints, ce qui évite ainsi qu'ils effraient les autres cibles potentielles et leur viande reste consommable malgré le poison. Pour l'ethnobotaniste, le procédé de fabrication et la spécificité technique du produit sont bien trop perfectionnés pour être le résultat d'une recherche aléatoire.

Les recherches faites sur l'ayahuasca sont toutes aussi édifiantes. L'ayahuasca est le nom générique donné par l'écorce de la liane servant d'ingrédient principal à la purge hallucinogène du chamane qui lui permet de voyager dans le monde des esprits. Mais elle est généralement associée à des feuilles de deux arbustes et d'une liane grimpante. La synergie biochimique de ces plantes inhibe certains effets pour augmenter le potentiel de l'effet recherché, leur combinaison donne un résultat supérieur à la somme des parties. Dans ce cas non plus, l'hypothèse de la recherche aléatoire ne tient pas devant la complexité des principes mis en action pour obtenir le produit.

Comme le reste de l'humanité, les Amérindiens ont toujours vécu dans des sociétés organisées dans lesquelles un chamane ou des générations de chamanes n'auraient pas eu le droit de sacrifier les hommes de la tribu pour leurs recherches. La tradition orale enseigne que le chamane fait ses expériences dans la solitude, par l'abstinence sexuelle et le jeûne ; et il doit prendre au moins quinze fois de l'ayahuasca (chiffre donné par des Indiens ayant recueilli la parole de leur grand-père) pour entrer dans la connaissance des plantes. Si la mise au point de ces formules s'était faite au cours d'une recherche aléatoire, cette démarche aurait laissé des traces différentes dans la transmission orale. On parlerait par exemple d'un trésor transmis par le travail des ancêtres, pas de la pratique qui consiste à écouter l'esprit de la plante pour en comprendre son principe. Dans nombre de tribus, le chamane novice apprend seul, par les plantes elles-mêmes, comment les préparer, ce qui est à la fois gage de son initiation technique, de sa relation avec les esprits et de son honnêteté envers sa communauté.

1.6 L'Esprit de la plante

Pour parler aux esprits, il faut d'abord accepter leurs existences. Pour cela, il faut passer ce formidable champ de force qu'est notre construction cognitive. Nous percevons le monde principalement à travers des connaissances scolaires. Les chamanes perçoivent le monde à travers leurs cinq sens et l'écoute des esprits. Il y a chez eux une connaissance quantique de la nature, ce qui est différent de la conception holistique qu'on leur prête souvent. S'ils considèrent le monde comme un tout, les chamanes s'adressent à chaque chose par un esprit particulier. C'est la circulation de l'énergie ou de l'information universelle qui donne le caractère holistique à cette communication. Mais le dialogue se fait entre le chamane et chaque plante, d'individu à individu. Ou encore, le lien se fait entre une conscience incarnée (la plante) et une autre conscience incarnée (le chamane), ou encore entre deux entités réceptacles d'une conscience universelle, mais il s'agit d'abord et en tout état de cause d'une communication physique.

La présence humaine, la volonté, l'intention, le besoin sont entendus par les plantes, les animaux, les éléments qui répondent à ces demandes pourvu qu'elles soient formulées correctement et que le demandeur soit capable d'en percevoir la réponse. Ce que peine à faire reconnaître la physique quantique à l'occident est une vérité millénaire acceptée par les peuples chamaniques. Oui, il y a un sujet dans la plante. Il y a un esprit dans l'eau, dans le vent, à l'intérieur des arbres...

Il faut aussi garder à l'esprit que ce n'est pas par croyance que les peuples chamaniques ont développé leur science, mais par un besoin de survie et d'adaptation. La réalité de la vie quotidienne prime ici comme ailleurs. Ce ne sont pas des farfelus qui se sont ajoutés ce travail complexe par fantaisie. Ils ont développé ces pratiques par nécessité.

Le sujet-esprit de la plante donne des informations, réagit

au son de la musique pour se modifier. C'est ainsi pour nos tomates et courgettes comme pour les écorces de lianes de l'Amazonie et les « doctoresses » mexicaines. Le problème de l'incrédulité soutenu par nos experts est qu'elle n'affecte pas uniquement ceux qui refusent d'y croire en réfutant un calcul savant plutôt qu'en considérant un résultat visible, mais elle se répercute sur l'ensemble de la société puisque leur raisonnement faux tient lieu de science officielle. Tant que l'esprit des plantes (les ondes biologiques) reste au chamanisme, l'économie prospère à travers la science matérialiste et nous détruit. Les Indiens d'Amazonie n'ont jamais eu besoin de notre science et se passeraient bien de ses retombées sur leur forêt.

Il faut également relever que dans notre monde se définissant comme rationnel, la connaissance des plantes et de leurs bienfaits sous toutes formes qui produisent aujourd'hui des dizaines de milliards de dollars de vente, vient entièrement de la médecine traditionnelle. Ce constat pourrait éveiller des consciences comme elle a éveillé les appétits. Notre chamanisme d'aujourd'hui se dessine aux confins des recherches scientifiques les plus pointues qui donnent raison à nos racines. On pourrait dire que lorsqu'une science entre en résonance avec ses racines humaines, elle est juste pour la vie, lorsqu'elle n'offre pas cette résonance, elle va contraindre ou supprimer la vie un jour ou l'autre. C'est là notre voie chamanique.

Comme on le voit, s'il existe bien un territoire entre Dieu et la science, il est déjà souvent préempté, légiféré et organisé. Si le chamanisme y existe, c'est surtout dans les interstices.

La pensée matérialiste et morale qui préside en occident, classe, nomme, juge, y compris ce qui est hors de sa capacité d'analyse et de sa compréhension. Dans la pensée chamanique, spiritualité, physique et biologie sont intimement

liées alors que pour la science occidentale, spiritualité et science sont opposées. Nous savons pourtant que l'intention, les sentiments et même la simple observation ont des implications physiques. Parmi les « grands chamanes physiciens », nous avons les travaux d'Olivier Costa de Beauregard et aujourd'hui de Philippe Guillemant pour nous en convaincre.

Voilà en quelques exemples le territoire du chamanisme dans notre société. S'il y est ancré depuis des millénaires, son image a changé récemment avec le New Age.

2.1 Des baleines sur une pelouse

Certains font des « schhhooouuuu » d'autres des « shhhiiii ». On entend parfois des « splachs ». Entr'ouvrant un œil je constate que certains ne font aucun bruit et respirent calmement. Nous sommes une quinzaine, assis en cercle sur une pelouse du château de Chamarande où se déroule un stage de trois jours sur les états de conscience altérée, aujourd'hui appelés états modifiés de conscience, ou encore états différents de conscience. Dans le début des années 80, ces stages drainent un public hétéroclite. Il y a des professeurs de yoga, des magnétiseurs qui taisent leur nom, quelques médecins aventuriers, des professeurs en sciences humaines, quelques originaux aussi. Tout ce petit monde profite du soleil de printemps en imitant les baleines pour entrer en contact avec elles. Il faut dire qu'il y a dans le cercle, Jacques Mayol, premier homme (occidental) à franchir les 100 m de profondeur en apnée. Quelques années plus tard, Luc Besson se servira de ses exploits et de sa vie pour écrire « Le Grand Bleu ».

Dans ce stage, il y a aussi John Cunningham Lilly, deux spécialistes américains de la communication avec les dauphins (c'est un domaine qui passionne des millions de personnes à l'époque) ; le « medecin-man » amérindien qui devait venir n'est pas là, mais Élie Hien, notre ami chamane burkinabé passe faire une intervention informelle, il y a aussi Francis Huxley, anthropologue, auteur d'ouvrages sur le chamanisme.

John Lilly est un neuroscientifique, psychiatre, neuropsychologue, chercheur pluridisciplinaire et inventeur

entre autres du caisson à isolation sensorielle que l'on teste pour l'occasion. Une personne totalement partie manquera même de se noyer dans un caisson, tube vertical qui apporte une immersion complète. L'inventeur explique que ce modèle est une extrapolation de son travail qui n'apporte rien de plus. Un caisson d'isolation sensoriel dans lequel on flotte sur le dos permet une relaxation complète et très rapide avant d'amener à des voyages... divers. John Lilly a déjà à l'époque, mené de nombreuses recherches sur la communication avec les dauphins et les baleines. Il est l'un des trois premiers scientifiques à avoir été cobaye de Sandoz pour le LSD dont il tire une expérience cosmique. Ses interventions sont passionnantes, car il mêle son vécu à son immense connaissance. Rares sont les scientifiques, y compris à l'époque, qui se risquent sur ce terrain. Il est de ces chercheurs qui étudient les états modifiés de conscience par la pratique personnelle. Sa femme l'interrompt de façon amusante et autoritaire lorsqu'il se laisse aller à une trop grande complaisance envers l'utilisation du LSD ou qu'il vante avec trop d'enthousiasme ses trips psychédéliques (qui ont effectivement à travers ses dires, quelques attraits). Elle se place alors face à l'auditoire, interrompant son mari pour dire qu'il vient de franchir la frontière et qu'il fait du prosélytisme pour la drogue, ce qui est interdit. Au-delà d'une des figures mythiques qui ont présidé à la naissance des années psychédéliques, John Lilly, esprit brillant, ouvre à lui seul, toutes les voies entre le chamanisme et les sciences puisqu'il se place en tant qu'homme et scientifique sur le territoire du chamanisme. Mais au contraire des chamanes, il explore le chamanisme et ne l'utilise pas. Les chamanes ne font jamais de leur pratique un sujet d'étude pur. Lorsqu'ils étudient leur pratique personnelle, c'est pour la faire évoluer. John Lilly a contribué à cette ouverture entre les neurosciences, les sciences

psychologiques et le monde spirituel.

Les spécialistes du travail avec les dauphins dont j'ai oublié les noms relatent des expériences fascinantes. Elles ont été depuis refaites et vulgarisées, mais à l'époque, c'était très étonnant. L'un d'eux s'est aperçu que ces mammifères avaient un cycle de concentration très précis et a installé son lit au-dessus du bassin pour se mettre à leur disposition. L'animal vient le réveiller lorsqu'il veut travailler. Ils s'aperçoivent aussi que le dauphin imite les paroles du scientifique qui travaille avec eux. L'un d'eux enregistre le son qu'il émet à chaque début de séance, puis ralentit la bande. On entend alors distinctement la courbe mélodique de « All right, let's go! » que dit le dresseur pour l'appeler.

Dans cette foison d'informations, Jacques Mayol, humble et intéressé par tout ce qui l'entoure, livre son témoignage et surtout son amour de la mer. Il est à la fois un aventurier des profondeurs et un sujet d'étude puisque l'on a découvert que son pouls descend à 26 pulsations par minute sans entraîner de syncope, mais provoque un changement de son métabolisme sanguin. Il a donc par ses exploits, ouvert un domaine de recherches et permis des découvertes sur le corps humain. Il partage avec enthousiasme ses expériences, mais possède cette absence rêveuse que lui a donnée la mer, la méditation yogi et l'entraînement sportif.

François Huxley fume un mélange d'herbes qui d'après lui ne donne aucun effet particulier et est meilleur que le tabac. Il est vrai qu'il est botaniste de formation avant d'être anthropologue. C'est ma première rencontre avec un anthropologue et son discours me conduira sur les chemins de son domaine intellectuel, car, comme beaucoup, il tire un enseignement personnel de ses recherches et transmet des expériences humaines.

Je viens d'entrer dans le monde du chamanisme sans en

avoir pleinement conscience. Venu par curiosité autant que par opportunité puisque j'ai été invité gratuitement, je vais recroiser durant les décennies suivantes tous les domaines représentés par les gens assis dans le cercle et beaucoup de personnes connues par au moins une de celles du cercle. Curieuses coïncidences auxquelles je n'avais pas prêté attention et qui m'apparaissent aujourd'hui, car je ne peux pas affirmer avoir découvert les neurosciences, ni l'apnée, ni l'ethnologie, ni même le chamanisme durant ces trois jours.

J'abordais le chamanisme dont m'avait déjà parlé Bob Aubrey, organisateur de ce stage, mais je n'avais jamais fait le rapprochement avec notre chamanisme. Je n'ai que tardivement fait le lien entre mes lectures, ce que ma mère me racontait de sa famille bretonne : la sorcellerie toujours vivante pendant la jeunesse de ses parents ; sa tante qui avait constamment un corbeau ou une pie apprivoisée sur sa fenêtre, les recettes de grand-mère de plantes cueillies au matin de la Saint Jean et d'autres histoires venant du Berry natal de mon autre branche familiale.

Quelques années plus tard, je rencontrerai en Californie, dans un petit pavillon de la banlieue de Los Angeles, Ronald Laing et Sun Bear en partance pour l'« Ojai Foundation » où Bob Aubrey organisa le « way of the warrior congress ». Ronald Laing, qui était certainement alors un des psychologues les plus lus de la planète, un des pères de l'antipsychiatrie soignait son prestige. Il avala un verre de vodka tiède de 25 cl, puis croisant son regard dans un miroir se mit à hurler comme une bête, tout en poursuivant sa conversation par intermittence. Sun Bear, Indien au visage fermé, tout de noir vêtu, chapeau et bottes, sa femme à ses côtés, resta silencieux et immobile au milieu de la pièce, dos au mur. Je dus au bout d'un moment sortir avec les enfants présents qui risquaient d'être affectés par le brusque

changement d'ambiance. Lors du stage, Ronald Laing se battit physiquement avec un intervenant qui voulut l'exorciser à coup de pelle. Bob s'ouvrit la main avec un couteau pour montrer ce qu'il ressentait à une personne qui venait de mentir. Ce qui lui attira le respect de certains et le courroux de sa femme. Je raconte toutes ces petites anecdotes pour montrer qu'au-delà du jugement que chacun peut avoir, l'engagement humain était on ne peut plus réel. On peut également dire que Ronald Laing aura sa vie durant donné de sa personne pour prouver que les fous pouvaient rester hors les murs des asiles. Les chercheurs de cette période prenaient des risques personnels, leurs exploits n'étaient pourtant pratiquement pas relayé par les journaux ou la télévision, et internet n'existait pas.

Pour l'heure, nous sommes en plongée dans les profondeurs de notre conscience comme des baleines sur une pelouse. La première constatation que je fais dans ce cercle, c'est que ma conscience ne s'altère pas. Je ne suis transporté vers aucun monde céleste. Je n'éprouve aucune dilution de la réalité qui m'entoure. La respiration de la baleine ne m'apporte aucune transformation. Je suis sur une pelouse en train de souffler fort et non au milieu des cétacés de l'océan, encore nombreux à l'époque. Rien d'étonnant.

2.2 *Castaneda*

Un phénomène emblématique de la naissance du New Age fut Carlos Castaneda avec son premier livre « L'herbe du diable et la petite fumée ». C'était dans le début des années 80, peut-être l'ouvrage le plus connu auprès des personnes plus âgées que je fréquentais.

Castaneda a écrit une dizaine d'opus sur sa quête

initiatique. Le premier est le récit fondateur de son initiation par un sorcier Yaki, Indien du Mexique, à un savoir vieux de milliers d'années. On ne pouvait jusque dans les années 1990 et encore 2000, parler de chamanisme ou d'ésotérisme sans voir fondre l'emprise de Castaneda sur la discussion. Il faut dire que Castaneda est à l'origine d'un renouveau spirituel réel en Amérique du Nord ; qu'il a su faire le lien entre la génération hippie et le New Age dont il est un des piliers (peut-être malgré lui) ; qu'il a vendu des millions de livres à travers le monde !

L'énorme impact de ses livres a apporté la vision d'une relation obligatoire du chamanisme et de la drogue. Pour beaucoup, comme le montre le tourisme lié à la consommation d'ayahuasca, le voyage chamanique, censé apporter une révélation sur soi-même, se fait dans un état de conscience altérée par la drogue. Et non dans un état de conscience modifiée par un travail personnel. Si Castaneda a reconnu publiquement lors d'une conférence que les substances hallucinogènes n'étaient pas une condition absolue pour un voyage cosmique et qu'au contraire les états de conscience chamanique les plus élevés ne pouvaient se faire que sans drogue, le mal était fait, largement propagé par ses écrits.

Il a créé par ses livres une forte identification du chamanisme avec les Indiens d'Amérique du Sud qui semblent générer à eux seuls tout ce que la planète recèle de chamanisme. Le succès de ses livres a apposé durablement la marque de l'Amérique du Sud dans ce domaine.

Le dernier point que font porter ses écrits sur le chamanisme c'est l'empreinte du faux. En effet, si sa quête personnelle, la description de ses rêves et ses révélations sont incontestables puisqu'elles sont le fruit de son expérience personnelle, en revanche, la relation avec le sorcier Yaki n'a jamais été authentifiée. Elle n'a d'ailleurs jamais revêtu de

caractère véridique non plus. Car dès la sortie de « L'herbe du diable et la petite fumée », les ethnologues, spécialistes des Indiens Yaki, relèvent qu'il n'y avait rien de Yaki dans le récit. Le mystère reste entier non pas sur le genre du livre qui devient un roman initiatique s'il ne peut être considéré comme une étude anthropologique, mais sur les motivations de Castaneda à l'écrire et sur la source de son initiation. Ce premier livre était un mémoire de thèse. A-t-il joué de son appétit d'occultisme pour briller lors de sa soutenance ? Raconter son enseignement à un savoir perdu par un sorcier indien est certes plus attractif que l'exposé d'anthropologie qu'il aurait dû fournir pour clore son cycle universitaire.

Ce qui intrigue dans cette histoire, c'est le manque de précautions qu'il aurait dû prendre pour couvrir son forfait. Si forfait il y a eu. En tant qu'étudiant à UCLA, il avait sous la main tous les livres ainsi qu'un certain nombre de spécialistes pour s'instruire sur les Indiens Yaki. Il ne l'a pas fait. C'était un danger pour son cursus. À moins qu'il n'ait pensé (à juste titre, semble-t-il) que personne ne connaîtrait les Indiens Yaki dans son jury de thèse. Le succès du livre a étouffé la vérité, comme souvent, et il a fallu plusieurs décennies pour que des voix sérieuses se fassent entendre.

On a alors crié à l'imposteur, traitant Castaneda de guru, ce qui est tout aussi faux. Castaneda n'a pas fait de son initiation un dogme ni fondé une secte, bien que sa vie et sa disparition soient entourées de mystères. Mort d'un cancer, l'annonce de son décès a été différée de deux mois, ce qui ne peut pas lui être directement reproché. Ses maîtresses ont disparu en même temps ou juste après lui, ce qui ne fait pas de lui un criminel. On ne peut pas dire non plus qu'il est un imposteur ou un mystificateur. La seule chose à lui reprocher serait d'avoir écrit un roman au lieu d'une thèse. UCLA, l'université dont il est diplômé ne l'a jamais poursuivi pour

avoir déposé une thèse erronée.

Pour écrire un livre, il faut un auteur. Pour faire de ce livre un succès, il faut des centaines de milliers de lecteurs. Quelques millions dans ce cas. Castaneda a donc par ses « romans initiatiques », répondu à un besoin, une demande, couvert un manque, adhéré à une époque et suscité un intérêt immense.

De plus, garder secrète l'identité de son initiateur est courant dans certaines traditions. Castaneda a très bien pu suivre l'initiation d'un chamane d'une culture qu'il a transformé pour la rendre publique. D'autres traditions se font sans initiateur humain, mais en relation avec un esprit mentor supra-humain qui est considéré comme un esprit auxiliaire, c'est-à-dire un esprit associé à celui du chamane. Cet esprit peut être un animal totem, l'esprit d'un individu mort ou celui d'une déité. Castaneda a donc pu caractériser son mentor non humain dans le personnage de Don Juan, alors que son initiation se faisait dans la solitude avec la seule aide d'un esprit auxiliaire. Ce qui est certain, c'est qu'il a divulgué un savoir chamanique cohérent.

D'autre part, la discrétion de sa vie donne à penser que la démarche spirituelle qu'il transmet par ses livres est réelle. Ce qui fait de Carlos Castaneda un anthropologue-chamane. Il étudie ce qu'il vit et fait de son travail un outil de transmission non pas de son observation, mais de son initiation et de ses découvertes spirituelles. Cette ambivalence lui a valu d'être brocardé par une partie des scientifiques. Mais apprendre une connaissance en étudiant le fonctionnement de cette connaissance pour progresser est un des schémas de l'initiation chamanique. Il faut ajouter que beaucoup d'ethnologues et d'anthropologues adhèrent à son travail qui cherche à transmettre le savoir du chamane dans une terminologie compréhensible pour l'esprit occidental. Par exemple, on lui

doit la conception de « réalité ordinaire » et de « réalité non ordinaire ». La première est celle que nous vivons, la seconde est celle dans laquelle vit le chamane lors de ses voyages. Cette terminologie a l'avantage de sortir de façon simple et claire, le monde chamanique de la transe parapsychologique, de la schizophrénie et aussi de l'aspect psychologique dans lequel l'observation occidentale la cantonnait. Tout en avançant dans son initiation, Castaneda a créé une donnée objective de la séparation de ces deux réalités. C'est un travail d'anthropologue occidental et non de chamane indien qui valide cette ambivalence.

Il y a chez les personnes qui apprécient et reprennent ses écrits, des universitaires, des gens de lettres et d'église, une petite élite qu'on ne peut qualifier de « gogos ». Si les bases culturelles et les personnages de son histoire ne donnent pas la preuve de leur réalité, un grand nombre de lecteurs ont retiré un bénéfice de ces récits. C'est ce qui fait de son livre « L'herbe du diable et la petite fumée » un acte de chamanisme moderne et occidental.

En effet, un chamane ne fait rien d'autre — pour soigner ou prédire — que divulguer une information qu'il a acquise lors d'un rêve, d'une rencontre magique ou d'une méditation. Une fois cette information délivrée, il retourne à ses occupations. Il n'en fait pas un enseignement ni une doctrine. C'est en substance, ce qu'a fait Castaneda. Il a retranscrit son initiation spirituelle. Le résultat, dans la communauté intellectuelle internationale, est le même qu'au sein d'une tribu. Il y a ceux qui adhèrent à sa vision, ceux que ça aide et ceux pour qui cela n'amène rien. Le volume de la tribu augmente, mais le pourcentage représentant les uns et les autres ne doit pas beaucoup varier.

2.3 *New Age*

À partir de ce moment « castanédien », l'occidentalisation du chamanisme se pare de son inévitable aspect commercial. Car le chamane traditionnel ne vit pas de l'explication de ses voyages ou de ses relations avec les esprits à travers stages et conférences, mais des soins qu'il prodigue, des remèdes qu'il confectionne avec les plantes et parfois également, des conseils et divinations qu'il dispense. Un chamane n'est pas une sorte de prêtre vivant au milieu de sa tribu qui serait payé par ses fidèles pour la bonne parole et l'entretien du culte. Ce glissement de la fonction du chamane est dû à la projection de notre vision des cultures chamaniques et aussi au rôle des chamanes intervenant lors de stages en dehors de leur milieu naturel. Le chamane n'organise pas des week-ends de stage au milieu de sa tribu pour enseigner le chamanisme. Il s'adonne uniquement à ce genre d'exercice pour les Occidentaux. Déjà lors de ces stages, ce problème m'apparaissait crucial. Non pas que le paiement soit choquant. Il faut bien payer les intervenants, leurs voyages et les frais. Mais l'échange d'argent montrait et montre toujours que nous sommes dans la découverte d'une culture et non de plain-pied dans cette culture.

Le New Age a exposé le syndrome occidental du bénéfice qui n'existait pas dans le mouvement hippie. Le New Age s'est demandé comment il pouvait intégrer les idées hippies à la vie occidentale. La seule réponse à sa disposition a été : en le commercialisant, bien évidemment ! Ce qui a considérablement changé non seulement l'esprit, mais aussi le résultat. Le bio, le développement personnel, la spiritualité retrouvée, etc., sont plutôt de bonnes choses, mais si l'on avait suivi le chemin des hippies des années 1960, les émissions de gaz à effet de serre auraient été moindres. On s'en rend compte aujourd'hui.

Payer pour découvrir la spiritualité des autres est une forme de tourisme intérieur qui est vain tant qu'il n'est pas dépassé. La spiritualité pourrait être considérée de façon triviale comme un développement personnel par excellence, si elle n'était un accomplissement supérieur qui échappe justement à cette notion de développement personnel. La sérénité est une des ambitions de la recherche spirituelle, mais ce n'est pas à mettre sur le même plan que le confort quotidien qu'apporte la relaxation à une vie stressante et encore moins au but de l'efficacité au travail qui sont les objectifs premiers du développement personnel.

Les hippies suivaient des gurus en se perdant dans la drogue sur les chemins de Katmandou, mais acceptaient généralement la rusticité de la vie qui y était associée. Le New Age a transformé cette recherche en proposant un mieux-être au goût d'ailleurs à travers des stages de développement personnel essentiellement utiles à la cohésion sociale dans le travail. La spiritualité libère l'individu des contingences terrestres, dont les sentiments et émotions primaires. Une personne spirituellement élevée améliore la vie autour d'elle par sa présence.

Le développement personnel promu par le néolibéralisme permet à l'individu d'accepter sa place dans l'entreprise et donc dans la société comme juste, et ceci, quelle qu'elle soit. Les coachings sont proposés à des salariés qui montent dans la hiérarchie comme à ceux qu'on licencie. On peut alors juger que c'est un pis aller. Effectivement, il vaut mieux bien vivre une situation dramatique qu'en souffrir. Le coaching d'épanouissement individuel dans et pour le travail oscille entre outil de management, loisir professionnel et manipulation douce.

Quoi que nous pensions de ce phénomène du développement personnel et, quels que soient les attraits dont

il se pare, il est à l'opposé d'une démarche spirituelle et en condamne l'accès par l'ersatz qu'il propose. C'est le legs ou une conséquence du New Age.

Le New Age est une étape qui tout en nous montrant le chemin à suivre nous en a fait construire un autre, éloigné de notre chamanisme. À travers ses multiples facettes, l'attrait idéalisé de l'indigène pur vivant dans une parfaite harmonie avec la nature n'a pas servi à nous reconnecter à nos propres racines ni à le protéger de notre développement. Bien que la sincérité du mouvement, attesté par son foisonnement et par son refus du dogme, authentifie cette recherche de chamanisme au sein de nos sociétés. Mais le New Age reste un rendez-vous manqué par sa récupération néolibérale.

Les stages de chamanisme proposé en France et plus largement en Occident sont des initiations pour toucher du doigt ce que peut être le chamanisme. Ce n'est pas en dire du mal. L'apprentissage d'un chamane dure plusieurs années et passe par le jeûne, la solitude et un certain nombre d'épreuves dont la pratique serait interdite en France, comme l'insertion de piments sous les paupières, le jeûne de plusieurs semaines, les purges au jus de tabac jusqu'à la perte de toutes facultés et les piqûres de fourmis rouges pour sortir de l'évanouissement... etc., pour ne citer que quelques-unes des épreuves hors du champ des drogues hallucinogènes totalement interdites. De plus, cette initiation est individuelle, elle fait rarement l'objet d'un enseignement dirigé et encore plus rarement d'un enseignement de groupe.

Un stage ne peut pas être non plus associé à une séance de divination ou de guérison, car dans ces deux cas, l'assemblée qui crée un groupe culturellement homogène avec le chamane et le patient participe par des chants, des claquements de mains, mais rarement plus. Il n'y a surtout pas à ce moment-là, une transmission de savoir. L'assemblée regarde surtout par

curiosité, pour profiter du spectacle et savoir si ça va marcher et souvent en parlant d'autre chose ou en regardant la télé, comme j'en ai été témoin. Les ethnologues ne rapportent pas de trances collectives dans ce genre de moment. Les gens qui s'endorment et oublient de soutenir activement le chamane par le chant, comme ils sont censés le faire, semblent plus nombreux. Aussi intéressant et épanouissant que puisse être un stage de chamanisme, il faut garder à l'esprit qu'il s'agit d'une adaptation de la culture chamanique à notre culture.

3.1 Enseignement traditionnel

Lorsqu'on parle d'initiation, on pense généralement à l'enseignement de secrets. Le mot initiation a été employé pour parler de l'éducation dans les sociétés africaines, amérindiennes, et dans les communautés traditionnelles, souvent extérieures aux villes, de l'Asie aux portes de l'Europe, et aussi pour nommer l'enseignement ésotérique chez nous. Nous avons attribué la même initiation ésotérique à des assemblées supposées secrètes, mais qui l'étaient surtout par notre incapacité à comprendre des structures trop différentes des nôtres. On a ainsi confondu initiation ésotérique et initiation traditionnelle. On parle d'initiation traditionnelle par opposition à l'enseignement scolaire occidental, mais l'initiation traditionnelle revêtait en grande partie la même fonction que l'enseignement scolaire en Europe. Cette éducation a pratiquement partout disparu. Les jeunes des tribus d'Afrique recevaient l'enseignement qui leur était utile dans leur vie quotidienne, sur leur terre, pour s'accomplir en devenant adulte et servir la communauté.

L'initiation traditionnelle faisait sortir les jeunes hommes au même niveau. Tous ne l'étaient pas bien entendu, car certains s'étaient montrés meilleurs que d'autres dans certaines matières et inversement. Mais il n'y avait que le groupe pour le savoir, car les initiés vivaient le temps de leur enseignement en communauté, toujours à part ou en dehors du village. Durant cette période, ils ne doivent pas être touchés, ni approchés, ni entrer dans leur maison familiale. Pour se faire, ils circulaient souvent en gardant un bras dans le dos pour signaler leur

statut.

L'enseignement traditionnel était une formation empreinte de spiritualité qui se faisait avant tout sur des bases rationnelles pour des matières comme la cosmologie où les mathématiques. La culture orale jouait certainement pour beaucoup dans l'adaptation d'un tronc commun des connaissances à chaque tribu. Mais tout ce qui était de l'ordre de la logique et du rationnel était enseigné comme chez nous.

La fin du cycle de l'initiation donnait lieu à une fête. La sortie des initiés se faisait devant tout le village. Ce retour à la vie sociale entière signait aussi leur entrée dans la vie d'adulte. Ils étaient désormais aptes à prendre leur place et leur responsabilité.

Pas de sélection à l'entrée, pas de compétition, pas d'examen ni de classement puisque le but de cet enseignement était de concourir à la cohésion de la communauté. Car la communauté a besoin du savoir de tous et non du savoir des meilleurs pour leur octroyer un meilleur salaire. C'est ainsi qu'on peut encore trouver un paysan démuné possédant une grande connaissance de la cosmologie avec la philosophie qui en découle.

C'est là, l'immense différence avec notre système éducatif qui ne valorise que les meilleurs pour en tirer profit. Nous avons eu pourtant en France des esprits comme Albert Jacquard pour nous prévenir des risques que font peser la compétition et la rentabilité du savoir. Son brillant cursus universitaire atteste de sa bonne foi.

L'enseignement occidental est venu bouleverser l'éducation traditionnelle pour le remplacer par le modèle européen, ce qui a amené mes amis africains scolarisés sous la colonisation française à découvrir avec ravissement dans les ouvrages pédagogiques que leurs ancêtres gaulois avaient la peau blanche et des cheveux roux. Mais cet enseignement a eu des

effets profonds et dramatiques sur les structures mentales de toutes ces populations. Cet aspect ignoré de la colonisation est certainement responsable de beaucoup dans le désastre actuel. Jean Malaury a raison de dire que remplacer l'enseignement traditionnel d'un peuple par une scolarité importée d'une autre société constitue un ethnocide. Un crime dont nous sommes incapables de mesurer les conséquences encore aujourd'hui.

Lorsqu'il subsiste, l'enseignement traditionnel vient en parallèle des études scolaires et universitaires, et souvent après. C'est un enseignement général allant de la chasse, de l'agriculture à la poterie, au tissage, etc., mais auparavant, il transmettait cosmologie, cosmogonie, philosophie, mathématiques, tout le savoir rationnel disponible ainsi que le savoir artistique. Le but de l'initiation traditionnelle est l'enseignement en favorisant la cohésion sociale du groupe.

L'incompréhension du colon sur l'initiation provient certainement du fait qu'il n'avait pas le droit d'aller y mettre son nez, mais également qu'il n'était pas apte à appréhender cette forme d'enseignement, car il y a dans celle-ci une discipline à respecter, des épreuves, des retraites, des combats. Un cursus qui pouvaient de l'extérieur, laisser penser à une initiation ésotérique.

C'est très exactement dans cette incompréhension que se situent nos lacunes. C'est une notion tellement éloignée de notre conception de l'enseignement qu'il n'est pas étonnant que nos grands-parents l'aient pris pour une mystérieuse initiation. Le colonialisme a tué des centaines de cultures en détruisant des formes d'enseignements auxquelles il n'avait rien compris. Ce qui est plus surprenant, c'est que l'erreur persiste aujourd'hui.

Cet enseignement était ce qu'on cherche aujourd'hui à retrouver dans le développement personnel et la cohésion de

groupe à travers des épreuves solitaires, des périodes de méditation, des confrontations au danger, etc., pour former les cadres en management.

Toutes ces pratiques permettaient une ouverture aux autres, une connaissance de soi, un développement des sens à l'écoute de la nature et de l'univers.

3.2 Prier et méditer

Les choses les plus simples sont les plus faciles à enseigner dès le plus jeune âge. Pourtant à vingt ans passés, je n'avais toujours développé aucune aptitude à la méditation.

Pour comprendre ce qu'est un état de conscience différent, il faut déjà savoir ce qu'est un état de conscience normal. Or, avoir une totale lucidité de son état n'est pas une chose que l'on apprend et ce n'est pas aisé de se concevoir conscient sans repères. Lorsque je fis ce stage qui nous amena à nous transformer en baleines, mes entraînements à la méditation se bornaient au catéchisme que j'avais quitté à 9 ans et à la minute de silence devant le monument aux morts les jours de commémorations auxquelles je ne participais plus après l'école primaire.

L'entraînement d'un jeune français à la relaxation, à la méditation et même au recueillement était des plus réduits. Il n'a d'ailleurs pas évolué depuis. Je n'avais dans mes débuts d'adulte aucune pratique de la méditation, mis à part la messe du mercredi des Cendres qui m'a laissé une impression forte par l'odeur des encens et le geste symbolique « Tu es poussière et tu redeviendras poussière » — l'anéantissement romantique de la chair me parla très tôt — et les cours de mime dans lesquels nous apprenions la respiration abdominale.

L'idée même de méditation est très éloignée de la prière telle qu'on la pratique enfant. De l'âge où nous savions parler avec ma sœur jusqu'à une dizaine d'années, nous récitons « Notre Père » et « Je vous salue Marie ». Nous adorions ce moment pendant lequel nous nous mettions à genoux et fermions les yeux. Mais nous ne faisons aucun lien entre la morale religieuse qu'on nous inculquait au catéchisme et cette prière. Peut-être prévalait une vague idée de se mettre en conformité avec les puissances célestes... et encore ! Nous récitons des mots comme pour des chansons ou des poésies en faisant attention à ne pas nous tromper, ce que la répétition quotidienne rendait relativement facile.

Mais, au contraire des poésies pour enfant, nous ne comprenions absolument rien au texte. L'échange de nos incompréhensions donnait lieu à des débats littéraires avant de dormir. Ces images, seuls points d'ancrage de ma mémoire avec les prières, sont restées intactes. Voilà ce qu'elles donnaient : « Notre Père. » N'ayant qu'un père et répétant de concert avec ma sœur, « Notre Père » ne pouvait être que le nôtre, celui qui nous faisait réciter cette prière. « Qui est aux cieux... sanctifié » aucune image. « Que ton règne vienne » il y avait une vague idée de roi, puisque je connaissais le mot « règne » avec les rois des contes de fées et les légendes. « Notre pain de ce jour » était une énigme. Je savais ce qu'était du pain et nous en avions tous les jours à table. Pourquoi donc le demander le soir en prière alors que la journée était finie et que nous avions déjà acheté celui du petit déjeuner ?

« Pardonne-nous nos offenses... », etc. n'appelait rien. « Et ne nous soumet pas à la tentation » nous savions que la tentation pouvait être un excès de sucreries, mais nous ne comprenions pas ce : « Ne nous soumet pas... » et ne pouvions pas l'appréhender, car nous prononcions « Nous nous ». Ayant peu d'avis sur le verbe soumettre, il nous restait

« Nous nous... » et « tentation » sur lesquels nous nous interrogeons jusqu'à cette fulgurance de ma sœur qui était à la fois plus littéraire et plus âgée de 11 mois : « Nous nous » c'est « Nounou ! ». Nous appelions ma « babysitter », « Nounou » en référence aux nourrices qui avaient d'ailleurs déjà disparu du paysage de nos campagnes. C'est ainsi que ma sœur put annoncer dès le lendemain à ma nourrice : « Nounou, tu fais partie de la prière ! » Cette charmante femme n'en demandait pas tant.

Nous enchaînions directement avec « Je vous salue, Marie pleine de grâce ». Là, tout se compliquait terriblement, car j'ai naturellement compris plus jeune le personnage de Marie, mère de Jésus. Aucun doute à avoir, il suffisait de lever les yeux sur une statue ou un vitrail pour en avoir la preuve. « Pleine de grâce » était inévitablement traduit mentalement par « pleine de graisse », ce que je ne comprenais pas, justement, en regardant les statues qui font apparaître la silhouette d'une femme dans la norme. « Le Seigneur est avec vous » posait un premier problème, car le Seigneur était pour nous Jésus. Donc, je saisis mal pourquoi on disait qu'il était avec elle alors qu'elle l'avait toujours dans les bras.

« Vous êtes bénie entre toutes les femmes ». Je connaissais les bénitiers et les punaises de bénitiers chères à mon grand-père anticlérical pour comprendre ce qui pouvait être béni. « Et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni », là, c'était une explosion d'images. Jésus était bien identifié. Qu'il soit dans la paille ou sur une croix, les représentations ne manquent pas pour le reconnaître dans les étapes importantes de sa vie. « Le fruit » ne pouvait être qu'une pomme, Adam et Ève. Le fruit défendu. Dans une prière, s'il y avait un fruit, ce ne pouvait être qu'une pomme. « De vos entrailles ». Bien que mes parents répondaient à toutes demandes d'information, « Entrailles » a dû rester inexpliqué, car j'en faisais « Entre...

rails », je n'avais à cet âge que les voies de chemin de fer pour me parler de « rails ». Je voyais donc une pomme posée au milieu des rails. Par la suite, cette image a dû se mélanger avec l'image de fin des albums de Lucky Luke qui y ajouta le globe rouge d'un soleil couchant.

« Sainte Marie, Mère de Dieu » nous nagions dans la pire des incompréhensions, car on m'avait appris que Jésus était le fils de Dieu. Dieu par l'intervention du Saint-Esprit avait fait l'Enfant Jésus à Marie, la Sainte Vierge. Pourquoi la prière disait-elle que Marie était la mère de celui qui lui avait fait un enfant ? Troublant. Je trouve aujourd'hui encore cette tournure complètement tordue. Elle a formé ma cosmogonie personnelle qui rapproche la Sainte Vierge d'Isis, qui est sœur, épouse puis en le ressuscitant, devient la mère de son fils Horus. Ce qui en fait, toujours dans mon panthéon personnel une figure centrale que je trouve au croisement de la croix lorsque je me signe.

« Priez pour nous, pauvres pécheurs », bien sûr comme pour tous les enfants, nous étions alors en barque avec des filets pour attraper tous ces petits poissons (les chrétiens, la nourriture)... etc.

Reste l'« Amen » toujours traduit en « Amène »... Amène quoi, qui ? Le mystère restait entier.

Voilà le magma que faisaient naître ces prières. Comment ne pas rêver à une initiation chamanique lorsqu'on a découvert la spiritualité de cette manière ? La voie semble même toute tracée.

Je me suis souvent dit que ces images mentales pouvaient être des souvenirs reconstruits, plus tardifs. Mais je pense aujourd'hui que ce sont les premières images qui me sont effectivement restées des mots incompris. J'en veux pour preuve, une anecdote vécue avec un élève de CM2 revenant de l'école avec un passage du Cid qu'il avait à apprendre comme

récitation. Il s'agissait d'un dialogue et non d'un monologue. Il en avait eu une explication de texte en classe, « traduit mot à mot » serait plus juste pour son âge. Lorsqu'il me raconta le passage, il ne restait déjà plus rien de l'explication et l'incompréhension était totale. Comme pour mes prières, la phonétique avait repris le dessus, pour former des mots nouveaux, y compris en agglomérant des mots indépendants qu'il avait pourtant sous les yeux.

Notre enseignement est ainsi fait. Nous devons apprendre avant de comprendre. Il faut surtout apprendre des mots, apprendre des textes, quel qu'en soit le résultat cérébral et psychologique. Les mots de la prière sont un gage de foi et d'acceptation à défaut d'illumination. Nous continuons d'éduquer les enfants par l'accumulation de données au lieu de les initier. L'enfance est pourtant un moment privilégié où l'ouverture d'esprit et le besoin d'apprendre, le besoin physiologique d'apprendre, sont suffisant pour accéder à des états de méditation et de calme plus rapidement qu'à l'âge adulte.

3.3 La Preuve par le silence

Une anecdote m'a été rapportée il y a peu de temps sur le résultat d'une rencontre improbable qui se révèle riche d'enseignements et s'associe à mon expérience de la prière. Il y a à Montreuil une scène relativement discrète qui est pourtant connue par les initiés du monde entier, il s'agit des « Instants Chavirés ». Scène de musiques expérimentales, conceptuelles et improvisées. Autant dire qu'on y danse rarement la béguine et qu'il est parfois difficile de se faire une idée sur ce qu'on vient de voir et d'entendre. Le théâtre a un contrat avec la commune. Comme chaque entreprise

culturelle, il doit avoir une activité sur le territoire municipal pour recevoir sa subvention publique. La salle accueille donc des classes d'enfants. Mais stupéfaction ! Les enseignants se battent pour y aller parce que les élèves en reviennent changés. Ils se concentrent mieux les jours suivants et il est plus facile de demander le calme après cette journée passée aux « Instants Chavirés ». Pourquoi ?

Eh bien parce qu'une des bases de la musique est la mise en tension du silence, une notion encore plus développée dans la musique non composée et expérimentale. Les enfants apprennent à écouter le silence et à deviner si le silence sera après le son, après le bruit, une tension ou une résolution. Qui aurait pu parier que le résultat de la rencontre de la musique expérimentale avec des enfants d'école primaire aboutirait à une meilleure concentration ? Certainement personne.

L'expérience prouve également que l'apprentissage du silence se fait par l'initiation, tout comme la méditation dès le plus jeune âge dans certains pays.

Cette expérience est autrement plus formatrice que la demande autoritaire de silence comme on nous le demandait au catéchisme pour écouter Dieu, censé alors nous parler, ou encore faire le silence devant le monument aux morts pendant une minute en hommage aux soldats morts pour la France. Cette minute est d'ailleurs tellement mesquine. Comme si l'on ne pouvait tenir en place silencieusement plus longtemps. Une heure de silence à midi, dans tout le pays, aurait une autre dimension philosophie, symbolique, et aussi, une autre portée énergétique. Le silence et l'immobilité de toute une nation pendant une heure de réflexion, de méditation ou de prière, pourraient changer des vies d'après quelques spécialistes des comportements sociaux et ce ne serait pas si difficile à réaliser avec un entraînement fait depuis l'enfance. Donner de la spiritualité à un acte républicain serait bien entendu critiqué,

mais pour chacun et donc pour l'ensemble de la société, le bénéfice engrangé serait alors bien supérieur à celui de la commémoration.

Le silence est une source d'énergie que chacun peut ressentir aussi facilement que les enfants. Pourquoi s'arrêter au symbolique alors que la spiritualité est toute proche ? Pourquoi dire aux jeunes catholiques d'écouter Dieu qui leur parle alors qu'écouter le silence est si facile ? Prendre conscience du silence qui nous entoure, même s'il est généralement incomplet, est une meilleure voie pour s'ouvrir à la spiritualité. Les mots arrivent après, si jamais ils doivent venir, ce qui n'est souvent plus nécessaire. Mais s'ils émergent, ils sont en tout état de cause faits pour disparaître au profit d'un nouveau silence.

J'ai développé plus de spiritualité dès sept ans en me promenant seul dans les bois avec mon chien que j'en ai développé à l'église. Les mots sont venus bien plus tard, surtout par les poèmes des romantiques pour m'indiquer ce que j'avais ressenti.

Il y a quelques années, je rentre dans la chambre de mon fils qui avait à peine trois ans et stupeur, je ne le trouve pas dans son lit. La chambre était vide, tout était immobile, la fenêtre était ouverte ! Il était emmitoufflé dans sa couette devant la porte-fenêtre à écouter la pluie. J'ai su ce jour qu'il avait une spiritualité. Il a cru en Dieu jusque vers 5 ans, puis a cessé d'un coup d'expliquer qu'il y avait une vie après la mort et un dieu qui régissait tout. Peut-être qu'il y reviendra, peut-être pas. Ce qui est certain, c'est qu'il a par lui-même développé une spiritualité en écoutant la pluie. Je n'ai fait qu'ouvrir des parenthèses dans ses journées pour lui permettre de la cultiver sans rien apporter de plus. Dans le silence, l'esprit s'évade et laisse un peu de place à l'âme. C'est une découverte qu'on fait très tôt et qu'on oublie très vite. Les mots

ont leur part de responsabilité dans cette destruction.

Le silence joue un rôle fondamental dans des activités humaines fort différentes et parfois opposées comme la chasse et la méditation par exemple. Le chasseur doit écouter sans se faire entendre, il cherche à déceler la présence du gibier parmi les bruits de la forêt. Le silence du chasseur doit même passer pour certains par l'absence de pensée, car le gibier peut entendre la pensée de l'homme. C'est une notion qu'on retrouve dans nombre de cultures. Par l'obligation de silence, le chasseur cherche à s'abstraire de son action tout en ouvrant la possibilité de percevoir le plus largement possible ce qui l'entoure afin de tuer sa proie. La méditation amène le pratiquant à faire taire le bruit de ses pensées en se concentrant sur une respiration, un objet... La recherche du silence intérieur se conjugue avec le silence extérieur. Il est souhaitable et presque obligatoire pour un débutant. Toute activité manuelle ou intellectuelle demandant de la concentration s'effectue dans le silence. Pourquoi donc avons-nous fait disparaître ce silence si utile, au point de ne plus trouver sur l'ensemble de la planète qu'une dizaine de lieux exempts de bruits issus d'une activité humaine ?

Dès le plus jeune âge, le silence est une punition. « On réduit au silence, on impose le silence... » On n'apprend pas à faire naître le silence, à s'élever au niveau du silence. Les seuls enfants à en comprendre le sens et les avantages sont ceux entraînés par leurs parents ou grands-parents à la pêche en rivière ou à la chasse. Et pour que l'éducation porte, il faut encore qu'ils soient protégés suffisamment longtemps de la musique omniprésente, de la télé et du terrible son des jeux électroniques. Il n'est donc pas étonnant que toute activité humaine soit bruyante. La recherche de moteurs silencieux est très récente. Le bruit d'une machine a toujours été la preuve de sa puissance. Il en a été ainsi pour tout. Seule la

prolifération des moteurs nous a contraints à en réduire le bruit. Le bruit, nuisance et pollution sonores, est maintenant pris en compte dans des pathologies courantes, mais le relais a déjà été passé au bruit que chacun peut produire individuellement et pour lui seul, à travers ordinateurs et smartphones. L'addiction au bruit existe et elle génère du profit. Sa pollution crée une des plus infranchissables frontières entre nous et le monde. Le bruit que nous engendrons érige un mur entre nous et notre propre nature.

3.4 L'Engagement physique de la pensée

J'étais arrivé dans le stage sur les états de conscience modifiés par son organisateur, Bob Aubrey qui fut quelques années plus tôt, mon professeur de philosophie. Pour être plus précis, j'avais quitté le lycée à la fin de la seconde avec l'intention de ne plus y retourner. J'ai donc dans les années qui suivirent, choisi mes professeurs pour passer mon baccalauréat en candidat libre. La différence entre les cours du lycée et ceux de Bob a été l'application d'un programme de textes très élargi et une méthode totalement différente.

Les leçons étaient un entraînement à la réflexion. Tout ce qui était de l'ordre de l'histoire de la philosophie était de mon unique ressort et travail personnel. Nous ne travaillions jamais sur ce qui devait être appris, mais uniquement sur ce qui devait être compris.

Les cours se déroulaient le dimanche soir, dans la cuisine lorsque ses enfants étaient couchés. Nous prenions le texte d'un auteur au programme, je devais le lire à voix haute, puis poser les questions de vocabulaire d'usage, le sens de tel ou tel mot pour l'auteur. J'avais ensuite dix minutes pour réfléchir au texte, construire mon discours pour le commenter. Après quoi

je me levais et devais expliquer en quelques minutes, de la façon la plus claire et synthétique, sans paraphraser, le sens du texte.

Je crois que je peux parler d'initiation à la pensée plus que de cours de philosophie. Car j'ai appris durant cette année à réfléchir par moi-même rapidement et non à disserter sur l'histoire de la philosophie en expliquant des textes. Penser est un entraînement, un acte physique. On sent la matière cérébrale au travail comme ses muscles pendant une séance de sport. Comprendre de nouveaux concepts, les organiser pour les mémoriser, les synthétiser pour en faire son propre discours, tout ceci dans un temps court, est une initiation bien plus qu'une étude. Cela n'a même rien à voir avec la construction d'un discours à partir de choses apprises. Bob me faisait travailler la pensée comme un sport de combat. Il enseignait alors l'Aïkido et avait pratiqué le karaté en même temps qu'une scolarité accomplie en partie chez les Jésuites. Il étudiait dans les années précédentes la Voie du Guerrier avec quelques medecin-men indiens (Amérindien d'Amérique du Nord) pour lesquels le corps et l'esprit ne font qu'un et chaque action est un acte global. Tout ceci a certainement quelque chose à voir avec son enseignement de la philosophie.

En travaillant sa pensée, on perçoit la sensation intellectuelle comme une sensation physique. Ce qui est logique puisque lorsqu'on comprend quelque chose, il s'agit d'une action organique. L'abstraction que l'on crée pour comprendre, c'est-à-dire s'approprier un savoir à l'aide de ses propres outils intellectuels, donne une sensation cérébrale forte. Ce sont celles qu'on ressent lorsque le cerveau ouvre de nouvelles cases pour construire, mémoriser et relier de nouveaux éléments.

Le deuxième supplément de mon enseignement de philosophie fut le nombre considérable d'ouvrages hors

programme que je dus ingurgiter dans l'année et qui étaient selon mon professeur, nécessaires à la compréhension du monde. C'est ainsi que je découvris les neurosciences, la physique quantique par les penseurs de l'époque, dont « Le Tao de la Physique », « Sciences et Consciences » (retranscription du colloque de Cordoue) et bien entendu beaucoup plus de Jung que de Freud.

À travers lectures et discussions avec Bob, j'ai pu faire le lien entre sciences et chamanisme et comprendre l'engouement de la physique quantique et des neurosciences pour ce domaine où l'homme, la nature et le cosmos sont intimement liés par un même principe physique de vie. J'ai donc bénéficié d'une initiation non pas chamanique, à part peut-être pour la pratique de la pensée, mais d'une initiation au chamanisme à travers plusieurs approches bien différentes de la croyance, ou de l'adhésion à une culture. J'ai également appris à analyser les mécanismes de ma pensée afin de pouvoir l'améliorer par moi-même. Une initiation est donc possible dans un cadre d'enseignement classique de la maternelle à l'université.

3.5 Apprendre à ne pas tout savoir

Lorsque je relis quelques pages du programme de mon baccalauréat, je suis frappé par l'absence de textes portant sur une réflexion qui se construirait à partir de l'observation de choses quotidiennes et vitales. Il n'y a aucun texte relatif aux aspects énergétiques et invisibles de la vie. Rien de ce qui anime aujourd'hui le débat des idées n'est présent dans le livre du programme. Il n'y a pas le début d'une quelconque prise en considération globale de la vie sur Terre. Y compris chez les auteurs du XXe siècle qui auraient pu voir

le danger s'approcher par les dégâts déjà visibles des développements industriels et technologiques.

Aujourd'hui encore, si l'on survole les programmes du baccalauréat, il n'y a toujours rien qui pourrait amener les lycéens à réfléchir aux liens que chacun d'eux entretient avec son environnement direct, humain, animal, végétal et minéral. On apprend les sciences de la Terre, on parle de tous les problèmes, mais il suffit de quelques questions posées à un collégien pour s'apercevoir qu'il ne fait pas le lien entre son propre comportement et l'état du monde dans lequel il va pourtant devoir vivre. Il n'y a toujours aucune relation entre la pensée et le réel dans l'enseignement général, y compris dans les cours de philosophie.

L'eau, l'air, la nourriture fournissent pourtant les exemples simples d'une liaison quotidienne à la nature. L'enseigner pourrait amener les lycéens à poursuivre par la réflexion ce qu'ils ont appris dès l'école élémentaire dans leurs premiers cours de sciences naturelles.

Connecter philosophie et sciences naturelles oblige à réfléchir à ce qu'on voit et à ce qu'on est. Cette relation révèle également l'utilité vitale de la pensée. Ce serait un ancrage concret de la philosophie enseignée dans le cycle secondaire. Une sorte d'initiation traditionnelle tribale rapportée à l'échelle de l'humanité et de la Terre Mère.

Faire un lien entre la physique quantique et la philosophie permet de prendre conscience de la réalité de ce qu'on ne voit pas. La physique quantique est la révélation de l'invisible et du mouvement. Entrer dans un univers dans lequel certaines particules changent de comportement ou d'état lorsqu'on les observe, donne une vision du monde au minimum moins mécaniste, propre à un éveil au mouvant, à la relativité et à l'invisible. C'est le monde dans lequel on vit.

L'enseigner permettrait également une ouverture sur les

philosophies asiatiques, africaines et amérindiennes et donc une ouverture à la conception de l'univers de la majorité des humains. L'apprendre serait aussi rendre compte des limites de notre connaissance et de notre interprétation scientifique mécaniste et donc permettrait peut-être d'en sortir un peu plus vite.

Au contraire, on s'aperçoit qu'étudier sert chez nous à refermer l'esprit sur lui-même, à le former à sa propre compréhension. Ce curieux phénomène apparaît dans le langage spécifique que développe chaque branche. La langue professionnelle est le premier critère de reconnaissance que ce soit pour des techniciens informatiques, des communicants ou des sociologues. L'étudiant comprend l'enseignement qui lui est donné par des mots représentant des concepts. Plus l'enseignement doit rendre l'étudiant efficace en vue d'un diplôme ou d'un emploi, plus les concepts sont fermés. La spécificité prévaut sur l'ouverture d'esprit.

À ceci s'ajoute le rationalisme de notre culture. Chez nous, la logique l'emporte sur le poétique et sur le spirituel. L'enseignement de toute chose y compris de l'art se fait par un empilement de données rationnelles qui doivent d'abord être apprises et non par la recherche d'un sentiment ou même d'une sensation qui ouvrirait sur une logique. Alors que tout le monde est prêt à reconnaître que toute idée nouvelle vient souvent d'une intuition, l'intuition reste un événement totalement irrationnel dans notre culture.

La pensée des étudiants est formatée dans les différentes branches non pas pour qu'ils pensent tous la même chose, mais pour qu'ils pensent tous de la même façon. C'est une frontière nette entre nos sociétés occidentales et les sociétés chamaniques. L'incertitude et le doute amènent à l'observation et à la curiosité, donc à l'ouverture. L'initiation enseigne cette démarche parce qu'elle est utile, mais nous continuons de

l'ignorer alors que nous constatons les dégâts causés par l'inopérance des esprits supposés les plus instruits et compétents de notre société.

3.6 Produits finis

Le résumé alarmant que fait le jury du concours d'entrée à l'ENA en 2017 relève le conformisme des copies par la capacité d'apprendre. Les candidats possédant la meilleure mémoire ont rendu les copies les plus proches de ce qu'attendaient les examinateurs. Ils ont en effet repris les corrigés et fiches préparatoires au plus près. La capacité d'apprendre donne ce terrible constat : les meilleurs dissertent sur le même plan en utilisant les mêmes arguments et n'insèrent aucune vision personnelle du sujet. Avant d'entrer dans la prestigieuse école, ils sont déjà conformes à ce qu'on attend d'eux lorsqu'ils en sortiront. Quelques aînés, dont la préfète Michelle Kirry, présidente du jury, alerte de l'uniformité des copies. Un conformisme des élites intellectuelles qui a depuis plusieurs décennies été pointé du doigt et qui est apparu dans toute sa terrifiante réalité lors de l'épidémie de la Covid-19. Aucune des personnes en poste n'était mentalement préparée à autre chose qu'une gestion économique et managériale de salariés.

Notre enseignement sert à empiler des données, vraies ou fausses, parfois temporairement vraies avant de devenir fausses, mais des données qui sont pour autant toujours délivrées comme objectives par l'enseignement. L'étudiant brille d'autant plus qu'il est capable d'empiler rapidement du savoir, pendant la période d'études la plus longue possible sans en oublier et de le restituer avec le raisonnement qui lui est associé à la sortie. Et lorsqu'il doit avoir un jugement, il s'agit

en fait pour lui de proposer l'avis majoritairement admis puisque son but est d'entrer dans le cercle de l'élite qui le juge. Voilà à quoi se résume ce que nous nommons l'intelligence.

L'obtention d'un diplôme est la reconnaissance par l'autorité enseignante de la validité de l'acquis, mais la valeur de l'examen dépend du monde extérieur, dit « monde réel », principalement celui de l'entreprise, qui certifie suivant l'utilité qu'il en a et non pas en fonction de celui qui l'a obtenu. L'enseignement et le diplôme qui le sanctionne sont toujours une valorisation de ce que contient l'individu et non de ce qu'il est.

Un directeur épanoui d'une école de management réputée déclarait récemment en parlant des étudiants qui sortent de son école et dont 60 % des effectifs trouvent un emploi avant la fin de ses études : « Le produit fini que l'on sort aura compilé un ensemble de compétences. »

La chaîne de production de l'enseignement sort des produits finis, cerveaux aptes à fonctionner en milieu professionnel public ou privé. Le fabricant ne communique ni sur l'adaptabilité ni sur la durée de vie du produit, ce qui est peut-être plus prudent, car l'intelligence artificielle se développant de façon exponentielle sur l'aide à la décision peut détrôner en quelques décennies des produits réputés finis qui le seront alors totalement, mais d'une autre façon. Il est étonnant de s'apercevoir que les cerveaux réputés les mieux instruits sont ceux que l'intelligence artificielle imite déjà le mieux.

Quelques changements brutaux de sociétés peuvent également briser des produits finis fonctionnant parfaitement bien. Le produit fini que sort l'enseignement avec autant de fierté est en effet enveloppé d'un être qui peut se révéler accidentellement humain.

Puisqu'on donne l'avènement de l'intelligence artificielle et

des robots comme inéluctable, à quoi serviront ces millions de salariés « fonctionnants » formés pour n'avoir aucune vie ni supérieure ni extérieure à leur fonction ? C'est un tournant important de notre civilisation que de conformer des cerveaux humains au besoin d'une machine de production. Dans « Les Temps Modernes », Charlot était avalé, pris par les rouages de la chaîne de production sur laquelle le rythme infernal le transformait en rouage de la machine. En moins d'un siècle, puisque « Les temps modernes » reflètent la vie des années 30 pendant la grande dépression qui suivit le krach boursier de 1929, nous sommes passés de l'homme machine de l'ère industrielle au cerveau-machine de l'ère technologique. Les deux étapes sont des marques de dégénérescence de notre société. Aucune société archaïque n'a jamais formé d'individus « fonctionnants », car chacun doit prendre sa place au sein de la communauté pour la survie de tous.

En écoutant ce qu'a dit Albert Jacquard sur l'enseignement pendant des décennies « La rentabilité n'est pas le moteur du monde » — « La compétition est le moteur du monde... Toute compétition est un suicide. » « Plus on est conformiste, plus on est dangereux », il cite Bachelard : « Il faut mettre la société au service de l'école et non l'école au service de la société », etc. On est en droit de se demander pourquoi les plus éminents savants formés par nos plus prestigieuses écoles ne sont pas écoutés de nos plus distingués ministres.

Alors que les peuples premiers savent former leurs plus jeunes représentants pour répondre aux besoins de leur société, nous formons en masse des individus qui vont la détruire par leurs comportements violents, par leur conformisme et leur soumission. Pour ne parler que des travers de la forme de notre enseignement. Car nos écoles produisent également des cohortes de professionnels nuisibles qui vont entrer dans le marketing, la communication, le lobbying pour

vendre des montagnes de produits et de services inutiles, pourrir la vie de leurs congénères et détruire un peu plus la terre qui les nourrit.

3.7 Hautes études et baisse de la natalité

Il n'aura fallu qu'une dizaine d'années pour que les prédictions d'Albert Jacquard s'avèrent justes. En 2015 au Japon, le gouvernement demanda aux 86 universités du pays de procéder à « la suppression des départements de sciences sociales et d'humanités ou de les transformer en départements répondant mieux aux besoins de la société » pour « se concentrer sur des domaines d'enseignements utiles à l'économie ». 26 universités devaient fermer ou se réorienter vers d'autres domaines. Il faut produire des cerveaux pour que l'économie soit efficace et la scolarité rentable.

Ce raisonnement partagé par tous les gouvernements libéraux n'avait pas pris la mesure de ce que cette politique d'enseignement pouvait engendrer.

Un des problèmes cruciaux du Japon, surtout dans la capitale, est la chute de la natalité. Les raisons en sont la vie chère, l'allongement de la durée des études, divers facteurs liés à la culture japonaise d'aujourd'hui comme l'engagement familial qui n'a plus d'attrait pour les femmes puisqu'elles sont éjectées du milieu professionnel dès le premier enfant. Un facteur répandu et connu bien au-delà de l'archipel contre lequel les mesures prises n'ont jamais été efficaces. À cette liste déjà importante, il faut ajouter les bienfaits de la société de consommation qui organise le célibat par la vente de repas individuel, par un monde virtuel accessible à travers la technologie qui procure tous les divertissements dont le jeune adulte a besoin : vidéos, jeux, pornographie et réseaux sociaux.

Si un enfant coûte cher à élever, les célibataires sans enfant ont donc plus d'argent à dépenser. Ils sont plus profitables puisqu'ils travaillent plus et consomment plus. Le célibat des cadres et cadres supérieurs masculins, les plus riches est donc flatté et encouragé par la société de consommation.

D'un côté, les femmes les plus éduquées sont pénalisées pour leur maternité et de l'autre, leurs homologues masculins géniteurs sont encouragés au célibat. Mais ce n'est pas tout. Les recherches les plus récentes démontrent que les Japonais ne font plus d'enfants parce que femmes et hommes ne se rencontrent pas. Ils ne sont plus physiquement en présence les uns des autres. Ils sortent entre amis du même sexe ou ne sortent plus du tout. Voilà l'aboutissement d'une société efficace dont les universités et écoles forment des « produits finis ». Ils sont tellement préformés au fonctionnement de leur vie professionnelle qu'ils n'ont plus besoin de construire une vie réelle au-dessus de celle pour laquelle ils ont été conçus. L'économie tourne à plein, mais il n'y aura bientôt plus assez de bras pour la faire tourner et la faute en reviendra au niveau élevé d'études.

Il est étonnant de voir la rapidité (moins d'un siècle) avec laquelle le capitalisme sans garde-fous a réussi à détruire une nation ayant une aussi forte identité culturelle que le Japon. Une identité dans laquelle le nationalisme et la survie du peuple japonais ont marqué l'histoire. Aujourd'hui, l'abrutissement est tel, que personne ne fait remarquer que ces études sur le comportement des Japonais ont toutes été menées par des diplômés en sciences sociales qui ont fini leurs études avant la fermeture des filières ordonnées par un gouvernement qui n'aura maintenant plus la possibilité de comprendre la décroissance de sa population par manque de scientifiques formés.

Le Japon a organisé à travers une culture ancienne qu'il

n'a pas su faire évoluer (ne pas faire d'enfants hors mariage), une culture récente (l'économie de marché avant tout) et un enseignement entièrement tourné vers la production de cerveaux rentables, le déclin de sa natalité. La prochaine étape sera certainement pire puisqu'il n'y aura peut-être plus personne pour en faire l'étude. Le Japon n'est pas un cas isolé, mais montre bien le lavage de cerveau engendré par une politique capitaliste y compris dans une culture forte qui est de plus insulaire. Là où l'initiation traditionnelle façonnait la cohésion sociale, l'enseignement produit aujourd'hui de l'effondrement social à travers ses plus hauts diplômés.

3.8 S'ouvrir

Norman King est le premier Aeta à obtenir un diplôme universitaire. Les Aetas font partie des « Negritos » baptisés ainsi par les Espagnols pour leur couleur de peau et leurs traits. Ils sont considérés comme le peuple premier de l'archipel philippin, arrivés sur ces terres il y a plus de 11 000 ans et vivent dans les forêts dans lesquelles ils ont été repoussés par les différentes vagues de colonisateurs. Norman King a obtenu un diplôme en sciences du comportement qu'il est venu chercher en tenue traditionnelle, c'est-à-dire vêtu d'un simple pagne noué à la taille, pieds nus, jambes nues et torse nu. Les médias se sont rués sur lui pour faire des images, mais son choix d'études est le plus fascinant. Il ne peut qu'apporter un regard totalement original aux sciences du comportement. La mixité intellectuelle est le principal manque des diplômés qui sortent des écoles chaque année. Les chercheurs qui ont su faire entrer des individus culturellement éloignés dans leurs équipes savent la richesse que cela apporte.

Les Occidentaux mettent en général très longtemps pour

réunir connaissances et spiritualité. Les deux sont liés dans l'éducation et l'initiation traditionnelle des peuples du chamanisme pour qui le monde est un tout à interpréter. L'holisme (ou conception globale de chaque chose) est certainement le point contre lequel la raison rationnelle occidentale s'est heurtée à la « science des sauvages », perpétuant ainsi notre incompréhension de la nature.

Il y a dans la pensée chamannique quelques constantes. La morale comme nous l'entendons y est étrangère. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y en a pas dans les structures sociales des sociétés chamanniques. La dichotomie entre le bien et le mal est soumise à l'énergétique. Ce qui est bon un jour peut être mauvais le lendemain. Tout est en mouvement. Les esprits sont tout puissants. Il y a des tabous, il faut savoir comprendre sans juger. Admettre l'action de sa pensée à travers les autres et sur toute chose. Ne pas laisser son jugement figer sa compréhension. L'écoute est donc la seule posture sage. Voilà quelques traits communs de l'esprit des peuples du chamanisme.

Bien sûr, écouter les plantes pour apprendre directement d'elles, heurte notre logique. Lorsqu'un chamane dit qu'il connaît les arbres et les plantes parce qu'ils sont de sa famille, cela provoque généralement un regard condescendant. Accepter cette connaissance comme un territoire auquel nous n'avons pas accès serait un premier pas plein d'intelligence.

Les peuples autochtones des forêts d'Asie, d'Afrique et d'Amazonie nous ont expliqué sans succès la vie des végétaux à travers des métaphores. Pourtant, leur savoir retranscrit par des ethnologues ou directement par eux depuis quelques décennies n'a pas pénétré nos bibliothèques alors qu'un ingénieur forestier allemand a depuis fait un succès avec son livre en compulsant des recherches scientifiques qui ne disent finalement rien de plus que tous ces « sauvages » et « êtres

simples » que nous n'avons jamais crus.

L'enseignement et la science occidentale devraient donc se répandre avec humilité puisque la vocation d'une démarche scientifique est d'aller là où il y a quelque chose d'inexpliqué à défricher et non quelque chose à gagner à court terme.

Avec le chamanisme, les scientifiques devraient être servis. Par exemple, si le voyage chamanique dans le monde non ordinaire suit un itinéraire difficilement vérifiable, son résultat comme la communication avec des personnes éloignées, par exemple, est beaucoup plus vérifiable. Les soins et guérisons le sont tout autant pour peu qu'on mène les études avec des statistiques dont nous sommes si friands. Il est peut-être temps de faire la synthèse et d'amener notre philosophie occidentale à la compréhension des choses quotidiennes ou au moins de tenter d'amener les plus jeunes à faire le lien entre les sciences d'aujourd'hui, le monde qui les entoure et leurs racines vitales.

« Le temps, l'espace, la matière, la cause, la relation, la nature humaine, et la société elle-même sont des produits sociaux, créés par l'homme... » nous dit l'anthropologue Michael Taussig qui continue par « ... comme le sont les différentes sortes d'outils, l'agriculture, les maisons, les langues, les mythes... »

En produisant des cerveaux prêts à l'emploi, nous avons franchi ce cap absurde qui consiste à créer des personnes aptes à répondre à la réalité imaginaire du capitalisme et non à la réalité organique du monde.

Les pronostics des scientifiques sur les effondrements en cours montrent au contraire qu'il va falloir une très grande capacité d'adaptation pour survivre aux multiples crises qui seront de toutes natures. Et pour cause, nous n'avons aucun modèle pour nous venir en aide.

Il ne s'agit plus ici d'acclimatation au milieu de l'entreprise qui se traduit généralement par une compétition violente entre

personnes et services, ce qui n'est en rien nouveau dans une société humaine, il s'agit d'ouvrir les plus jeunes à leur adaptabilité en tant qu'espèce. Pour cela, bien sûr le chamanisme donne une réponse puisque la fonction principale du chamane est d'être le médiateur entre plusieurs mondes sans savoir à l'avance ce qu'il va rencontrer.

Mary Schimdt propose une approche fine du fonctionnement de leur démarche initiatique :

« Le spirituel et le cognitif se mêlent pour en faire de puissants guérisseurs. Les chamanes se présentent comme des médiateurs épistémologiques, c'est-à-dire qu'à mesure qu'ils découvrent leur art, ils apprennent à faire le pont entre les différents domaines de la réalité. »

C'est bien cette approche que nous devrions copier, ce qui ne dérangerait en rien l'enseignement comme acquisition encadrée d'un savoir académique. Le manque d'initiation s'annonce meurtrier.

4.1 Drogues et chamanismes

Lorsqu'on parle de chamanisme, les premières questions, les premières et souvent uniques connaissances qui émergent, sont la drogue et la transe. Trances est incorrect pour qualifier cette action, il est plus juste de parler d'état de conscience chamanique (ECC). En effet, le mot transe induit une perte de contrôle de l'esprit et du corps qui se laissent aller à une frénésie sans aucune attache avec la réalité. Or, le but du chamane est justement de rester lucide dans un état de conscience différent. C'est à garder en mémoire lorsqu'on parle de la « drogue » du chamane, car c'est ce qui nous amène à faire la différence entre les drogues, mais également entre ceux qui en prennent. La « drogue » chamanique n'est pas la même pour tout le monde, car ce n'est pas qu'un principe actif, c'est une substance qui vient s'ajouter à une démarche.

La « drogue » du chamanisme la plus connue — la plus en vogue — est l'ayahuasca, mais il y a aussi le peyotl et quelques champignons ou parties de champignons, comme chez nous, les points blancs de l'amanite tue-mouche et surtout il y a le tabac, la « mère de toutes les plantes », la plante reine du chamanisme, beaucoup plus employée que l'ayahuasca par les chamanes.

Si ces « drogues » sont emblématiques, leur emploi reste confiné essentiellement à l'Amérique du Sud et aux Caraïbes. En Amérique du Nord, il n'y a que de rares cas d'utilisation de « drogues chamaniques ». Il y a le tabac pur et naturel fumé dans le célèbre calumet. Dans l'Arctique en Russie il n'y a

aucun emploi de « drogue » chamanique, en Sibérie on trouve seulement quelques usages de champignons ; en Asie, Océanie et Afrique pratiquement aucun emploi recensé de « drogues » dans les pratiques. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y en a pas sporadiquement. On peut aussi trouver des chamanes qui absorbent des quantités d'alcool supérieures à la normale. J'ai rencontré une voyante, catholique, spirite et alcoolique.

Les seules traditions qui associent chamanismes et drogues hallucinogènes sont donc en Amérique du Sud et plus précisément en Amazonie pour l'ayahuasca, zone dans laquelle on trouve la liane et les plantes associées pour sa préparation. Ce qui est la raison naturelle de son emploi, car les chamanes utilisent rarement des plantes ou des matériaux non issus de leur terre. Relier chamanisme et drogue revient donc à parler du chamanisme d'Amérique du Sud, un continent dans lequel on trouve également des tribus dont les chamanes n'emploient aucun stupéfiant. C'est un amalgame occidental dont est issue cette image et qui fausse complètement l'approche que nous devons avoir. Cet amalgame est riche d'enseignements sur notre façon de considérer le chamanisme et aussi d'appréhender la drogue.

Ces drogues « chamaniques » sont entrées dans notre culture à travers le New Age, une période qui a vu parallèlement l'explosion de la consommation de tous les stupéfiants en occident. Les années hippies ont associé l'hallucinogène et le psychédélique dans une recherche d'absolu ou de spiritualité. Cette recherche centrée sur le développement intérieur individuel est une fausse route, puisque l'unique but de l'emploi de ces plantes par les chamanes est la connexion avec les entités suprahumaines dans le but du soin et de la divination.

Castaneda y est certainement pour quelque chose comme on l'a vu, mais il y a un autre écrit que nous avons oublié et

qui a connu à son époque un énorme retentissement et fut la grande entrée par effraction de la pensée rationnelle occidentale et des comportements associés dans le chamanisme à travers l'utilisation d'une autre drogue.

4.2 Les Enfants sacrés de Life

En 1957 paraît dans Life Magazine le récit d'un banquier new-yorkais qui relate comment il a pris en juin 1955, des champignons hallucinogènes préparés par une « curandera », une chamane mexicaine. Son article, précis, humain et respectueux est lu par des centaines de milliers de personnes. C'est la première parution de cette envergure relatant le récit complet d'un Occidental sur le sujet et qui sera repris dans d'autres parutions des années durant.

Robert Wasson deviendra par la suite ethnomycologue, fondant ainsi une nouvelle discipline sur l'étude des champignons à effets psychédéliques dans les sociétés anciennes et tribales. Il s'agit donc d'un spécialiste ou tout du moins d'un amateur déjà très éclairé lorsqu'il fait cette démarche fondatrice de son évolution personnelle. Il n'entreprend pas une action spirituelle, mais une recherche scientifique. Il va changer le nom de sa chamane ainsi que celui du village. Mais le nom de la région dans laquelle s'est déroulée son expérience suffira à drainer, dès le début des années 1960, les premiers narcotouristes américains.

Il s'agit de quelques personnes qui se remarquent parce que ce sont des « gringos » qui vont dans les années suivantes, avoir les cheveux de plus en plus longs, passer d'aventuriers à touristes et être de plus en plus nombreux.

Les champignons que Wasson a pris s'appellent les « enfants sacrés », c'est ainsi que Maria Sabina, la

« curandera », les appelait.

Vingt ans après la parution de ce récit, un journaliste de la même ethnie que Maria Sabina, l'interviewa pour publier ses mémoires sous forme d'autobiographie orale. Ce travail nous permet de juger du cataclysme culturel provoqué par Wasson et aussi de l'immense gouffre qui sépare l'esprit rationnel et logique des Occidentaux, même hippies, de la pratique de ces peuples pour les drogues curatives.

Maria Sabina ne comprend ni l'espagnol ni l'anglais. Elle n'a donc eu aucun rapport direct avec Wasson. Lorsque Wasson et ses amis sont venus pour prendre les « enfants sacrés », elle a accepté parce qu'ils venaient de la part d'un ami. Elle l'a fait par confiance en cet ami et certainement un peu par soumission puisque celui qui lui demandait de le faire n'était autre que le maire du village.

Dans le genre d'incompréhension significative, Wasson raconte qu'il était prévenu qu'elle était malade. Maria Sabina raconte qu'elle a été auscultée par l'un des amis de Wasson (qui devait être médecin). En effet, Maria Sabina était souffrante puisqu'un ivrogne l'avait touchée de plusieurs balles de pistolet la veille. Ce qui n'empêcha pas la chamane de les recevoir, de leur préparer les champignons et de s'occuper d'eux toute la nuit.

C'est la première fois qu'elle voit des « gringos » s'intéresser aux « enfants sacrés ». Elle leur prépare donc les champignons ne comprenant pas pourquoi ils veulent en prendre, car aucun d'eux n'est malade. Ils ne viennent pas pour être soignés. « Ils venaient pour trouver Dieu », dit-elle. La « curandera » soigne avec des recettes chamaniques dans un rituel mélangeant les cultures précolombienne et catholique. Elle est catholique pratiquante. « Trouver Dieu » est donc l'interprétation logique de ce qu'elle déduit de leur démarche.

Par la suite, elle dit que beaucoup d'autres sont venus faire la même chose. Des personnes qui n'ont pas respecté les règles des « enfants sacrés » — c'est-à-dire qu'ils les ont pris le jour alors qu'on ne doit les absorber que la nuit. Ils n'avaient rien à soigner, alors que les « enfants sacrés » sont faits pour soigner. Elle note qu'ils les ont employé pour s'amuser, courir, danser, au lieu de rester couché dans l'obscurité, entouré de chants et de prières.

Le résultat pour elle est que les « enfants sacrés » ont perdu leur pureté. « Ils ont perdu leur force, on les a gâchés. Désormais, ils ne feront plus d'effet. On n'y peut rien », dit Maria au journaliste. D'après elle, la « drogue » chamanique a perdu de son pouvoir également pour les personnes qui l'utilisent dans le respect de sa fonction et du rituel puisque d'autres l'ont utilisée hors contexte.

Il y a donc une responsabilité du bon emploi individuel face à la communauté. Non par respect symbolique, mais parce que le mauvais emploi désacralise l'action et donc change l'effet. Le sens sacré n'est pas du tout le même pour les peuples du chamanisme que pour l'Occidental rationnel et logique, y compris s'il est croyant.

Pour nous, les « drogues chamaniques » sont des substances chimiques qui agissent sur le cerveau et sont utilisés suivant un rituel, c'est-à-dire un ensemble de prières, de chants, de gestes, d'objets qui sont autant d'actions symboliques entourant le moment de l'ingestion.

Pour les chamanes, chimie, biologie et « symbolisme » forment un seul élément, c'est un ensemble indissociable qui concourt au sacré. Le sacré est un principe actif en lui-même. La sacralisation n'est pas ici une croyance, mais une énergie. Le symbolisme est également à prendre avec beaucoup de prudence, un objet qui nous apparaît comme une allégorie est en fait énergétique. Prendre des « enfants sacrés » sous le

crucifix de Maria Sabina augmentait certainement leur potentiel. Ce n'était pas le symbole du Christ accroché au mur, mais la puissance énergétique de la croix. Donc désacraliser une partie du rituel détruit l'énergie du tout et ceci également pour les utilisateurs à venir. Voilà pourquoi Maria Sabina dit que leur pouvoir s'est éteint.

4.3 Tourisme intérieur

Le jeûne, l'abstinence sexuelle, la solitude sont les préalables à l'état de conscience chamanique. Le tambour, les crécelles portent le chamane par le rythme en entrant en résonance avec les esprits. La musique par la flûte et le chant — pour ne citer que les plus courants — portent le dialogue avec les esprits. La danse, les cris, le souffle amènent et renforcent l'ECC. La drogue chamanique est un des outils pris dans ce contexte, et uniquement dans ces conditions. Un chamane n'utilise pas de l'ayahuasca ou des champignons hallucinogènes hors de leurs fonctions. L'état de conscience chamanique dans lequel intervient une prise de « drogue » a toujours un but.

Lorsque le chamane utilise la « drogue » pour entrer dans un état de conscience chamanique, c'est soit pour découvrir une maladie ou un problème à régler sur quelqu'un, soit pour apprendre sur lui-même, et pour les novices, c'est dans le but d'accéder à la connaissance pour devenir chamane. Mais ce n'est jamais la recherche d'un éventuel « contact avec dieu » puisque l'entraînement à la préparation de « la drogue » fait partie de l'initiation. Pour l'ayahuasca, c'est toujours le chamane qui ingère la « drogue ». Chez certains peuples, comme chez les Mazatèques dont est issue Maria Sabina, le malade prend lui-même la drogue pour entrer en relation avec

l'esprit responsable de son mal sous la conduite de la curandera.

Les Occidentaux qui prennent des « drogues » chamaniques détournent les fonctions de ces rituels s'ils absorbent ces préparations pour devenir chamanes puisque tel n'est pas leur but. Les chamanes qui leur octroient ce droit le font comme Maria Sabina par soumission, pour ouvrir leur culture aux « étrangers » de tous horizons, mais aussi le plus souvent, en commercialisant leur savoir, ce qui les rend également responsables de cette désacralisation. À moins que l'ensemble de ces peuples considèrent, peut-être à juste titre, les Occidentaux, malades dans leur ensemble. Ce n'est certainement pas un hasard si les chercheurs occidentaux qui se sont emparés de l'ayahuasca pensent qu'elle pourrait soigner les états de dépression profonde, maladie inexistante chez ceux qui ont mis au point cette préparation.

Le chamane qui prend la préparation pour accéder à cet état de conscience le fait après un entraînement et un rituel qui le protège. Le chamane garde un pied dans la réalité lorsqu'il accède à cet état de conscience qui provoque une réelle altération des fonctions cérébrales. En revanche, il est tout à fait possible que des personnes qui prennent ces drogues sans en respecter la fonction, en ne les considérant pas comme une partie d'un ensemble, mais comme des substances, se trouvent par la suite atteintes de schizophrénie ou de dépression... Ces « drogues » sont initiatiques pour les personnes qui entrent dans ce cheminement en ayant les capacités. Ce ne sont pas des pilules qui à elles seules de la spiritualité ou de la connaissance comme un somnifère produit du sommeil. Les « drogues » chamaniques sont prises comme un concentré d'apprentissage par notre esprit de consommateur.

Effectivement, puisque certains chamanes tirent leur savoir de certaines plantes qui les enseignent, pourquoi ne pas

prendre ces plantes pour tout apprendre lors d'une semaine de vacances ?

Eh bien, parce que comme tout ce qui est humain et terrestre, ce n'est pas aussi simple. Ensuite, parce qu'une initiation n'est pas seulement l'étude d'un savoir. Une initiation est d'abord une démarche spirituelle personnelle à travers laquelle le novice acquiert un savoir. Si la drogue peut parfois avoir un rôle dans ce processus, alors elle constitue, à en croire les novices, une des parties les plus dangereuses.

Le novice apprend à « dompter » la plante lors de retraites solitaires. Il vit dans le dénuement le plus complet, prépare lui-même l'ayahuasca et chaque prise l'entraîne sur un territoire qu'il découvre et dont il doit revenir seul. Il s'agit entre autres de plonger dans la maladie et la folie pour les comprendre et pouvoir les soigner. C'est aller jusqu'à la porte de la mort pour pouvoir plus tard, empêcher les malades qu'il aura en charge de la franchir. La « drogue » chamanique sert à expérimenter les états que le chamane devra reconnaître pour soigner. On est donc loin des paradis artificiels enchanteurs.

Ce n'est donc pas un voyage intérieur pour se découvrir soi-même, comme on veut le croire, mais un voyage dans un monde non ordinaire, mais réel qu'il doit apprendre à connaître. Certains récits de chamane sont proprement effrayants sur les territoires qu'ils traversent et leur laissent des traces profondes. Le chamane est seul lorsqu'il subit ce monde et il devra se reconstruire s'il en revient blessé.

L'exotisme de la « drogue chamanique » amène les personnes les mieux disposées à une forme de tourisme intérieur dans lequel ces substances font office de développement spirituel accéléré. Imaginez que les candidats au voyage astral doivent boire une préparation confectionnée uniquement par leur soin, suivant de vagues indications et dans l'écoute de la plante. Il y aurait certainement plus de

retenue au moment de l'absorption et ce serait légitime. Chacun choisit son chemin et ce n'est pas une critique, mais les tourismes de la spiritualité font apparaître de façon précise nos différences et nos liens avec les peuples de culture chamanique. « Quels sont nos échanges vrais et réels avec ces personnes, au-delà de la marchandisation d'une culture ? » Est la question qu'on doit se poser avant d'entrer dans leur monde des esprits.

Notre regard le plus attentionné, notre curiosité la plus légitime, aussi prudente qu'humaine soit-elle, bousculent le monde des esprits.

Premièrement parce que nous restons des consommateurs y compris dans la démarche la plus respectueuse comme celle de Wasson. Deuxièmement parce que ce monde né de l'état de conscience chamanique est pour nous un monde imaginaire. Pour nous, imaginaire veut dire qu'il naît et vit dans notre esprit. Ce qui est faux. Ce voyage possède une réalité concrète, ce qui le rend sacré. Quelques chamanes comme Maria Sabina y ont décelé des traces de pollutions dues selon eux à la non-croyance des Occidentaux qui en ont dévoyé la pratique. Chaque culture, y compris dans les nôtres, est sous-tendue par des esprits qui vivent dans de fragiles écosystèmes.

4.4 Que sont devenues nos drogues chamaniques ?

Il est tout à fait logique que l'homme à l'esprit mécanique aille briser chez les autres les liens chamaniques qu'il a jadis cassés chez lui. Car nous avons eu notre chance. Le tabac et le vin auraient pu rester nos « drogues » chamaniques. Si l'on juge de l'emploi que nous faisons aujourd'hui du tabac — la plante reine du chamanisme —, la sentence de Maria Sabina se confirme.

Le tabac apporté au XV^e siècle par les Espagnols en Europe a servi de plante médicinale sous forme de poudre, mais aussi, comme les Amérindiens, par inhalation de la fumée. En quelques siècles, il devient un produit de plaisir et donc de luxe, est taxé d'impôt et sa consommation se développe. On notera que les taxes sur les drogues en développent toujours la consommation en ouvrant l'incitation par la publicité. Le virage fatal est très récent, il date de la Première Guerre mondiale pendant laquelle, les soldats voient apparaître dans leur ration quotidienne des cigarettes censées couper la faim, tromper l'ennui et donner un substitut de réconfort. Le tabac devient définitivement une drogue quotidienne dévoyée de sa fonction d'origine pour les besoins de la guerre. L'armée américaine fera de même lors de la Seconde Guerre mondiale, installant le tabac dans la consommation de masse à l'échelle planétaire et détruisant nos derniers liens vrais avec cette plante.

Le vin a subi le même sort quelques millénaires plus tôt. Le plus ancien ensemble complet de vinification retrouvé aujourd'hui date de plus de 3000 ans, les premières traces de vinification relevées remontent à plus de 6000 ans avant notre ère. Le vin était alors du raisin fermenté naturellement qui, mélangé à d'autres plantes, servait lors de cérémonies. Les archéologues ont retrouvé des traces d'anthropophagie sur les sites les plus anciens de consommation de vin.

Le vin depuis ses origines (actuellement connues) les plus lointaines, est associé au sang. Il permet de ressusciter les morts, de communiquer avec toutes les entités suprahumaines, esprits, dieux... Il est aussi le sang de la guerre, du combat, du héros... etc. Si les Gaulois l'ont assimilé à leur culture, c'est parce qu'il apporte une métaphore du sang plus parlante que la bière ou l'hydromel qu'ils consommaient alors. Ce qui caractérise et différencie le vin des autres alcools est donc cette

analogie qui a également trouvé dans la transsubstantiation du Christ (ceci est mon sang), renouveau et continuité.

Les résidus de vin mêlé de cannabis récemment décelés dans une tombe gauloise semblent indiquer que notre boisson hexagonale n'a pas toujours servi qu'à l'apéritif et à l'accompagnement élégant des mets. Le vin, que ce soit dans sa fonction d'alcool, de boisson conviviale ou d'art de vivre, a été désacralisé ici comme ailleurs. Faire un signe de croix de temps en temps dessus n'améliore guère le sort des millions d'hectolitres ingurgités chaque année. Le lien originel avec ce produit a également été rompu.

Une des dernières traces de nos lointains rapports chamaniques avec l'alcool pourrait être une de ces prières que l'on doit dire pendant la fermentation ou la distillation, afin de protéger la boisson et donc d'en éloigner les mauvais esprits.

Hiboux, chouettes, drapeaux et sorcières.

Démons, lutins et diables,

Esprits des vallées enneigées.

Corbeaux, salamandres et sorcières,

Sorts des guérisseuses.

Troncs pourris et vermines.

Éblouissements de la Sainte Compagnie,

Mauvais œil, sorts, noirs,

Puanteurs des morts, éclairs et tonnerres,

Hurllement des chiens, annonce de la mort,

Museau de satyre et patte de lapin.

Langue pécheresse de la mauvaise femme

Mariée à un vieil homme,

Enfer de Satan et Belzébuth,

Feux des Cadavres Ardents,

Corps mutilés des indécents

Pêts des culs infernaux,

*Rugissement de la mer en furie,
Ventre inutile de la femme célibataire,
Miaulement des chats en chaleur,
Sale crinière de la chèvre mal née,
Avec ce soufflet j'élèverai les flammes de ce feu infernal
Et les sorcières s'en échapperont à cheval sur leurs balais,
Allant se baigner sur les plages de gros sable.
Écoutez ! Écoutez les rugissements de celles qui ne peuvent arrêter de brûler*

*Dans cette eau de vie, restant ainsi purifiées.
Et quand ce breuvage coulera dans nos gorges,
Nous deviendrons libres des maux de notre âme
Et de tout ensorcellement.
Forces de la mer, de la terre, de l'air et du feu,
Je vous invoque en cet appel :
S'il est vrai que vous avez plus de pouvoir
Que les êtres humains, ici et maintenant,
Faites que les esprits des amis absents
Participent avec nous à cette Queimada.*

(Cité par Dominique Camus dans *Le livre des conjurations*
— Éd. Dervy)

La Queimada est une boisson espagnole obtenue par macération de citron, café sur de l'eau de vie. Voilà donc une des dernières traces de ce qu'a pu être une demande de protection lors de la préparation de l'alcool.

Que ressort-il de ce texte ?

Les maléfices peuvent venir de la nature, des animaux, des esprits (les morts, les morts-vivants de la Sainte Compagnie, des diables, nous sommes dans le paganisme et non dans le catholicisme), et des femmes, sorcières, infidèles et mal mariées. L'alcool est pour les hommes sans aucun doute, et il est fait pour ranimer l'esprit des amis absents. La protection

magique demandée pour le breuvage est donc de rester du côté des vivants et de l'allégresse, mais aussi de soigner les maux de l'âme. On invoque les forces de la mer, de la terre, de l'air et du feu pour que tout ce qui peut être mauvais soit exclu : la mauvaise morale prêtée à certaines femmes, leur puissance aussi dont l'homme se méfie (guérisseuses, sorcières), le maléfice qui s'exprime à travers les esprits ou certaines manifestations animales.

Les forces de la nature, eau, terre, air et feu, sont seules capables de protéger la fabrication de spiritueux. Ce qui est intéressant, car c'est également à partir de ces mêmes éléments qu'il a été élaboré.

Comme le tabac, l'essor de la consommation d'alcool est lié aux taxes de l'état et l'alcoolisme qu'on connaît aujourd'hui a émergé avec les alcools forts. Les taxes de l'état donnent une autorisation et encouragent la consommation. Les dispositifs administratifs et légaux en normalisent la production et l'industrialisation à travers la stabilisation du degré d'éthanol, les additifs, les contenants, etc., toutes mesures censées apporter des garanties au consommateur, mais qui du même coup finissent d'opérer la rupture entre la terre et le breuvage.

Les liens avec nos « drogues » chamaniques étant coupés, il est logique que nous allions chercher une initiation avec d'autres plantes, dans d'autres cultures. Il est tout aussi logique que nous propagions alors les distorsions culturelles que nous avons subies et qui restent néfastes pour tout le monde.

4.5 Glissements

Entre les drogues légales que sont les médicaments, l'alcool et le tabac et la vente de drogues illicites par correspondance sur internet, où tout est accessible en

quelques clics, livré dans la semaine, y compris pour l'ayahuasca, pourquoi aller chercher ailleurs ? Partir en Amérique du Sud à la rencontre d'un chamane pour consommer des « drogues » chamaniques reflète donc à la fois un pouvoir d'achat supérieur à la moyenne, ainsi qu'un manque. Si l'exotisme est accessible depuis son salon que manque-t-il ?

Peut-être une garantie ou un désir d'authenticité qui se manifesteraient dans le rituel d'un chamane et ouvriraient à une forme de sursaut spirituel ? À cet éveil tant désiré... Mais peut-être que le rituel, la curiosité ou la conviction du rituel ou encore son utilité font partie du voyage. Car tous les rituels ont disparu de notre société, les rituels de passage d'un âge à l'autre, les rituels liés aux saisons, les rituels de célébrations de la communauté. La prise de drogue pour accéder à des états de conscience différents en a fait les frais au même titre que la célébration de Noël ou de la Saint-Jean, abandonnant autant leur sens que leur fonction pour être livrée à la consommation. Les fêtes et célébrations ont perdu leur lien avec la terre comme l'absorption de « drogue » rituelle a perdu son sens mystique, mais aussi social.

Le catholicisme a préempté toutes les dates des fêtes païennes qui avaient une signification et une fonction pour la population pour en faire des fêtes religieuses coupées de leurs véritables racines. La société de consommation a fini de dévitaliser ces dates importantes en ajoutant un amas d'artifices payants.

Pendant mon adolescence, les personnes qui prenaient des drogues se regroupaient pour partager du cannabis sous différentes formes. Il y avait une esquisse de rituel. Je n'en fais aucune apologie et n'en ai aucune nostalgie, celles et ceux qui ont échangé des seringues en plus des joints sont morts du sida les années suivantes. Mais ces pratiques, issues de la décennie

hippie conservaient quelques traces de ritualisations qui furent rapidement oubliées.

Des lieux calmes et isolés choisis pour fumer, une volonté d'écoute des sensations intérieures, la recherche des effets se conjuguèrent avec leur observation. Les années psychédéliques avaient aussi laissé leur empreinte. Le groupe se formait pour fumer, il y avait ceux qui avaient de quoi fumer et ceux qui n'avaient rien. Le groupe était donc composé par des possesseurs de cannabis qui invitaient suivant leur choix à partager ce qu'il y avait. Le groupe s'organisait pour que la séance se déroule dans de bonnes conditions, il fallait donc principalement partager les mêmes goûts musicaux et ne pas avoir de sautes d'humeur, de « mauvais délires » pendant la séance. Cela revenait à harmoniser le groupe pour partager un moment qui paradoxalement était voulu comme une expérience intérieure. Il y avait à travers ces quelques éléments, des traces de rituels, certes bien minces, mais qui correspondaient ou plutôt qui cherchaient encore à correspondre à la nature de cette pratique. Il s'agissait d'ailleurs peut-être de la reconstruction fantasmée d'un rituel, mais ce moment existait avec ses codes. Il a perduré quelques années avant de s'effacer pour laisser place à une consommation proche de celle du tabac et de l'alcool. Le joint de cannabis est passé dans les soirées, dans la rue avec le même rythme de consommation que les stupéfiants licites, devenant un marqueur social générationnel.

Alors que les drogues finissaient de perdre leur fonction, apparaissait et se développait la consommation de masse des psychotropes de synthèse. Les drogues traditionnelles ont fini de perdre leur fonction première en même temps qu'arrivaient de nouveaux stupéfiants issus de l'industrie qui étaient en fait de nouvelles molécules créées pour échapper à la législation.

La consommation de drogue n'est plus dès lors un moment

particulier partagé entre compagnons, mais un additif illégal des drogues légales (médicament, alcool, tabac). Toutes les drogues sans exception sont devenues des suppléments d'euphorisant par leur pouvoir désinhibiteur ou de confort par leurs vertus déstressantes.

Le fantasme occidental d'une drogue chamanique — une drogue qui ouvrirait l'esprit — opère donc surtout par manque de repères. L'attente et l'espoir de voyages promis qui n'arrivent jamais entraînent inévitablement l'addiction.

Pour un vrai voyage, il manque les doses justes, l'initiateur et l'initiation, c'est-à-dire la culture globale dans laquelle la drogue ainsi que son emploi sont inscrits. Il est plus long de découvrir des contrées lointaines lorsqu'on ne sait rien de leur emplacement.

Les drogues chamaniques ou non sont toujours associées à la musique, à la danse et aux rassemblements. On peut y voir un prolongement ou un renouvellement de pratiques ancestrales de la transe collective. Surtout dans les raves — rassemblements éphémères, souvent illégaux — qui portent cette notion.

Le public se reconnaît par ses codes vestimentaires, musicaux, la danse et la drogue ; sans oublier ce besoin de voler un moment à la société, voilà l'ensemble des éléments qui fonde une tribu éphémère.

Un autre cas ayant celui-là comme unique but l'ivresse, est le « binge drinking » pris dans sa version actuelle : des rassemblements dans des lieux publics dont le seul but est de boire rapidement une quantité suffisamment importante d'alcool pour que celui-ci fasse office de drogue. Plus de musique, plus de danse, aucun rituel, mais un besoin de se rassembler pour partager son ivresse (provoquée par une drogue légale) et certainement aussi, de montrer sa déchéance. Car rien n'oblige ces personnes à agir de la sorte. C'est un

désir ou un besoin individuel qui les regroupe.

Si l'on considère ces phénomènes du point de vue social, ce n'est effectivement pas très glorieux. Si l'on considère qu'il manque à toutes ces personnes une vie chamanique, on entrevoit les chemins à suivre. Car c'est la nécessité d'être projeté ensemble dans un état altéré de conscience qui les amène à cet acte. Les deux besoins sont liés puisqu'ils s'expriment dans le même moment et se font dans un cadre auquel la société ne peut répondre. Le groupe forme également ici une tribu temporaire. Les seules réponses apportées au « binge drinking » sont des contraventions et des soins psychologiques. Quelques tambours frappés par des chamanes auraient des effets plus durables et foncièrement plus positifs.

Les enseignements religieux, universitaires et familiaux n'ont aucun pouvoir sur ces événements dans lesquels les individus cherchent la perte de contrôle au milieu de ceux qui sont censés leur ressembler. La position rebelle et protestataire induite est de partager en groupe un moment pendant lequel leur cerveau n'appartient à personne, ni à la religion, ni à la société, ni à eux-mêmes, mais au groupe à l'instant et au lieu, ce qui en fait un moment unique.

Ces utilisations de drogues pour créer des explosions humaines démontrant un besoin de rites collectifs ont ceci de désespérant qu'ils ne peuvent avoir d'autres significations que celles qu'y mettent ponctuellement leurs acteurs. Qu'avons-nous perdu par rapport aux sociétés de peuples premiers ?

Dans ce domaine, nous avons perdu les trances collectives par la danse, la musique et le chant et surtout, nous avons perdu le chamane qui par sa fonction, prend la drogue pour son patient ou sa communauté, voyage dans l'autre monde pour s'entretenir avec les esprits puis revient en rendre compte à ceux qui lui ont demandé ce travail.

Toutes les drogues ont été initiatiques, de leur découverte jusqu'à leur dévoiement. Y compris le LSD, drogue synthétique de laboratoire qui l'a été aussi pour les premiers chercheurs à l'avoir testé lors de sa création. On pourrait ainsi affirmer que toute drogue est originellement initiatique et qu'elle devient addictive dès lors qu'elle perd ce caractère initiatique.

Les plantes utilisées pour la connaissance, les soins et les rites se sont diluées dans la vie sociale ce qui a tué leur vie intérieure. La disparition de l'esprit d'une plante permet d'y déverser et d'y adjoindre toute la chimie qu'on connaît. En retour, elles provoquent addictions et maladies. C'est une des grandes leçons du chamanisme à notre monde moderne : l'abandon de nos racines chamaniques a ouvert la voie aux addictions. Car il faut souligner ici que les préparations utilisées pour soigner ou progresser à travers les états de conscience chamanique, ces « drogues chamaniques », ne sont pas addictives. Les études menées par les ethnobotanistes le prouvent. C'est leur utilisation dévoyée qui les a rendues addictives, comme nous le suggèrent Maria Sabina, et bon nombre d'autres chamanes. Bien sûr, dans ces mêmes communautés de peuples autochtones, se consomment différentes boissons fermentées qui procurent une ivresse et le tabac que l'on fume existe. Mais là encore, leurs consommations sont encadrées par des règles sociales. Les grandes différences entre nos sociétés et les chamaniques sont donc, le rôle de la « drogue » et la fonction de celui qui la prend. On parle souvent d'un manque de sens pour parler de fêtes ou de moments importants de la vie. Ce sens qu'on a oublié ressemble surtout à la perte de la fonction de chacun dans sa communauté. Comment pourrait-on trouver une place dans un moment important si nous n'en avons aucune dans le quotidien ?

4.6 Rites de passage

Les rites de passage de l'enfance à l'adolescence, de l'adolescence à l'âge adulte, puis de l'adulte à la vieillesse ont disparu. La religion n'a rien apporté de fondamental dans ce domaine, car aucun sacrement religieux n'a réussi à se substituer à un rite de passage. Elle a détruit le paganisme sans apporter le change, surtout pour des populations aux croyances superficielles comme c'est le cas dans nos sociétés monothéistes aujourd'hui.

Les communions religieuses, par exemple, sont des étapes dans le chemin spirituel d'un enfant et ne reflètent pas un passage de l'enfance à l'adolescence qui prendrait en compte le changement physique. Un changement qui s'opère pourtant dans le corps et l'esprit de chacun. Il en va de même du côté laïc pour les diplômés qui entérinent la fin des études et l'entrée dans la vie active. Ils donnent lieu à des week-ends de débauches, les « spring breaks », comme l'arrivée dans les grandes écoles donne lieu à des bizutages. Ce sont des rituels qui ont pour but de souder les personnes, d'en faire d'un groupe, une caste, de permettre l'entrée dans un réseau censé garantir la bonne marche de la vie professionnelle. Ce sont donc des rituels dénués de spiritualité qui ont comme unique but de montrer un changement de situation et non d'état. La tolérance dont ils bénéficient signe autant leur utilité que l'incapacité de l'encadrement à produire un rituel suffisamment fort pour y suppléer.

Le président Vladimir Poutine a invité les nouveaux diplômés à se mettre au travail pour la patrie. Le ton du discours resté dans les mémoires pour son argot, adressé par le président à l'ensemble de ces jeunes, peut tenir lieu de rite de passage. Il les a invités à faire la fête pendant trois jours avant de se remettre au travail. Par ce discours, c'est la population dans sa globalité qui reconnaît le passage de ces adolescents à

l'âge adulte. C'est un acte républicain, mais le caractère public donné à l'événement par le président qui représente alors l'ensemble de la population confère à l'obtention du diplôme l'envergure d'un rite. Le nationalisme n'est pas loin et c'est une des raisons pour laquelle le chamanisme a été également combattu par les autorités centrales des états qui n'acceptent pas qu'une émanation populaire vienne rivaliser avec leur pouvoir.

Un initié est d'abord reconnu par sa communauté et ses seuls devoirs vont aux siens. Aucun pouvoir central, religieux ou laïc, ne peut voir de tels faits se dérouler d'un bon œil, même si ces pratiques ne sont pas antagonistes de son autorité. Leur émanation populaire les rend répréhensibles de fait.

Ni les rituels religieux ni les rituels républicains n'ont réussi à combler ce manque d'initiation et de rites de passage. Ils continuent à s'exprimer sauvagement par des débauches d'alcool, de drogues et de sexes. Supposées être les dernières explosions de vie adolescente avant l'entrée dans la vraie vie qui se résume au travail salarié, elles véhiculent perversités et aigreurs, tout comme les bizutages.

Chez nous, le grand rite de passage est le premier salaire ou le premier contrat de travail. Égalitaire, il a remplacé le service militaire pour les hommes et le mariage pour les femmes. Ce premier salaire fait de l'individu un consommateur indépendant. Le dernier salaire l'affaiblira. Les Occidentaux ne rencontrent que le salaire comme unique preuve de leur intégration dans la société.

Dans nos sociétés, jeunes femmes et hommes entrent dans leur vie sexuelle sans aucun rite, sans aucune reconnaissance sociale. Il revient à chacun et à chaque famille de juger du moment de ce passage. Suivant l'âge, le sexe, le milieu social, la proximité de l'entourage familial, chaque individu passe à l'âge adulte sans que cela donne lieu à une reconnaissance de

l'entourage. Il s'agit de l'obtention d'une liberté et non du passage à l'état de procréer. Ce qui devrait rester fondamental.

C'est plus une accumulation de différents facteurs dans lesquels l'indépendance financière est prépondérante qui donnera le statut d'adulte. Sans la reconnaissance de la transformation de l'individu ou d'une génération d'un état à un autre, d'un cycle à un autre, il n'y a pas de rituels. Le rite de passage dans une communauté n'existe que parce qu'il est public.

La ménopause et l'andropause se taisent et se cachent, occasionnant aussi des ruptures certes moins voyantes que celles de l'adolescence, mais tout aussi destructrices dans la vie de l'individu. Le rite de passage qui perdure le plus avec l'enterrement appartient au monde du travail, c'est le jour de la retraite. Il rassemble la communauté professionnelle autour de celui qui part. Rien dans la vie sociale d'un individu n'est là pour le conforter dans sa place et donner à son évolution naturelle, spirituelle et sociale, une raison d'être.

4.7 Tous addicts

Élevés au rang de mode de vie, l'encouragement et le développement continu de l'addiction se perpétuent à travers toute la communication, commerciale et politique, la publicité comme le rédactionnel. L'addiction est aussi amplifiée et entretenue par l'emploi de l'argent à travers le crédit et donc l'endettement qui est un outil d'insertion dans la vie active.

Pour avoir un bon salaire, il faut un bon diplôme. Pour acquérir un diplôme de valeur, il faut de plus souvent payer. Si l'étudiant peut prouver sa réussite par ses résultats, il peut obtenir un prêt. La machine est lancée.

Dans une société humaine vraie, on entre dans un groupe par ce qu'on représente, par la valeur humaine qu'on porte, on n'achète pas à crédit un droit d'entrée pour vivre. L'endettement des étudiants, en constante augmentation, est pourtant le passage de plus en plus obligé pour accéder à l'éducation et donc, au monde du travail.

C'est le réel moment de transformation de l'enfant en adulte. L'absence conjointe des rites initiatiques et des rites de passage a été remplacée chez le jeune adulte par l'autorisation d'un accès aux prêts, aux études, à la consommation. C'est à ce moment que s'opère le transfert des addictions. Par son pouvoir d'achat, le jeune adulte, nouveau diplômé, est en mesure d'acquérir sa part du gâteau. Son pouvoir d'achat issu de son endettement devient l'autorité de son rang social. Les deux marchent ensemble. Plus un jeune adulte est diplômé, plus il a de chance d'accéder à un haut salaire et donc d'emprunter pour pouvoir démarrer sa vie au mieux et au plus vite. S'il n'est pas endetté par ses études, il peut s'endetter pour s'installer. Le prix d'une année d'étude dans les universités américaines les plus chères est égal au montant de rémunération de la première année des futurs diplômés. Diplôme, crédit et consommation se lient lorsque l'adolescent devient adulte.

L'addiction à la consommation devient alors la force motrice de la vie. Quelle qu'en soit la forme, sports, loisirs de pleine nature, voitures où gadgets connectés. Tout est proposé, les repas véganes hors de prix livrés à domicile comme les produits bas de gamme des fast-foods, ce n'est pas une question de prix ni de qualité, mais une question d'acceptation de consommer.

Son esprit colonisé dès le plus jeune âge par la publicité, le jeune adulte se soumet à l'addiction en acceptant son diplôme. Il peut être félicité pour cette obtention, mais pour échapper à

ce qui suit, il lui faudrait, non pas une orgie de printemps ou une année sabbatique pour faire le tour du monde avec ses copains, mais une initiation, une retraite de plusieurs mois d'abstinence dans la solitude, bref toutes choses que l'individu est invité à faire dans les cultures chamaniques et qui n'existent plus ici.

Un bon citoyen est d'abord un bon consommateur. Toutes les formations politiques le disent : « Il faut relancer la consommation ! » — « Pour vivre, il faut du travail et donc de la croissance ! » Produire veut dire consommer, la phrase phare du libéralisme étant « Notre économie a besoin de croissance ! » Nul besoin de savoir pourquoi, il suffit de produire et de consommer pour être intégré.

L'addiction à la consommation est plus qu'un mécanisme marketing, c'est le moteur premier de notre société. L'addiction comme comportement de consommateur est à la mode, car c'est un signe extérieur de bonne santé financière, sinon de richesse. Le nombre de personnes surendettées par leur consommation le prouve. Est « addict » celui qui a les moyens de l'être. Dire qu'on est « addict » à son loisir favori permet de montrer qu'on en a le temps et l'argent. Si être « addict » au boulot démontre un refus de vivre la globalité de sa vie, c'est une posture qui reste éminemment positive. La vie professionnelle n'étant normalement qu'une partie fonctionnelle de la vie, montrer qu'on produit plus, qu'on s'investit pour gagner plus d'argent reste très valorisant, quels qu'en soient les effets sur sa santé ou son entourage.

La phrase « Je suis addict à... » est non seulement « tendance », mais c'est aussi un positionnement social. Je ne ferai pas le tour des magazines féminins pour lesquels l'addiction est un mode de communication commun. « Se faire un petit plaisir » veut dire acheter. « Être addict à son mec » sous-entend un budget beauté. Pour les hommes, « être addict

à sa voiture ou moto » revient à assumer sa virilité tout en montrant qu'on a de quoi se la payer. Surveillez les phrases que vous lisez quotidiennement et vous pourrez décliner le sous-texte à l'ensemble du domaine de la consommation, y compris dans les produits bio et les produits traditionnels du terroir ! Rien n'y échappe.

L'addiction est également garante d'une bonne socialisation puisqu'elle représente toutes les valeurs de notre société : le travail, la production, la consommation et le plaisir, le tout dans une illusion de liberté individuelle. Toute manifestation de salariés, tout soulèvement dans lequel s'exprime une demande de justice sociale, parle en fait de pouvoir d'achat. L'accès à la consommation est le point de rencontre et de conflit des classes sociales. Et paradoxalement, ceux qui refusent l'addiction à la consommation sont considérés comme des marginaux.

Les groupes occidentaux, détachés de la consommation comme le sont par exemple les mormons aux États-Unis, sont rares et font l'objet de toutes les railleries politiques. Ils ont certes une démarche religieuse très moralisatrice, mais c'est leur refus de la société de consommation qui est moquée. L'addiction à la consommation est devenue le moteur vital de la majorité des individus mécanisés et intérieurement inertes.

Lorsqu'on drogue aussi largement une population, c'est qu'il y a un bénéfice recherché. Les Anglais ont vendu de l'opium aux Chinois autant pour le profit que pour l'asservissement. L'addiction à la consommation est le meilleur moteur de la productivité. Une personne avide de consommation doit gagner de l'argent pour le dépenser. Plus elle est avide, plus elle est productive.

Ce moteur mène la plupart des individus jusqu'à la retraite pour ceux qui fonctionnent sans problèmes jusqu'à un accident pour ceux que la vie se charge de rappeler à la réalité. C'est

alors la désintoxication, le retour par un chemin solitaire sur lequel l'ex-consommateur retrouve l'être humain qui vivait en lui.

4.8 Une drogue emblématique

« La confiserie évoque la joie de créer et d'offrir, le plaisir de récompenser, de remercier, ou tout simplement de satisfaire une petite faim. »

Voilà la première ligne d'introduction d'un livre de recettes de confiserie « Les Secrets du Sucre » (Éd. Fleurus Idées 1987) qui m'a été remis quelques années plus tard, lors d'un appel d'offres pour concevoir un film par le CEDUS, centre d'études et de documentation du sucre, devenu depuis « Culture Sucre ».

Cette association regroupant les industries sucrières a changé son axe de communication depuis. Sur son site, on lit :

« Une consommation en sucre est raisonnée quand elle n'est ni dans l'excès ni dans l'interdiction ou la restriction. »

Une assertion pleine d'équivoques, mais qui semble vouloir tout de même alerter. En 1987, dans la rubrique santé du même livre, on peut lire : « Le sucre est un produit naturel de première utilité dans l'équilibre alimentaire ».

Si l'instance officielle du lobby sucrier a mis de l'eau dans son sucre, les vendeurs de soda et de snacks sucrés font depuis le travail à sa place dans les écoles, les centres aérés et les colonies de vacances en offrant leurs produits pour les goûters et en introduisant même un nouveau repas, un snack sucré en milieu de matinée. C'est donc plus un ravalement de communication qu'un changement de politique de la part des producteurs et transformateurs du sucre et de ceux qui les laissent faire.

Pourtant les études scientifiques sont passées par là et personne ne peut les ignorer. Serge Ahmed a fait l'expérience suivante sur des rats de laboratoire : il les a rendus dépendants à la cocaïne, puis leur a laissé le choix entre de l'eau sucrée et de la cocaïne. 90 % des individus sous cocaïne se sont reportés sur l'eau sucrée. Cette expérience étonnante a été reproduite dans de nombreux laboratoires étrangers et ses résultats ont été corroborés. Les recherches complémentaires ont permis de déterminer que le sucre présentait un potentiel addictif équivalent à l'alcool, au tabac, à l'héroïne, aux amphétamines et à la cocaïne.

La production est là pour satisfaire et même précéder la demande. 75 % des produits alimentaires fabriqués et vendus en grande surface contiennent du sucre (type saccharose). La consommation est aujourd'hui de 30 kg par an et par personne alors qu'elle était d'environ de 2 kg il y a un peu moins de deux siècles et inexistante il y quatre siècles ! 30 000 milliards de morceaux de sucre sont produits chaque année sur la planète.

Difficile donc de ne pas parler ici de cette drogue de tous les jours tant elle colle si intimement à notre mode de vie. Inséparable de l'image d'opulence et de plaisir des sociétés occidentales, première drogue de la société de consommation, le sucre provoque un chapelet de maladies qui frappent dès l'enfance, ce qui n'est pas le cas de l'alcool ou du tabac. Obésité, surpoids, caries, diabète, troubles du comportement... On parle de surconsommation certes, mais où est la surconsommation lorsque la consommation a été multipliée par 15 en moins de deux siècles ?

Dans les pays où des études ont été menées (USA, Canada, Allemagne), 5 à 10 % de la population souffrirait d'addiction au sucre, un pourcentage qui monte à 20 % chez les personnes obèses. Ce qui en fait une des drogues les plus dévastatrices

rapportées au pourcentage de population qu'elle atteint.

En effet, si l'héroïne a un pouvoir addictif très fort et tue nombre de ses consommateurs, il y a en revanche peu de consommateurs d'héroïne en comparaison du nombre de consommateurs de tabac, d'alcool et de sucre (les drogues légales). Le coût des addictions que doit supporter une société augmente donc avec la quantité d'individus atteints. L'héroïne rend plus souvent malade que le sucre, mais rend malade un plus petit nombre de personnes. Le sucre rend proportionnellement beaucoup moins malade que l'héroïne, mais rend malade un nombre considérablement plus grand que l'héroïne.

On pourrait reporter ce type d'attaque sur la nourriture trop riche, trop grasse et sur les plats préparés surchargés de sel, de conservateurs et de colorants, sur la « mal bouffe » en général ! Eh bien, pas tout à fait. Le sucre garde une place particulière dans notre société, car il faut faire des efforts d'attention quotidiens pour l'éviter. En ceci, le sucre reste notre drogue emblématique tant elle colle si intimement à notre mode de vie édulcorée. Que s'est-il donc passé pour en arriver là ?

En tournant la première page des « secrets du sucre » on découvre un paragraphe d'une vingtaine de lignes, pompeusement intitulé « l'Histoire du sucre » et dans lequel on lit :

« En 1493, Christophe Colomb emporta des graines de canne à sucre aux Antilles et peu de temps après la production prenait tout son essor. »

Le sucre était alors en Europe une denrée rare et chère que très peu de gens pouvaient s'offrir. Ramené à l'ensemble de la population elle était égale à zéro. Seul le miel apportait ce supplément de goût aux pâtisseries. Le formidable essor de la production de sucre de canne ne s'est pas fait par les quelques graines supposées que Christophe Colomb aurait

jetées au coin d'une friche.

La culture de la canne à sucre s'opère dans des conditions climatiques et sanitaires très dures. Les amérindiens, autochtones des Caraïbes en firent les frais les premiers. Ils furent décimés en quasi-totalité par cette soudaine obligation. (Il faut avoir vécu sur une île protégée de la vie occidentale pour comprendre la violence que peut engendrer une obligation de productivité sur une population vivant au rythme de la nature, ce qui est déjà loin du paradis perdu qu'on imagine.)

Pour cette culture, les Européens les plus pauvres succédèrent aux Amérindiens. Mais ils restaient fragiles aux conditions climatiques et le peu d'argent qu'on leur donnait, rendait le coût de production trop élevé. Les entrepreneurs trouvèrent alors une main-d'œuvre plus résistante au meilleur prix : les esclaves importés d'Afrique. L'essor de la production du sucre et sa consommation de masse prenaient son envol grâce au commerce triangulaire. Sur le marché des investissements, le cours du sucre suivait de près le cours des sociétés négrières. On estime que sur les dix millions d'esclaves importés en Amérique entre le 16^e et 19^e siècle, 70 % furent employés à la culture de la canne à sucre. Et ceci dans l'unique but du profit, en créant de toutes pièces un nouveau besoin. Les profits sont maintenant du côté des dentistes et des médecins qui soignent les dégâts de cette consommation effrénée.

Il y a bon nombre d'années, je posais la question à un ami africain à la dentition parfaite : « Pourquoi vous qui produisez du cacao avez des dents résistantes et formidables alors que nous n'avons que des problèmes ? » Il me répondit : « Parce que nous mangeons du cacao qui est riche en magnésium, vous mangez du chocolat qui est riche en sucre ! » Juste retour des choses...

Si l'on vous pose la question : « Est-ce qu'une société saine

est censée rendre ses plus jeunes représentants dépendants d'une drogue ? » Il est possible et même souhaitable que vous répondiez : « non » pourtant, tout est fait par la consommation et l'obligation du développement économique, pour produire de l'addiction. Le sucre en est un bel exemple.

4.9 La Pièce d'à côté

L'attractivité actuelle pour l'ayahuasca est le signe qu'il s'agit certainement d'un des derniers territoires sacrés. Peut-être sa résistance vient-elle du nombre de chamanes qui la prépare et l'utilise encore. Des chamanes qui arriveraient par leur nombre à contrer les intrusions des esprits étrangers qui s'y aventurent. Vous trouvez que c'est peut-être un raisonnement curieux que de penser ceci. Et bien, pas du point de vue de Maria Sabina ni de celui de certains ethnologues et scientifiques occidentaux qui ont fait quelques expériences, troublantes pour leur esprit rationnel et mécanique.

Michael Harner, anthropologue américain, connaît les Jivaros depuis plusieurs décennies lorsqu'il part étudier leurs voisins, les Conibo en Amazonie. Après une année d'études fructueuses, la seule partie qui reste obscure est celle du lien avec le monde des esprits. Les personnes qui l'entourent n'ont rien à lui dire, ni rien à lui apprendre. Comme la seule façon est d'apprendre par la plante, un chamane lui prépare donc le breuvage qui l'entraîne dans un voyage initiatique au cours duquel il voit la naissance de la vie sur terre ainsi que son évolution fait le lien entre nos ancêtres reptiliens et l'humanité dans sa forme actuelle. Lorsqu'il raconte son voyage à un couple d'évangélistes vivant dans une mission voisine, ceux-ci sortent la bible pour lui montrer les similitudes de ce qu'il

décrit avec plusieurs passages de l'Apocalypse. Ce fut sa première surprise.

La deuxième fut lorsqu'il décrivit ce même voyage à un de ses chamanes, guide et interlocuteur. Le chamane ne fut pas étonné, il lui dit d'un air détaché : *« tu as eu affaire aux Maîtres de ténèbres extérieures, ils sont toujours prêts à se prendre pour plus puissants qu'ils ne le sont. »* Le chamane connaissait parfaitement les créatures que Michael Hamer avait rencontrées, ainsi que l'endroit où elles se trouvaient.

L'anthropologue Jeremy Narby conduisit en 1999 une expérience qui dessine plusieurs frontières. Il emmena en Amazonie trois chercheurs en biologie moléculaire pour leur faire rencontrer un chamane. Ils discutèrent de la connaissance des plantes que le chamane utilisait depuis trente-sept ans et de sa façon d'en acquérir la connaissance. Puis le chamane leur prépara de l'ayahuasca. *« Ils aperçurent de nombreuses choses dans leurs visions, y compris des molécules, de l'ADN et des chromosomes. »* Nous dit Jeremy Narby. Une des personnes découvrit des séquences d'ADN qu'elle avait jusqu'alors vainement cherchées.

Une autre eut une réponse claire et technique sur ses recherches sur la fertilité : *« Dans cet organe, il n'y a pas de protéine clef, simplement de nombreuses protéines différentes qui doivent agir ensemble pour assurer la fertilité. »* Lui dit l'esprit.

La troisième personne demanda si la manipulation génétique des plantes (en l'occurrence le tabac) était appropriée lorsqu'il s'agissait de leur éviter des maladies. La réponse fut : *« Le rôle fondamental du tabac est de servir tous les êtres vivants... sa manipulation ne constitue pas en soi un problème, pour autant que la plante puisse jouer son rôle fondamental dans un environnement adéquat et pour autant que la plante soit accordée à cet environnement. »*

Par la description que la personne fit de l'entité qui lui

donna cette réponse, le chamane identifia la mère du tabac, l'esprit de la plante. Cette expérience représente un des principaux points de jonction entre science occidentale et chamanique. Par le dialogue entre le chamane et les scientifiques sur des sujets communs d'étude et leur voyage au centre de leurs recherches, ils ont cristallisé leurs connaissances scientifiques à leurs racines humaines.

La « drogue » chamanique prise dans un contexte extrêmement précis de recherche en cohérence et bonne intelligence avec le chamane leur a apporté un supplément de vision dans une démarche intellectuelle initiée en amont, fournissant ainsi la preuve d'une connexion entre leur démarche intellectuelle scientifique et l'esprit des plantes. La science chamanique permet ce genre de lien. Cette expérience nous montre combien la frontière est mince entre le monde scientifique occidental et la réalité non ordinaire du chamanisme. Elle montre également de façon limpide la différence entre une drogue chamanique et une drogue addictive.

5.1 La Rupture avec ses « vieux »

L'ancêtre est un thème cher à l'iconographie du chamanisme, personnage important dans une image plus ou moins fantasmée et façonnée. Son rôle est pourtant très différent suivant les peuples. Il peut passer de l'être vénéré à la personne la plus encombrante suivant les conditions de vie ou de survie de chaque tribu. Mais il revêt un caractère commun pour tous dans l'expérience qu'il a acquise et surtout dans la répétition de l'histoire de la communauté qu'il doit transmettre avant de s'éteindre.

Dans notre société, l'ancêtre est tombé de son piédestal depuis que le progrès règne de façon hégémonique sur les générations soumettant le présent à une obligation de futur. Les cours d'Histoire, les livres et les différentes formes documentaires sont supposés apporter une compréhension suffisante du passé qui donc ne se partage plus, mais s'apprend.

C'est oublier la liaison avec le passé que nous donne un « vieux » comme disent les Africains. Car partager les souvenirs d'un « vieux » reste jusqu'à aujourd'hui le seul moyen que nous connaissons pour allonger le temps.

La seule réalité temporelle humaine est biologique. Elle est très facile à appréhender pour ceux qui veulent en faire l'expérience et se rapprocher de l'unité de temps des chasseurs-cueilleurs. J'en ai fait l'expérience dans une petite île sur laquelle chaque foyer doit s'approvisionner par lui-même. L'eau courante y est non potable et l'électricité est fournie trois heures par jour. Il n'y a donc pas de réfrigérateur sans groupe

électrogène. Je me suis levé de bonne heure le premier matin pour partir à la recherche d'un petit déjeuner que j'ai acheté chez les voisins, mais en milieu de journée, le problème de la nourriture se posait à nouveau. Sans réfrigérateur et sans magasin, vous passez la moitié de votre temps à rassembler l'eau et la nourriture qu'il vous faut quotidiennement. Avec une canne à pêche et un bateau, vous vous levez avant l'aube pour pêcher chaque jour une quantité suffisante pour couvrir vos besoins alimentaires de la journée.

Le temps d'une journée se réduit donc terriblement lorsqu'on doit trouver seul sa nourriture, y compris dans un environnement relativement développé comme celui dans lequel j'étais. Ce rythme ne change que lorsqu'on trouve un moyen de conserver sa nourriture plusieurs jours ou de s'organiser en groupe pour mutualiser les activités.

Notre temps quotidien disponible est donc en rapport avec notre société et son niveau de développement. Il forme un rapport entre notre communauté et son organisation. Si vous devez subvenir seul à vos besoins, le temps disponible peut s'avérer très réduit suivant les latitudes où vous habitez.

Certaines sociétés comme les aborigènes d'Australie ont choisi de ne pas évoluer. Certains vivent sans rien. Aucune provision d'eau ni de nourriture, aucun élevage, aucune culture, utilisant juste un abri temporaire pour la nuit. C'est un choix et non une conséquence, comme on a longtemps voulu le croire et comme on tente toujours de s'en convaincre. En effet, ils ont vu, bien avant qu'on commence à l'imaginer que les hommes blancs vivent différemment. Ils ont pourtant décidé de continuer à suivre la voie de leurs ancêtres. Ces choix font que nous ne vivons pas la même temporalité, car le temps biologique du quotidien (eau, nourriture, repos) de chacun n'est pas du tout le même.

Pourquoi la liaison avec un « vieux » reste irremplaçable ?

C'est le second bord du temps humain, le temps de la journée biologique étant le premier.

De mes deux grands-pères, je n'en ai connu qu'un. Le père de ma mère est mort lorsqu'elle avait douze ans. Si je l'avais connu, j'aurais pu partager son expérience d'enfance liée à l'Église et à la sorcellerie. En effet, en Bretagne au début du XXe siècle, il y avait l'école du curé que tout bon citoyen devait fréquenter et la communale pour les communistes et les réprouvés. Mon grand-père a donc commencé sa scolarité à l'école du curé, mais, élève certainement remuant, il était souvent gardé après la classe.

La punition consistait à faire rentrer l'insoumis après la tombée de la nuit afin de mettre l'homme au chapeau noir sur son chemin. L'homme au chapeau noir allumait un feu et se tenait derrière. Les chemins creux de Bretagne étaient déjà à eux seuls très impressionnants la nuit. Croiser un homme tout de noir vêtu, couvert d'un chapeau noir et éclairé par un feu avait de quoi effrayer.

D'après ma mère, mon grand-père, enfant pragmatique et déjà anticlérical, réfléchit aux diverses possibilités sans jamais pouvoir confirmer une hypothèse. Il connaissait très bien les chemins et leurs raccourcis, les temps de parcours à pied et en vélo ainsi que le temps qu'il fallait pour allumer un feu. Or, le curé le surveillait jusqu'au moment du départ. Il n'avait donc pas le temps de le prendre de vitesse pour lui faire peur sur le chemin de retour. Et d'après lui, le bedeau était beaucoup plus petit. Il s'agissait donc d'un tour de passe-passe ou d'un acte de sorcellerie de la part du curé.

C'est une histoire que j'ai entendue plusieurs fois par ma mère lors de mon enfance et de vacances en Bretagne, mais je ne l'ai pas partagée directement. Elle se rapproche plus d'une anecdote que j'aurais pu lire dans un livre sur les traditions populaires, car mon grand-père ne me l'a pas racontée

directement. S'il l'avait fait, j'aurais conservé en moi une partie de son enfance et à travers lui, ces artifices de sorcellerie qu'utilisaient encore les curés pour effrayer les enfants.

J'ai eu la chance de pouvoir passer du temps avec mon grand-père paternel Abuelo (grand-père en espagnol) qui n'était ni chamane ni espagnol. Mises à part quelques racines berrichonnes, il n'avait rien à voir avec la sorcellerie. C'est la première personne qui m'a permis de comprendre ce qu'était le temps à l'échelle humaine, ce temps créé par la relation avec ses ancêtres.

Pendant quelques années, j'allais prendre le café deux ou trois fois par semaine chez mes grands-parents et nous passions une petite heure tous les deux pour parler. J'essayais de lui faire raconter sa vie, ce qui était difficile, car comme souvent pour les personnes âgées, il n'y trouvait rien d'extraordinaire à raconter. J'en profitais donc aussi pour m'entraîner à faire parler quelqu'un en posant des questions détournées du but réel, travail qui s'avéra précieux par la suite.

C'est comme ça que j'appris qu'il s'amusait, comme les jeunes de son âge, à imiter Charlot en sortant du cinéma muet. Rien d'étonnant, sinon la connotation sexy que cela revêtait à l'époque. Charlot est devenu au fil du temps un personnage désuet qui a gardé son burlesque et son côté romantique, mais il a perdu le côté sexy qu'il avait à l'époque de la sortie des films et dont mon grand-père jouait en l'imitant. Sans ce détail survenu au hasard d'une phrase je n'aurais jamais pu l'imaginer seul. Aucun livre, aucun article n'a jamais rapporté ce sentiment du jeune public pour son héros ni le regard des femmes sur ce personnage, frêle, mais athlétique, romantique, mais déterminé. Seul un témoignage vécu m'a permis de prendre connaissance de l'évolution de ce personnage dans le temps.

Nous pouvons voir le même film à cinquante ou cent ans

d'intervalle, l'image sur l'écran est quasiment identique, mais elle ne dit plus la même chose. On peut l'apprendre et le comprendre par un livre, en théorie. Mais lorsque vous partagez des liens d'affection avec un proche, son témoignage vous permet d'éprouver ce qu'il ressentait lorsqu'il était jeune. C'est cette compréhension sensible qui met en relief une évolution à travers le temps.

Lorsque je suis arrivé à Paris, le propriétaire de mon appartement situé dans le 14^e arrondissement était un homme charmant, retraité depuis déjà une quinzaine d'années et qui était né à quelques centaines de mètres de l'immeuble. Il me racontait son enfance au milieu des champs du quartier et des villas qui étaient les nouveaux lotissements parisiens. Son père revenait de la chambre des députés où il travaillait comme plombier par les champs et jetait son sac par la fenêtre de l'appartement du rez-de-chaussée avant de faire le tour de la villa d'Alésia pour entrer dans l'immeuble. Il me racontait les attelages du torrificateur qui faisait la fierté du quartier, la ferme de Vaugirard où ils allaient chercher le lait et les œufs. La ferme était tenue par un ancien montreur d'ours qui louait de petits attelages d'ânes pour se promener dans la campagne du côté de Vanves et de Montrouge. Il vivait en union libre avec la Goulue, alors âgée, danseuse du Moulin Rouge, immortalisée par Toulouse-Lautrec sur les affiches du célèbre cabaret parisien et créatrice du non moins célèbre French Cancan. À travers son récit, je voyais le quartier par ses yeux, j'imaginai les distances à parcourir à travers les champs, couverts aujourd'hui de rues, de places et d'immeubles. Il n'a fallu que quelques décennies à l'urbanisation pour effacer le monde de son enfance. J'aurais pu en apprendre autant par les livres, mais je n'aurais pas entendu le bruit des sabots des magnifiques attelages du torrificateur dont il reste l'hôtel particulier au bout de la rue où nous habitons.

En revenant de l'aéroport de Singapour, un chauffeur de taxi, homme entre deux âges, me montre un condominium (ensemble d'immeubles d'habitation) derrière un nœud d'échangeurs routiers et me dit : « Je suis né là, dans un village de pêcheurs ! » Un village de maisons de bois certainement aux toits de nipa dont il ne restait bien sûr aucune trace. L'expropriation avait fait du pêcheur un chauffeur de taxi citadin en quelques années.

Parler avec les « vieux » permet de comprendre le rythme d'un changement et permet aussi d'éviter l'amnésie du paysage, terme forgé par Jared Diamond dans son livre « Effondrement ». L'amnésie du paysage est l'oubli dans un temps très court de ce qui était. Selon lui, cette amnésie du paysage aurait amené certains peuples, par exemple à déboiser à outrance, oubliant en quelques générations que la forêt nourricière et protectrice leur était utile.

J'ai eu la chance de faire un film documentaire sur Franck Bauer qui était le dernier speaker survivant de l'épopée de Radio Londres et donc la mémoire vivante de cette époque. « Ici Londres, les Français parlent aux Français ». Dans le flot de ses souvenirs, un me marqua particulièrement.

Franck avait de multiples passions, dont le jazz. Il jouait du piano et de la batterie. Pendant la guerre, lors d'une mission de renseignements sur la côte Est des États-Unis, il rencontra Bunk Johnson, un trompettiste qui joua dans l'un des quatre premiers orchestres de jazz à la Nouvelle-Orléans. Franck Bauer a eu une vie pleine de rencontres formidables, mais lorsque je lui serrai la main, je ne pouvais m'empêcher de penser que la même main avait serré celle d'un des tout premiers musiciens de jazz. L'évolution extrêmement rapide de cette musique ainsi que son extraordinaire richesse de formes repoussent sa naissance dans une période beaucoup plus lointaine qu'elle ne l'est. Une poignée de main a suffi à en

établir la réalité.

Un jour où nous parlions de musique, je fis remarquer à Franck que tout le monde semblait en jouer dans son entourage, il me fit cette réponse simple : « Lorsque j'étais enfant, si vous vouliez entendre de la musique, il fallait en faire. » C'est effectivement ce que tous les hommes de l'humanité ont fait jusqu'à il y a moins d'un siècle. La progression technique de l'enregistrement et de la diffusion de musique a été tellement rapide que nous avons déjà oublié la relation que nous avons avec les instruments de musique : celle de jouer pour la créer... Une obligation née dans la nuit des temps qui s'est éteinte il y a quelques années.

Parler avec ses ancêtres, ses grands-parents ou ses arrière-grands-parents lorsque c'est encore possible, permet d'allonger le temps de sa propre vie. C'est l'unique moyen dont nous disposons pour appréhender de façon vivante un temps supérieur à celui de notre vie.

Aussi futiles que soient les anecdotes rapportées dans d'anodines discussions, un jour ou l'autre, elles font éclore un supplément de vie, une vision différente de notre réalité, de notre évolution, de l'évolution du monde, de notre microcosme comme de notre macrocosme. Non par le partage d'un morceau d'Histoire, mais par le partage du vécu d'un proche.

Parler avec nos ancêtres peut servir à temporiser notre propre évolution en faisant apparaître la réalité. Le temps se rétracte et s'étire entre ces deux pôles, nos besoins de nourriture quotidienne et la vie que nous pouvons partager avec nos ancêtres.

Nos relations avec nos ancêtres ont subi deux grandes ruptures. La première est la dispersion des générations. Il est plus facile d'avoir de longues conversations avec ses aïeux lorsqu'on vit avec ou lorsqu'ils sont voisins, comme c'était le cas dans les fermes et les villages. La seconde rupture est

provoquée par l'évolution technologique qui comme pour la musique reproduit et conserve la mémoire sans nous obliger à y participer.

L'importance et l'urgence de partager le passé de ses proches apparaissent inutiles aux générations qui en auraient le plus besoin. Se tourner vers le passé ne semble pas opportun au moment où seul l'avenir peut offrir plus que ce qu'on a aujourd'hui entre ses mains. L'accès toujours plus rapide à des sources d'information de plus en plus complètes n'incite pas à chercher autour de soi. Pour finir, il suffit de regarder enfants, adolescents et adultes avec leurs grands-parents pour constater qu'ils ont souvent des écouteurs dans les oreilles et les yeux rivés à leurs smartphones lors des réunions de famille.

Il faudra attendre encore quelques décennies pour que les générations les plus âgées soient nées dans cette technologie ce qui les rapprochera de nouveau des plus jeunes, mais quelle mémoire auront-ils à partager.

Parler avec ses « vieux » permet aussi de comprendre la dilatation du temps dont nous sommes victimes entre l'enfance et l'âge adulte. Ce qui nous paraît très vieux lorsque nous sommes jeunes apparaît récent à l'âge adulte et finalement très proche lorsque nous vieillissons. Pour les enfants des années 1960, la Seconde Guerre mondiale était quelque chose de lointain. En vieillissant, ils se sont rendu compte qu'elle était finie depuis une quinzaine d'années lorsqu'ils sont venus au monde.

Comprendre au plus vite l'évolution qui nous entoure peut permettre aux jeunes adultes actifs ou sur le point de l'être de pouvoir gérer l'évolution dont ils font partie et sur laquelle ils ont pratiquement seuls, le pouvoir d'intervenir. Les peuples de traditions orales ne peuvent se passer de cette relation unique avec le passé. Nous nous en coupons de plus en plus. Il ne faut donc pas s'étonner que le temps s'accélère.

5.2 *L'Invention du futur*

Un ami tournait un film au Sénégal et engage un chauffeur recommandé par le directeur de production local. L'homme doit arriver le lendemain avec son véhicule depuis une ville voisine, mais le lendemain, point de conducteur. Il arrive un jour en retard sous la colère de mon ami et du directeur de production local dont la parole se trouve mise à mal. Le chauffeur étonné demande « Pourquoi est-il en colère puisque je suis là ? » Le directeur de production explique qu'il était attendu la veille. « Je ne pouvais pas hier, je suis allé voir mon frère que je n'avais pas vu depuis longtemps ! » répond-il. Le bonhomme avait profité du voyage et de l'essence payée par son client pour visiter son frère en ville avant de venir prendre son poste.

Pour mon ami occidental, le temps prévaut, pour le chauffeur sénégalais, le déplacement et son coût priment. Entre les deux, le directeur de production local qui connaissait d'expérience ces deux conceptions inconciliables n'avait aucun moyen d'arranger les choses.

Le temps est toujours relatif à son emploi. Pour les Occidentaux, il se doit d'être productif ou tout du moins utilisé, y compris dans les loisirs et le repos. Ce qui entraîne comme on le sait toutes les pathologies liées au stress. Pour la majorité des humains, l'emploi du temps est encore dicté par la nature. Chacun fait ce qu'il doit faire en fonction de ce que la nature lui permet de faire chaque jour.

Mais le décalage qui est apparu entre mon ami et son chauffeur africain est certainement d'une autre nature. C'est le déplacement qui a donné lieu à un retard. Non par des incidents, mais par une opportunité du voyage.

Pour celui qui se déplace, le temps n'a de valeur que par la distance à parcourir. Le chauffeur a saisi logiquement l'opportunité de voir son frère en passant, sans concevoir le

retard que cette visite entraînerait. Il aurait pu peut-être partir un jour plus tôt ou voir son frère après, mais il ne l'a pas fait, car son frère était sur le parcours. C'est un premier point de différenciation qui en entraîne un autre, plus difficile à cerner tant il est important dans notre culture occidentale : le futur.

Le futur est le fondement de la culture occidentale actuelle. Il contient toutes les promesses, toutes les richesses et les solutions à tous nos problèmes... présents.

L'économie et la politique reposent entièrement sur la réalisation du futur souhaité. En cela, elles se confondent souvent provoquant les réactions sociales violentes que l'on connaît. Notre économie héritée du capitalisme industriel repose encore sur le crédit et donc sur les intérêts produits par un investissement. Pour que l'argent investi rapporte, il faut que le futur soit conforme à ce qui est attendu. Si les projets ne se réalisent pas comme prévu, le rapport est moindre, inexistant ou l'investissement est perdu.

La politique qui n'existe pratiquement que pour l'économie n'est qu'une succession de promesses et de projets faits sur le futur.

En mai 2017, Emmanuel Macron se faisait élire en s'engageant à mettre « la France en marche », trois ans plus tard, il était contraint de mettre la France à l'arrêt total. Le futur promis ne s'est pas réalisé. Ce qui est souvent le cas, mais ici, la différence est de taille. Le confinement et plus généralement l'épidémie due au SARS-COV 2 ont créé un brutal retour au présent. Pourtant, dans tous les discours politiques, le futur a repris le dessus très vite, créant un écart d'autant plus important entre le présent d'un quotidien devenu encore plus difficile et un futur apparaissant illusoire. Les difficultés du présent changent la nature du futur.

En ces temps troubles où les collapsologues fleurissent comme des violettes de mai, l'avenir devient désormais plus

menaçant que les récentes guerres et génocides du siècle passé, pour ceux qui font l'effort de s'en souvenir. Et s'il est facile de fuir son passé, fuir son futur semble moins aisé. Ce qui est paradoxal puisque si le passé laisse des traces matérielles de son existence, le futur, lui n'est pas encore là et chacun de nous sait par l'expérience personnelle qu'il n'advient pas toujours ce qu'on attend.

Si ce futur nous effraie soudainement, c'est parce que nous sommes habitués à croire qu'il sera tel que nous l'imaginons ou tel que nous aimerions le voir à travers les promesses qui nous en sont faites.

Le futur d'une société n'est pas plus « écrit » que le futur d'un individu, nous le savons tous, alors pourquoi a-t-il à ce point envahi le présent ?

On pourrait dire qu'au fil des millénaires, l'espoir est devenu le futur du sédentaire. Là où le nomade choisit son chemin, l'agriculteur sédentaire n'a que l'espoir.

Le nomade choisit sa survie par la direction qu'il prend. Pour les bandes itinérantes de chasseurs-cueilleurs qu'étaient nos ancêtres, le futur était un lieu. Si un météorologue de la bande prévoyait une période d'orage et que sa prédiction était acceptée, il fallait trouver une caverne pour se protéger, renforcer les abris du campement ou encore le déplacer pour approcher une source de nourriture que l'orage épargnerait. Ils savaient dénicher nourriture et abris suivant les saisons. Cyclique ou accidentel, le futur était la projection du groupe dans un lieu. Le nomade est guidé par son instinct qu'on pourrait résumer par un équilibre d'intuitions et d'expériences. Pour le nomade, demain est là où il sera.

Le futur a changé le jour où ces bandes se sont sédentarisées en villages entourés de champs. Devenu agriculteur, l'homme n'avait plus le choix de se transporter sous des cieux plus cléments lorsqu'il voyait fondre les

nuisances sur ses cultures. Il n'avait d'autres choix que de les subir et espérer qu'elles lui laisseraient de quoi vivre. De là, il se mit à calculer le futur en récoltes à consommer et en grains à ensemercer, cherchant l'équilibre entre ce qu'il avait moissonné et ce qu'il pouvait espérer de la prochaine saison.

Le sédentaire ne peut que préparer son futur en tentant de préserver ses ressources. De là, il conçoit un certain nombre de techniques, sélection des semences, approvisionnement continu en eau, remparts divers contre les vols, les bêtes, les insectes, puis il crée des systèmes mutualistes pour s'assurer un remboursement des dommages subis, la chimie pour augmenter sa production et se défendre contre les insectes, virus et bactéries.

Le comportement de l'employé citadin du secteur tertiaire n'a pas beaucoup évolué par rapport à celui de ses ancêtres agriculteurs. Demain sera fait de là où il est établi. Seule une mutation peut le faire changer de localisation géographique assortie d'une éventuelle hausse ou baisse de salaire, mais le monde économique dans lequel il s'inscrit l'y suivra.

Le sédentaire fabrique le futur en se projetant dans ce qui peut lui arriver. L'Homo sapiens cherche à se protéger sans cesse. Nos cerveaux sont ainsi faits, car nous manquons terriblement de défenses naturelles et de force individuelle. Une société est le reflet de ses membres, elle produit le futur dont elle a besoin, fruit d'une imagination collective, but à atteindre, un rêve peut-être accessible et sans cesse renouvelé.

En se projetant pour prévoir et chercher à s'adapter au mieux à l'endroit sur lequel il vit, l'Homo sapiens a inventé le futur. Ce futur est devenu avec le développement des sciences et de la technologie, un espoir qui s'amplifie en se renouvelant.

En tant que petite société européenne, nous avons vécu sur la planète qui nous fut pendant un court instant entièrement soumise. C'est au moins l'impression que nous avons eue. La

réalité était plus contrastée, mais l'exploitation sans merci qui a sévi pendant quelques siècles a suffi à nous donner cette image d'une Terre aux ressources inépuisables. Nous avons vécu pendant plusieurs siècles comme des agriculteurs sur brûlis, abandonnant une terre pour une autre lorsqu'elle ne rapportait plus assez ou devenait stérile. La Terre était alors immense et les Européens peu nombreux. Ces événements ont forgé notre foi dans le futur et retardent notre adaptation dans l'espoir sans cesse regonflé de voir les choses s'améliorer.

Si nous agissions comme des nomades, nous nous adapterions beaucoup plus vite. Nous changerions notre environnement et notre mode de vie en imaginant notre territoire comme une nouvelle terre, et serions réellement prêts à affronter ce que nous prévoyons.

Mais nos sociétés ne peuvent se concevoir que par un futur meilleur. Le slogan pour vendre ou recueillir l'adhésion du plus grand nombre est de clamer haut et fort : « L'avenir nous appartient ! » Mais tout est relatif. Le futur appartient à la jeunesse, surtout en temps de paix... En temps de guerre, il revient plus aux femmes et aux hommes âgés. Dans les pays pauvres, il appartient aux adolescents qui ont survécu à leur enfance et non pas aux enfants qui naissent dans un fort taux de mortalité.

Aujourd'hui en France, l'avenir est bien plus souriant pour un sexagénaire en pleine forme qui part avec une retraite à taux plein que pour un actif de quarante ans rongé par le stress, le travail et les dettes.

Dans la lutte politique démocratique, l'utilisation du futur revient à la majorité en place et le présent à son opposition. Les politiques parlent du passé et du présent pour attaquer leurs adversaires et parlent du futur pour conquérir ou garder le pouvoir. Pourtant aucun gouvernement en place sur la planète en 2020 n'a accédé au pouvoir en arguant qu'il serait

le meilleur pour faire face à la crise sanitaire de la Covid 19 !

« Vivre, ici et maintenant ! » est la réalité de la vie des peuples premiers et une revendication quasi révolutionnaire dans les sociétés occidentales. Mais pour vivre ici « le moment présent », il nous faut effectuer des stages de méditation...

5.3 Le Chamane et Alladin

La lecture du futur reste le terrain de prédilection de très rares personnes qui ne font généralement pas de politique et ne sont pas non plus expertes en économie : les voyants, les extralucides et les chamanes.

Les seules personnes capables de pressentir le futur sont, semble-t-il, celles qui sont dans la réalité physique du présent. Ce sont des individus aptes à comprendre la continuité de ce qui les entoure. Parce qu'ils sont au présent à part entière dans la matière universelle. L'ensemble de cette continuité concrète va donner ce qu'on nomme futur ou avenir. Seul un ancrage plein et entier dans le présent de l'univers permet à un individu de pressentir l'avenir qui n'est rien d'autre qu'une des continuités physiques possibles du présent.

La lecture de l'avenir garde toujours un parfum de mystère bien que la prédiction soit quotidienne. On prévoit la météo à dix jours, les flux autoroutiers à date fixe et à heure fixe. On prédit les cours de la bourse et la confiance des ménages, mais qui prévoit réellement l'avenir ? Chamanes ou experts ?

Un oracle a certainement sauvé des centaines de vies en Australie lors du passage du cyclone Tracy qui détruisit les trois quarts de la ville de Darwin le 24 décembre 1974. Ce jour-là, tous les aborigènes avaient quitté la zone à 600 km à la ronde, y compris l'ensemble de la communauté aborigène de Bagot situé à une dizaine de kilomètres au nord de Darwin.

Des aborigènes racontent qu'ils avaient remarqué que les nids de fourmis avaient changé de place pour s'implanter dans des endroits plus élevés. Que chauves-souris et oiseaux avaient fui la zone. Mais ce n'est pas ce qui a décidé les aborigènes à partir. Une femme politique aborigène, Beatty Pearce, les avait prévenus.

En tournée électorale, Beatty Pearce avait été reconnue et interpellée par des aborigènes qui lui demandaient de transmettre un message à la communauté de Darwin :

« Ils voulaient que je dise aux membres de la famille de Bagot de rentrer chez eux dans leur pays d'origine avant [...] Ils ne savaient pas ce qui allait se passer, mais quelque chose de vraiment grave allait se passer, et à cause de ma propre éducation autochtone, j'ai pensé, il y a des histoires, des traditions... »

Elle n'y croyait pas vraiment, alors elle a demandé des précisions. Les vieux l'ont emmenée dans une zone semi-désertique de larges pierres plates où elle a vu des Goannas (lézards de la famille des varans) partager les mêmes pierres que les serpents. Personne n'avait jamais vu un comportement semblable pour ces deux espèces qui s'entredévorent habituellement. Elle consentit à porter aux aborigènes de Darwin l'information qui se répandit dans la communauté. Certains semblaient incrédules, mais tous partirent avant Noël. Le cyclone dévasta tout.

Revoyant les vieux qui lui avaient donné la nouvelle quelques années plus tard, ils lui demandèrent de ne jamais en parler. Les non-aborigènes durent attendre 2014 pour apprendre par une interview de Beatty Pearce dans la presse la raison du départ des aborigènes qu'ils avaient bien sûr remarquée et qui était restée mystérieuse. 40 ans après, la vieille femme a pensé qu'il était important d'apprendre la vérité à tous.

Lors d'une cérémonie commémorant le passage du

cyclone, Bilawara Lee, un ancien du peuple Larrakla, a déclaré qu'il avait été causé par l'esprit Dareba Nungalinya (Old Man Rock), qui a été dérangé par les actions humaines, « *Avec toute la construction rapide et la perturbation de la Terre Mère ici dans le Top End (Territoires du Nord), je crains que nous puissions connaître un autre désastre de ce genre dans peu de temps.* »

Depuis longtemps, dans nos sociétés, le chamane prédisant l'avenir a été changé par des experts. Bien qu'ils aient le même rôle, ils ne l'interprètent pas de la même façon et ne prennent pas les mêmes risques.

L'expert prédit l'avenir dans un domaine spécifique qui ne prend généralement que trop peu de paramètres extérieurs pour être solide. On peut également remarquer qu'il dilue sa responsabilité en la partageant avec le média qui diffuse son expertise. Mais surtout, par sa formation et sa spécialité, l'expert est rémunéré par une université ou une entreprise privée. Le plus souvent par les deux. C'est donc d'abord pour eux qu'il travaille, de plus, son savoir et son analyse sont issus de son domaine et de sa chapelle qui lui assurent sa rémunération. La prédiction d'un expert possède donc toujours un aspect économique et politique personnel. Même si la divination du chamane peut revêtir un aspect politique lorsqu'elle engage des forces antagonistes au sein de sa communauté, il n'en reste pas moins seul entre les esprits et les hommes. C'est ce qui donne à sa prédiction une réalité universelle. Que l'avenir lui donne raison ou tort, il s'engage seul et sa communauté saura lui rappeler ses paroles. Ce qui n'est pas le cas des experts qui reviennent inlassablement sur les mêmes plateaux pour se tromper.

Si les spécialistes qui se sont trompés étaient bannis d'antennes, il n'y en aurait plus depuis longtemps dans les médias. En 2019, nombre d'experts en économie craignaient un nouveau krach boursier, mais aucun ne prédisait un arrêt

de plusieurs semaines de l'économie mondiale.

Si un chamane avait dit : une catastrophe arrive, enfermez-vous chez vous. N'allez pas travailler ! Tout le monde lui aurait ri au nez. Nous nous soumettons aux prédictions des experts que l'on sait majoritairement fausses, mais n'admettons pas une divination qui pourrait s'avérer juste. Question de culture, mais aussi fruit d'une longue politique de destruction de notre monde magique qui a fini par retirer au peuple toute capacité de prédire et peut-être même par là, prévoir seul son avenir.

Les experts garants de la docilité du futur sont choisis par une poignée de décisionnaires alors que le chamane sort du rang populaire sans aucun encadrement possible. S'il advient qu'il se mette à dire l'avenir, sa parole est alors incontrôlable. Si ses prédictions s'avèrent justes, alors l'avenir n'appartient plus au pouvoir.

Lorsque l'Église était toute puissante, elle avait le beau rôle puisque l'avenir appartenait à Dieu. Le roi lui-même ne pouvait pas être pris pour responsable. Les représentants terrestres de dieu deviennent de simples porte-drapeaux lorsque les choses tournent mal.

La république laïque n'a pas ces facilités. Elle doit se projeter dans le futur, car elle est garante de l'avenir de la société. Chose délicate qu'elle éloigne de ses prérogatives en envoyant des experts parler à sa place. Les prédictions que tout le monde attend le plus avec la météo du lendemain, c'est la situation financière garante de la bonne marche de la vie quotidienne, de l'approvisionnement et du pouvoir d'achat. Effectivement, ce sont les banquiers qui ont aujourd'hui le plus besoin de prédire l'avenir, car leur sort est lié aux fluctuations financières.

Pour se prémunir des mauvais coups, Black Rocks qui détient à elle seule 7 % de l'argent mondial a mis au point

« Alladin » un puissant outil informatique censé analyser les réactions du monde face aux accidents.

Le but de la machine n'est donc pas de prédire l'avenir, mais d'apporter des schémas de ce que des millions de paramètres peuvent produire en termes économiques afin de s'y adapter au mieux et au plus vite pour assurer la stabilité de l'entreprise sur les marchés financiers. Ce qui semble fonctionner au vu de la prospérité de cette société.

L'intelligence artificielle en développement exponentiel va contribuer à ce phénomène qui consiste à concrétiser une vision de l'avenir dans l'analyse restreinte d'un domaine. Le système Alladin ne fait rien d'autre que de prévoir les réactions d'un domaine qu'il domine de son poids financier et donc dans ce cas, l'intelligence artificielle ne prédit que l'avenir du monde qu'elle crée. Et donc plus cette société sera puissante, plus elle sera capable de prédire ce qu'elle engendre elle-même par son envergure. Ceci pour un cercle de privilégiés et de clients, tous persuadés que le capitalisme est capable de réduire à l'infime les incertitudes du futur. Le cataclysme du premier choc de la Covid-19 a prouvé que les pays capitalistes étaient intellectuellement et moralement incapables de réagir, mais les marchés financiers ont été les premiers à être remboursés de leur frayeur.

Avant l'arrivée du flash météo, les paysans prévoyaient le temps avec la densité du poil des vaches et le nombre de peaux des oignons : plus il y avait de peaux, plus le poil était dense, plus l'hiver serait rude. C'est peut-être une estimation vague, mais elle était à six mois et non pas à six jours... Ceux qui sont abonnés aux prévisions, parcelle par parcelle, ont peut-être perdu la vision à long terme en regardant chaque soir l'écran de leur ordinateur plutôt que de regarder une fois par an le poil de leurs bêtes et ce qui sort de leur potager. La lecture de l'avenir appartient aux chamanes pour encore longtemps.

6 — ETHNOLOGUES QUANTIQUES

(Le titre de ce chapitre est un clin d'œil ironique aux impostures intellectuelles nombreuses dans ce domaine, mais d'une ironie dynamique, car, comme on va le voir, suivant le point de vue adopté, il peut s'agir de curieuses coïncidences ou de puissants concours de circonstances qui nous amènent à la notion de synchronicité.)

6.1 Intérêts et intuitions

J'avais rencontré des ethnologues et non des moindres, Levi-Strauss, au programme de terminale et François Huxley, quelque temps après dans la vie (et beaucoup d'autres jusqu'à aujourd'hui), mais je n'avais pas entièrement saisi ce qu'étaient l'ethnologie ni l'anthropologie avant de me plonger, déjà adulte, dans la lecture de récits et d'études d'ethnologues. Dommage. C'est un regret de carrière que nous partageons ma sœur et moi. Je ne sais si j'aurais gardé la distance supposée nécessaire à l'objectivité, qui me semble être une illusion dans l'étude du chamanisme et sur laquelle les ethnologues ont d'ailleurs évolué, mais j'aurais sans aucun doute eu cet enthousiasme qui m'anime ici, d'étudier sans jugement, en espérant être absorbé en toute discrétion par le monde observé.

Bien sûr, c'est le contraire que l'ethnologue est censé faire, y compris lorsqu'il s'immerge, il doit théoriquement garder la distance nécessaire pour l'objectivité sur laquelle se fonde tout jugement scientifique. Pour avoir lu les récits des ethnologues travaillant sur les territoires du chamanisme, je dirais qu'il en va tout autrement. Le monde chamanique change la

perception de l'observateur. Il l'enveloppe, l'englobe, résonne en lui.

Le premier but de lecture des livres d'ethnologie était mon intérêt pour le chamanisme, apprendre et voir s'il y avait des constantes dans les pratiques chamaniques, entre une tribu d'Amérique du Sud et une d'Afrique. J'ai beaucoup appris, mais j'ai été un peu déçu, car la question du « pourquoi font-ils ça ? » était rarement posée comme je l'aurais souhaité. C'est-à-dire pour mettre en relation leurs croyances, leurs rites avec leurs besoins. Ces explications sont venues plus tard avec une autre génération d'ethnologues, moins explorateurs, et plus analystes. L'utilité et la fonction de la croyance dans le chamanisme restent une recherche à mener.

La commande d'une étude par une société de production sur la sorcellerie en France fut la seconde raison de cette recherche. Je devais à partir de la lecture de quelques milliers de pages de récits et d'études proposer des personnages et des bases d'histoires crédibles en vue d'une série de fictions pour le petit écran.

La troisième raison de ces lectures était un sujet pour une série documentaire que je creusais et qui consistait à explorer les limites de la vie humaine sur terre à travers non pas l'étude, mais le témoignage de femmes et d'hommes des Peuples Premiers. Donc au lieu de demander aux sportifs de l'extrême, je parlais rendre compte de la vie des Badjaos, un peuple qui vit en mer la majeure partie de l'année, des Indiens de l'Altiplano, pour ceux qui vivent le plus haut, des Inuits, pour le froid, des Touaregs pour le chaud... etc. J'avais très mal évalué le côté anxiogène d'un tel sujet pour nos si sensibles diffuseurs qui y voyaient à juste titre un insidieux parallèle avec notre possible situation et j'étais d'ailleurs en avance d'une bonne décennie sur la mode des thèmes brûlants du réchauffement climatique. Trop pédagogique aussi, car dans ce

genre de propos, il faut dénoncer et non pas enseigner. Ma seule récompense fut les encouragements de Boris Cyrulnik qui trouva qu'aborder la vie humaine par sa survie était un axe original et pertinent. Un sujet devenu d'actualité en seulement dix ans.

6.2 *La Survie vue de notre petite lucarne*

Pour la télévision, la survie se vend avec de gros bras en rangers ou avec des aventuriers blancs, français, sportifs et connus, mais pas avec des femmes de peuples autochtones à qui il manque des dents. Si vous parlez de la survie des peuples autochtones, alors il faut dénoncer le comportement odieux de l'homme blanc qui pourrit de près ou de loin leur écosystème. Ce qui par ailleurs est généralement exact. Mais il faut avant tout les laisser où ils sont et ne surtout pas les rapprocher de nous et encore moins nous approcher d'eux. Se morfondre sur ce qu'on a perdu et sur ce qu'ils ont su garder, pester contre ce qu'on a créé et qui les tue, tout ceci est possible et même souhaitable. Mais surtout ne pas dire que nous aussi, nous commençons à perdre notre souffle, prendre l'eau de toute part, nous embourber çà et là et nous empoisonner d'un peu partout, réduisant ainsi les limites de notre vie à celle de notre survie, comme des Inuits sur la banquise par 35 °.

Si les frontières vitales des peuples autochtones se réduisent en les menaçant de disparition, les lisières de notre survie doivent, elles, rester lointaines et surtout ne pas apparaître comme étant les mêmes.

Dire que le système dans lequel nous vivons risque de nous laisser en slip avec une massue dans la main, alors que nous en avons totalement oublié le maniement, s'affiche comme une

erreur médiatique.

Le morcellement des thématiques joue en faveur des stratégies d'informations et de la communication politique. Les problèmes d'eau et de terre sont liés à l'écologie, les problèmes humains à l'économie ou à la sociologie, les peuples autochtones appartiennent à l'ethnologie et ne doivent faire partie d'aucun autre sujet. Comparer notre fragilité à la leur, revient à mettre en cause notre système de vie basé sur le libéralisme. Le libéralisme qui n'est censé, bien entendu, ne produire aucune entropie. L'entropie est un problème d'écologie, etc. L'interdiction de sujets transversaux empêche donc de fait, de relier le chamanisme des Inuits à la survie des Occidentaux.

6.3 La Survie comme modèle

Il faut s'arrêter un instant sur ce qu'est réellement la survie, car c'est une notion, constatée par expérience, qui échappe totalement à la majorité d'entre nous.

Faites le test. Demandez autour de vous : « Que faut-il pour vivre ? » Question simple et primordiale à laquelle la plupart des Occidentaux répondent : « du travail ! »

Pas de chance, il nous faut d'abord de l'air, et pas n'importe lequel, de l'air comportant 21 % d'oxygène. En dessous de 17 % d'oxygène dans sa composition, les problèmes surviennent. Tous les coureurs du Tour de France n'ont pas les physiologies équivalentes pour affronter l'altitude, c'est ce qui différencie les grimpeurs des rouleurs de plaines. Mais il ne faut pas trop d'oxygène non plus. À 25 % d'oxygène, on enflamme une laitue toute fraîche avec un briquet en faisant également brûler le pyromane et tout ce qu'il y a autour.

3 à 5 minutes de survie sont possibles sans oxygène, 7 à

8 minutes si vous êtes un apnéiste confirmé. Les Badjaos sont pratiquement tous au niveau des champions du monde d'apnée (ces quelques fous qui vivent dans l'extrême) puisqu'ils plongent communément 10 minutes à 25 mètres pour pêcher, sans palmes, sans masque et sans combinaison bien sûr. Ils sont à la pointe de l'adaptation humaine en ce qui concerne le manque d'oxygène.

Sous d'autres cieux, le froid, le vent, la poussière peuvent également vous empêcher de respirer et vous contraindre à l'immobilité pour survivre. Voilà pour le niveau 1, le niveau immédiat de la survie.

Si vous continuez le test après cette explication. La réponse la plus courante qui suit est : « pour vivre, il faut manger ». Eh bien non !

Immédiatement après l'oxygène, il nous faut du sommeil. Un maximum de trois jours sans dormir — ce n'est jamais que 72 heures — et notre cerveau subit des lésions irréparables. Il faut dormir pour lui permettre de nettoyer et classer les souvenirs de la journée dans les bonnes colonnes neuronales sinon, la folie guette. Puis très vite, le manque de sommeil entraîne la mort.

Après seulement, il faut de l'eau. Suivant notre constitution au-delà de sept à neuf jours, les reins se bloquent. Très peu d'eau peut suffire, sous quelque forme que ce soit, mais le circuit doit fonctionner a minima pour nous garder en vie.

Il faut aussi un environnement tempéré. Peu d'êtres humains sont capables de se déplacer dans la chaleur ou dans le froid, y compris avec des vêtements appropriés. 16 à 18° pour dormir, 20 à 22° pour vivre. Sortir de la zone tempérée nécessite une adaptation qui se fait lentement. Si l'on peut sentir le confort de ses vêtements chauds par un beau soleil sous -15°, les choses se corsent à partir de -20°. Pour ce qui est

de la chaleur, la plupart d'entre nous ont déjà éprouvé les changements qui interviennent au-delà de 35 °. Si l'on ajoute à la chaleur, l'humidité et la pollution, on se rend vite compte des frontières de la survie.

L'obligation de se nourrir vient bien plus tard. Si nous dormons et buvons correctement dans un milieu tempéré, nous pourrions patienter au moins une vingtaine de jours pour nous sustenter avant que la situation devienne préoccupante.

Air, sommeil, eau, température, nourriture sont donc dans l'ordre, nos besoins primordiaux. Il nous faut de l'air, du silence et de l'eau pour vivre. Une évidence oubliée par les Européens puis tout le monde occidentalisé depuis des siècles.

Suivant les endroits du globe où l'on se trouve, il faut un abri, des habits, des chaussures pour marcher et courir, un radeau pour flotter, des armes ou des outils pour chasser, pêcher, cultiver, conserver... etc. Aussi inhospitaliers et inappropriés que puissent nous paraître certains lieux, la vie humaine naît de l'adaptation qui permet à certains de sortir de la survie pour vivre dans des conditions dures qui leur sont globalement normales. Si les Touaregs sont restés dans le désert, les Inuits dans la glace, les Indiens sur l'Altiplano et les Badjaos sur l'eau, c'est parce qu'ils y sont chez eux. Ils auraient tous pu aller s'installer ailleurs, puisqu'ils sont pour la plupart nomades, curieux et aventuriers. Et contrairement à ce qu'on a longtemps pensé, ils ont aussi des yeux et un cerveau. Ils ont de longue date observé l'Occidental et s'en sont fait leur idée. C'est par choix qu'ils tentent toujours de garder leur mode de vie qui est approprié à leur écosystème. Ils préfèrent la rudesse de leur terre qui fonde leur identité.

De notre point de vue, c'est une question de culture, mais en fait, il s'agit d'une chose que nous ne savons pas concevoir, mais que nous nommons le développement durable, thème très en vogue comme le bio et l'écologie. La précarité supposée

dans laquelle vivent les sociétés de peuples autochtones et qui confine pour nous à la survie est en fait, le niveau de développement qu'ils ne doivent pas dépasser pour continuer à vivre durablement dans leur écosystème. La culture de chacun de ces peuples contribue à perpétuer leur adaptation. Les peuples premiers sont les seuls humains de l'histoire de l'humanité à avoir réussi cet équilibre qu'est le développement durable.

Dans Maxence au Désert, Théodore Monot fait une formidable rencontre, vision fugace presque irréaliste et pleine d'enseignements. Nous sommes en 1923 dans le désert mauritanien. Il croise à plusieurs jours de marche de tout point d'eau, une femme (une esclave) qui porte un enfant dont elle est la nourrice dans ses bras et traîne une chamelle. Il n'y a rien d'autre. Pas de bagage, pas d'eau, pas de provision et très peu de vêtements. La chamelle donne son lait à la femme qui donne le sien à l'enfant. Un enfant qui doit être l'objet du voyage. Ils sont dans leur vie quotidienne et non dans la survie. La zone de vie et de survie n'est pas la même pour tout le monde.

Chamanisme et survie sont liés, car les peuples qui pratiquent le chamanisme, sous quelque forme que ce soit, vivent dans des lieux et avec des modes de vie où l'adaptation est quotidienne et préside à la vie du groupe par son organisation. Bien avant la vision, le rêve, la magie, tout ce qui fait pour nous l'image du chamanisme, le chamanisme sous forme de philosophie et concept social, organise la vie de l'individu et du groupe dans son écosystème.

L'extraordinaire travail des ethnologues n'a malheureusement que peu changé le regard de notre société sur l'autre, le lointain qui reste peu ou prou le gentil sauvage des expositions coloniales. Il y a un peu moins d'un siècle, le sauvage était mis en scène dans un décor exotique, aujourd'hui

il est exhibé par une personnalité connue que l'on envoie « en Terre Inconnue ». Cette émission pleine d'images exotiques donne une bien triste image de notre société, prouvant par l'obligation de placer un blanc (une star) au milieu des sauvages, notre incapacité à nous intéresser à l'autre, sans la référence de quelqu'un qui nous ressemble physiquement et culturellement.

Même à travers la réduction de ce tout petit écran, le choc de la découverte risque d'être trop violent. À la grande époque de la télé-réalité, un projet voulait implanter une sorte de camp de candidats dans un village de peuples autochtones, mettre non pas une, mais des stars en contact avec des tribus isolées du monde. Cela devait faire suite à la « Ferme Célébrités ». Là, c'étaient les vaches qui avaient un anneau dans le nez, ici ce devaient être de gentils sauvages. Ce qui aurait été plus drôle et exotique à n'en pas douter. Après un bras de fer politique, les ethnologues ont eu gain de cause auprès du service public. Car il s'agissait d'un projet du service public, alliant bien sûr la culture, la découverte supposée de l'autre et le divertissement. Ceux qui étaient la cible des producteurs du petit écran ne savent pas ce qu'ils doivent à leurs lointains défenseurs. L'implantation d'un plateau de tournage dans une tribu l'aurait dévastée. Il faut une cinquantaine de techniciens pour produire un tel programme. Le pic de cette tendance est heureusement passé, ce qui a sauvé quelques cultures locales et certainement quelques vies aussi.

Le petit écran continue de donner une image tronquée et arrangée de toutes ces cultures à la manière de la présentation de la vie animale reconstituée avec des animaux pseudo sauvages qui sont imprégnés de la présence de l'homme et du matériel avant le tournage. Il vaut mieux comme dans bien d'autres cas, préférer les livres, car l'image délivre une

émotion ; pour comprendre la différence entre vie et survie, il faut de l'observation et de la réflexion.

Les découvertes que j'ai faites dans les ouvrages d'ethnologie vont au-delà des études qui y sont menées. L'observation des ethnologues sur le terrain ouvre de bien curieuses spéculations. Mais, peut-on apprendre sur le chamanisme par les livres ? Je dirais non, quoique... Ses effets peuvent apparaître même à travers la lecture. Voilà comment...

6.4 Intelligence organique

Dans « les derniers rois de Thulé », Jean Malaurie fait le récit de son voyage effectué de 1950 à 1951 et livre ses observations d'ethnologue sur les Esquimaux du Pôle, leurs connaissances, leur vie quotidienne et leur histoire. C'est un ouvrage d'une incroyable richesse, vivant et militant. Un ouvrage de référence également dans la défense des minorités. En effet, peu d'Occidentaux connaissent les Inuits et leur milieu naturel comme Jean Malaurie, encore plus à cette époque.

Il a vécu avec eux au péril presque quotidien de sa vie, parle bien sûr leur langue, a été le premier français à joindre le pôle magnétique en traîneau à chiens. Il a rassemblé et recoupé des dizaines de témoignages relatifs aux expéditions polaires. Il a relevé légendes, coutumes, art de vivre, médecine, cuisine... L'œuvre de Malaurie est immense, sa contribution à la connaissance des êtres humains les plus septentrionaux de la planète est unique. Il y a dans ses livres des centaines d'histoires et d'anecdotes racontées par des Esquimaux ou vécues avec eux et autant d'observations.

Sa force militante naît de son savoir et constitue la seconde

partie de son œuvre. Nous faire partager d'aussi près, leur vie, permet de faire comprendre leur fragilité face à notre emprise sur leur monde et observation prémonitoire, la fragilité de leur environnement. Un environnement d'une telle dureté qu'il semblait en 1950 aussi intemporel qu'indestructible.

Le danger de l'époque est la recherche pétrolière, soixante-dix ans plus tard, le réchauffement climatique a déjà suffisamment mis à mal leur vie sans que nous ayons besoin de nous déplacer pour les envahir, mais la fonte des glaces ouvre la porte à de nouveaux gisements. Le travail de Jean Malaurie permet d'attraper le souvenir d'un Peuple Premier encore presque intact, mais l'observation que je trouve aujourd'hui la plus étonnante et qui est pourtant restée confidentielle, est ce qu'il définit comme l'intelligence organique du groupe.

« Il est remarquable que ces hommes d'intelligence individuelle certaine, mais non exceptionnelle, très démunis techniquement, aient été à diverses reprises en mesure de prévoir des changements de climat de grande amplitude plusieurs années à l'avance. Il est significatif qu'avec une intelligence organique proche de celle des animaux, ils aient adapté leur démographie, leur système de vie aux conditions naturelles (englacement, brouillard, froid) qu'ils pressentaient. »

(Les derniers rois de Thulé. Jean Malaurie. Éd. Terre Humaine.)

Il en donne un premier exemple à travers un événement démographique². Il rapporte la généalogie d'un campement sur cinq générations et relève un événement démographique surprenant dans le groupe qu'il étudie et qui compte 305 individus en 1951. En 1855, ce même groupe est de 124 personnes ; or il est de 200 en 1895 bien que les conditions de vie ont été des plus dures durant cette période. Lorsqu'il parle d'une « période dure », il s'agit d'une famine qui pousse certaines familles à manger leurs morts ! Pourtant, tandis que le groupe ne compte plus que 32 femmes en état de

procréer, la démographie augmente.

Pour que cette augmentation ait lieu, il en déduit qu'il a fallu que l'âge de la puberté s'abaisse pour les deux sexes, que la longévité de procréation augmente et que le temps entre deux grossesses se réduise. Tout ceci a eu lieu au sein d'une population fragile, qui de plus, gère sa consanguinité en interdisant les unions jusqu'au 6e degré de cousinage. Ce groupe d'Esquimaux de Thulé a comme certains animaux (le rat, le phoque, le lemming) ou certains insectes, géré sa natalité par une intelligence organique sur une période de 40 ans seulement, dans le but d'augmenter le nombre d'individus pour la survie du groupe.

Je n'ai jamais entendu une amie me dire que son gynécologue avait mis en avant la peur de surpopulation planétaire pour expliquer ses difficultés à tomber enceinte. Est-ce que les Esquimaux de cette époque étaient suffisamment à l'écoute de leur écosystème pour s'autoréguler ou est-ce nous qui avons rompu tout lien avec cette intelligence organique ?

Chez nous, pour expliquer les difficultés de procréer, on parle en général de stress. Quel stress ? Celui d'avoir un enfant ? Celui de fonder une famille ou celui de ne pas pouvoir élever correctement son enfant ou alors, le stress du travail, du chômage ? Le stress répond à tout et à rien en l'occurrence puisqu'il définit un état dont on ne connaît en général que les conséquences. Les causes restent souvent des plus floues. Chez nous, l'augmentation de la natalité se fait en période favorable. Par exemple, la natalité de nos pays n'augmente pas en période d'avant-guerre en prévision des morts.

On remarquera aussi que s'il est généralement admis que le stress est responsable des difficultés à la procréation en occident, les Inuits de Thulé ne subissaient pas ce stress dans des difficultés de vie qu'aucun groupe d'Européens n'a eues à expérimenter depuis des siècles. Chez nous aujourd'hui, les

difficultés inhibent la procréation, chez eux, elles la favorisent pour la survie.

Cette intelligence organique qui nous relierait par obligation les uns aux autres et pis encore à la nature, nous réduisant à notre fonction procréatrice, semble impossible à concevoir autant pour les hommes que pour les femmes d'aujourd'hui. Faire des enfants n'est pas vital dans notre société qui est pourtant soumise à des contraintes démographiques comme n'importe quelle communauté. Notre logique démographique veut que nous continuions d'exister en tant que nation ! Mais si la France ou quelque autre pays européen disparaissait du jour au lendemain, la démographie de l'humanité ne changerait en rien.

Chez nous, la natalité est liée au confort et aux perspectives économiques qui permettront ou non de subvenir aux besoins et à l'éducation d'un enfant. Il y a 50 000 ans, nos lointains ancêtres réagissaient déjà comme nous, mais biologiquement. En période de prospérité, l'âge de la puberté des femmes s'abaissait amenant une plus importante procréation.

La singularité des Inuits a certainement concouru à la survie de leur peuple. Pourquoi sont-ils les seuls à avoir développé cette biologie de la survie ? Est-ce leur isolement qui est responsable de cette différence ?

Cette particularité prouverait que la survie humaine est une question d'ethnie. De toute évidence, la survie par la procréation est une réalité plus juste lorsqu'elle s'opère dans la difficulté que dans le confort. Ce que nous montrent les Inuits appartient à une réalité de notre espèce que nous avons perdue.

Autre manifestation qualifiée d'intelligence organique par le professeur Malaurie : la conscience collective, expliquée comme une différence de comportement intellectuel des Inuits

seuls ou en groupe.

« Ainsi, l'Esquimau, hors de sa tribu, parvient-il rarement à exprimer sa pensée profonde. On ne s'étonnera pas que l'instinct de sujétion soit en lui prépondérant [...] Il accepte sans discuter les opinions de celui qui, avec autorité, est imposé par le groupe. Effet du tribalisme... c'est vrai, mais il les reconnaît comme siennes et mieux élaborées que par lui. »

(Les derniers rois de Thulé.)

Jean Malaurie raconte que le campement avait préparé la venue de leur représentant auprès des autorités danoises. Les débats avaient été vifs et tout le monde s'était rangé à l'avis d'un des leurs. Pourtant le jour de la réunion, ce délégué qui aurait dû faire la synthèse des revendications du campement se tait et la réunion tourne au monologue du député.

Jean Malaurie lui demande pourquoi il n'a pas pris la parole, et l'Inuit de lui expliquer qu'il n'a pas senti sa langue suffisamment agile pour débattre et que ça n'aurait servi, car l'autre disait en mieux tout ce qu'il pensait.

On pourrait croire à un manque de confiance. Il n'en est rien, le porte-parole du campement ayant lui-même occupé les fonctions de député auparavant. Cette intelligence organique qui nous est étrangère opère comme une force de cohésion. C'est une notion qui va au-delà de la culture, elle fait partie d'un patrimoine quasi génétique de leur peuple.

Autre exemple. Malaurie raconte comment il se retrouve perdu après plusieurs jours de marche et de traîneau dans une terrible tempête, n'ayant soudain plus le contact de son compagnon et guide, la visibilité est nulle à plus de deux mètres. Il part dans un sens, puis dans l'autre, il est seul lorsque soudain, il se heurte à celui qu'il cherchait. Son compagnon l'attrape et l'entraîne à l'intérieur d'une cabane proche où il retrouve un petit groupe des siens, serrés les uns contre les autres. Comment a-t-il trouvé ce refuge ? Comment a-t-il

retrouvé Malaurie perdu ? Aucune explication n'est donnée.

Les Esquimaux de Thulé semblent être guidés les uns par les autres comme un Touareg est capable d'indiquer le nord partout où il se trouve, y compris dans une pièce borgne. Ce sont des capacités qui résultent d'une adaptation perpétuée à travers leur culture. Les Inuits des années cinquante expliquent parfaitement la raison sacrée de ce respect pour la nature :

« Les Inuits [...] en observant avec leurs pauvres moyens, ont compris que les choses sont reliées, dépendantes les unes des autres. Rien ne nous inquiète plus [...] que d'interférer dans cet ordre naturel. Aussi veillons-nous à nous y glisser sans en modifier le cours. »

(Les derniers rois de Thulé. Jean Malaurie. Éd. Terre Humaine.)

Partout, sur la planète, l'être humain a décimé la nature qui le faisait vivre. Des Mammouths jusqu'aux forêts, rien ne lui a résisté.

L'extrême précarité de la vie inuite dans ce milieu inhospitalier a fondé leur adaptation. L'idée de ne rien déranger dans un désert glacé doit encore aujourd'hui sembler bien étrange pour la plupart des humains. Elle devrait nous alerter, maintenant que nous avons une parfaite connaissance de la finitude de nos ressources.

6.5 Une vision chamanique avérée

On parle souvent des visions des chamanes et de leurs rêves. C'est un domaine dur à l'investigation puisqu'il produit une affirmation difficilement vérifiable. Le temps qu'il va faire à quelques jours près, l'arrivée d'un tourment non entièrement défini... Tout ceci rend les rêves prémonitoires et les visions du chamane sujets à caution pour les sceptiques que nous pouvons être et qu'il faut

toujours savoir rester en partie.

Mais là aussi, le travail de Jean Malaurie apporte un ensemble de preuves sur un événement important né de la prescience d'un chamane, attesté par plusieurs sources. Il s'agit de l'avant-dernière migration d'Inuits du Canada vers le Groenland entre 1860-1863.

Le chamane Quillarsuaq a une vision lors d'une séance de magie et annonce qu'il y a des Inuits comme eux au nord. Ils sont inconnus, mais ils existent. Les rumeurs rapportées par des baleiniers confirment qu'il y a des Inuits plus au nord. Le campement du chamane est probablement à Ingloulik, au Nunavut, Canada. Le sorcier convainc un groupe, et au retour du soleil, 38 personnes, femmes, enfants et bébés inclus, partent vers le nord. Ils voyagent pendant deux hivers avant que le groupe se scinde et qu'une partie retourne vers le sud. 14 d'entre eux continuent avec le chamane pendant six ou sept ans à remonter à travers les glaciers et les montagnes. Approchant du pôle, ils arrivent sur l'île d'Ellesmere et font face au Groenland. Pour le chamane, ils touchent au but, leurs semblables sont en face. Ils traversent la glace, trouvent d'abord des igloos vides et des carcasses puis rencontrent finalement leurs frères dont ils ont été séparés pendant deux siècles, à la suite d'un refroidissement au 16e et au 17e siècle. Ils parlent la même langue et font partie du même peuple. Ils passeront de cinq à sept ans ensemble. Leurs échanges vont aboutir à un transfert de techniques, car les Inuits du Groenland avaient entre temps perdus la connaissance de la chasse à l'arc, de la chasse du caribou, de la construction du kayak et de la ventilation de l'igloo. Les Inuits du Groenland doivent cet inestimable apport au rêve et à l'inébranlable conviction de ce chamane Quillarsuaq dans sa vision, et bien sûr au petit groupe qui l'a suivi. Car il n'aurait pas pu entreprendre le périple seul.

La fin est tragique, car voulant revoir leur terre natale, les Inuits du Canada repartent, mais le sorcier périt et la caravane se perd, s'enlise, meurt de faim, s'entredévore. Les quelques rescapés sont contraints de revenir au Groenland. C'est là que Malaurie rencontrera l'enfant d'un des survivants qui lui racontera cette incroyable épopée.

6.6 La Métamorphose de la mémoire

Parti à la rencontre de ce peuple inuit, Jean Malaurie rapporte plus qu'un instantané de leur vie quotidienne. Il rapporte leur histoire sur plusieurs siècles, la généalogie du campement sur cinq générations. Il va également être le témoin du choc irrémédiable du peuple inuit de Thulé avec la civilisation moderne occidentale. Après un an passé dans le Grand Nord, il revient à Thulé, unique point de liaison par bateau avec le monde occidental à son arrivée.

À son retour, un bouleversement l'attend. Un immense aérodrome militaire américain est sorti du sol. Il sert de base aux bombardiers nucléaires qui ciblent l'URSS. Avec la bombe et les avions, les Américains ont tout apporté de leur style de vie. Le choc est terrible. Le mal est déjà fait. Malaurie le comprend avant les Inuits...

À quelques mois près, Malaurie aurait pu ne pas être témoin de cet ultime changement et rester sur la culture pratiquement intacte des Inuits depuis des millénaires. Un an auparavant, il n'aurait rien vu. Il aurait été averti et serait revenu plus tard.

Cet aérodrome, intrusion destructrice, lie son destin à celui des Inuits et fait de lui le seul témoin de plusieurs univers temporels : celui presque intemporel de la culture et du système de vie inuit hérité des millénaires ; le transfert de

connaissance du chamane Quillarsuaq, vieux alors d'une soixantaine d'années ; les changements récents que ce passage a engendrés, le déroulement de la vie depuis, le présent occidental dans lequel les Inuits basculent dans les années cinquante. Jean Malaurie n'a pas provoqué ce changement, mais sa présence a figé un avant et un après. Son témoignage, sa force d'observation participent de cette mutation. Grâce à lui, la culture inuite a évolué. Sans lui, elle se serait dissoute. Non pas seulement pour nous, en tant que témoignage, mais également pour eux. En même temps, ce voyage et le choc produit par ce bouleversement l'ont profondément transformé.

En 1954, la préface de son livre est entièrement dédiée à la sauvegarde de l'identité inuite :

« Par-delà un témoignage, un des buts de ce livre est de s'interroger sur l'avenir des Esquimaux polaires de Thulé... » pour finir sur « Il reste à souhaiter que l'expansion, tantôt impérieuse, tantôt tortueuse, de la civilisation occidentale, réductrice des diverses sociétés du monde et de leurs cultures à un dénominateur commun, ne se révèle pas, ici, aveugle... »

En 1974, soit 20 ans après la première parution de son ouvrage, il écrit en préface de la réédition :

« C'est à la recherche d'une mémoire plus profonde que je suis parti, essayant de saisir dans le foisonnement d'une première vision le détail significatif à partir duquel tel ou tel fait s'ordonne et se hiérarchise. Ce n'est pas aux souvenirs vécus à la limite de l'imaginaire que j'ai recours, mais bien à des sensations jusqu'alors fugaces, mais d'autant plus présentes qu'elles émergent aujourd'hui en moi. [...] Ces années continuent de vivre en moi, non comme un souvenir, mais comme un temps qui se rapproche... »

Un peu plus loin, parlant de la transmission orale de la mémoire inuite (les plus vieux ne connaissent pas l'écriture) :

« le passé est en eux comme retenu par une rare précision afin de ne pas être oublié. Ils le marmonnent, le revivent comme dans un demi-

rêve. [...] Cette faculté qui est éminemment celle des peuples archaïques, les Esquimaux m'en ont rappelé l'importance et donné le besoin. »

L'intelligence organique des Inuits semble avoir changé la forme de la mémoire de leur remarquable observateur.

Les aventuriers et explorateurs portent souvent des traces apparentes de leurs voyages et rencontres par des bracelets, chapeaux et autres ornements. Ici, il ne s'agit pas d'objets ni de souvenirs. Il parle de la configuration même de sa mémoire. Jean Malaurie nous dit qu'il a besoin de cette forme particulière de mémoire relative à la culture orale et nous dit à travers les lignes qu'il l'a adoptée. Il s'agit d'une métamorphose qui va au-delà de l'appropriation d'une coutume. Il rapporte ici une sorte d'intrication.

Jean Malaurie partage des souvenirs avec ses compagnons inuits, ce qui est naturel. Mais 20 ans plus tard, il les partage dans la forme et l'organisation mémorielles observées chez eux. Ce qui dépasse le simple souvenir. Jean Malaurie est trop souvent retourné voir ces amis entre ces deux dates pour que l'on puisse attribuer sa sensation à une recreation de sa mémoire, à un mirage neuronal né de la nostalgie. L'amour qu'il a développé pour ce peuple du Grand Nord lui permet d'en partager l'intelligence et amène sa mémoire à s'organiser comme la leur pour partager des souvenirs communs alors qu'elle avait été préalablement formée comme celle d'un scientifique occidental. Sa rencontre a changé l'organisation et le fonctionnement de sa mémoire. Ce partage d'une intelligence organique avec un Peuple Premier est peut-être le secret de la belle et intacte acuité intellectuelle qu'il avait encore à 95 ans.

6.7 *La Musique des pierres*

Georges Condominas, allongé sur un bat-flanc, vient de bourrer sa pipe et de l'allumer. C'est la fin de la soirée, il a hésité à partir. Journée presque banale, si ce n'est que son hôte a ouvert en l'honneur de ses invités une jarre de *rnööm*, une bière de riz à usage traditionnel et qui a, comme souvent l'alcool chez les hommes, le don de délier les langues, ce qui intéresse Georges Condominas, ethnologue.

Nous sommes chez les Mnong Gar, le 4 février 1949 dans le centre du Vietnam. La soirée se termine donc et il ne reste plus pour boire que Baap Can, l'hôte et Krae-le-Veuf. Ils discutent entre eux lorsque ce dernier explique qu'on a trouvé des pierres chames en créant la piste près du village de Dam-Roong. L'oreille de l'ethnologue vient de tinter.

Le lendemain, après quelques péripéties, Georges Condominas se trouve non pas devant des pierres chames, (les Chams étant comme les Mnong une ethnie du centre du Vietnam), mais devant un lithophone préhistorique. Un lithophone est un instrument de musique fait de lames de pierres taillées, accordées entre elles. Les plus grandes plaques de celui qu'il découvre font un mètre, d'une épaisseur comprise entre 5,1 et 6,5 cm sur les bords pour seulement 3,2 cm au centre. Il a devant lui dix lames de schiste qui constituent le plus vieil instrument de musique, ou l'un des plus vieux, existant au monde.

C'est un travail remarquable, les pierres sorties d'une carrière certainement au début de l'âge du bronze ont gardé intacte et entière la gamme pentatonique sur laquelle elles jouent, et sont antérieures à tout ce qu'on connaît alors. Pierre Condominas n'a pas découvert cet instrument plus que les deux ouvriers qui l'ont exhumé. Il a créé sa découverte par sa présence et la force de son observation. Pourquoi ?

Qu'a-t-il fallu pour qu'il entende la petite phrase : « *On a*

trouvé des pierres chames » à ce moment-là.

Il a fallu qu'il soit ce soir-là dans la bonne maison, au bon moment et avec les bonnes personnes. Il est chez Baap Can, son ami qu'il fréquente, mais chez qui il ne va pas sans invitation. C'est une soirée particulière puisqu'il ouvre une jarre de bière en riz en l'honneur de la visite de son futur gendre. Son fils vient donc avertir Georges Condominas de se joindre à eux après le dîner.

Il a fallu que le messenger, Krae-le-Veuf qui a été affecté aux travaux publics, soit de passage parmi un nombre important de visiteurs, qu'il soit passé par le chantier situé à plusieurs kilomètres et qu'il reste tard, seul, et que Condominas, lui aussi resté tard, puisse attraper cette phrase.

Il a fallu que les travaux effectués dans cet endroit très reculé soient planifiés et effectués pendant le séjour de Condominas, que l'avancement des travaux se déroule à un rythme propice pour découvrir les pierres au moment où il pouvait en entendre parler.

Si l'on observe la progression de Condominas jusqu'à cette phase, les événements qui auraient pu retarder son approche en mois ou en années sont nombreux : vivant en Indochine, il subit l'invasion japonaise, se trouve incarcéré ; puis a lieu la révolution d'août, prise de pouvoir du Vietnam sur le colonisateur français, puis la guerre d'Indochine. C'est donc dans une période très troublée à laquelle il est mêlé de fait, puisqu'il est français, qu'il progresse lentement jusqu'à cette région très reculée pour trouver un havre de paix au milieu du chaos. Pour finir, son état de santé peut abréger ses recherches, ce qui sera le cas.

D'autre part, la guerre sera responsable de la destruction d'un certain nombre de lithophones. Car des pierres de lithophone existent déjà autour, mais il ne le sait pas parce qu'il n'en a pas vu. Il comprendra plus tard qu'en effet dans

certaines maisons, il y a des lames de lithophones préhistoriques que les Mnong sortent pour le sacrifice d'un buffle auquel il n'a encore jamais assisté. C'est seulement après cette découverte que des témoignages lui parviendront et qu'il comprendra que les Mnong Gar les appellent des pierres chames.

Il a fallu que le tracé initial de la piste soit changé ! Un responsable local du secteur ayant obtenu le droit de prolonger la route jusqu'au village. La piste a donc été creusée là où passait le chemin. Un chemin qu'avait emprunté Condominas un mois avant pour se rendre à Dalat. « *J'avais remarqué cette boursoufflure du sol et la "petite" pierre, sans y attacher d'importance* ». C'est effectivement un endroit où se trouvent les restes d'un ancien village, y déceler des traces de ruines n'avait donc rien d'extraordinaire.

Il a fallu que les terrassiers soient suffisamment interloqués par la forme affleurante des pierres pour qu'ils ne tapent pas dessus à coup de pioches.

« En attaquant la butte à coups de pioche, les travailleurs furent étonnés de constater que le noyau était fait de pierres bizarres ; et eux-mêmes eurent l'heureuse idée de creuser avec précaution, pour éviter de les détériorer. »

(L'Exotique est quotidien. Georges Condominas. Éd. Terre Humaine)

Ils savaient que ces pierres étaient différentes, soit parce qu'ils en avaient déjà vu, soit parce que leur positionnement, dressé en hauteur les unes contre les autres, les intriguait.

Le chef de secteur, homme intelligent et avisé, a également joué son rôle. Le chef du village a entreposé les pierres dans sa maison. C'est là que se précipite Condominas dès le lendemain pour constater qu'il ne s'agit pas de « pierres chames », mais d'un lithophone préhistorique. Pour le constater, il faut également que l'ethnologue sache ce que c'est.

Si aujourd'hui, grâce au travail des archéologues et à la diffusion par internet, on peut estimer que le nombre d'humains pouvant reconnaître un lithophone préhistorique a sensiblement augmenté, en 1949, l'ethnologue devait faire partie des 0,000 1 % de l'humanité capable d'en identifier un.

De plus, ces pierres ne sortent pas directement de la préhistoire, elles ont été trouvées soit par des Hmongs, soit par un peuple intermédiaire d'avec les Chams dans des circonstances proches de cette redécouverte.

Et encore... Pour qu'elles arrivent dans les mains de l'ethnologue, il a fallu qu'il les attrape avant qu'elles ne deviennent des Pierres-Génies.

« Il ne fait aucun doute que si je n'avais surpris à temps cette conversation, il y aurait eu finalement quelqu'un à Ndut (le village — n. d. a) qui aurait fait un rêve, dans lequel ces pierres insolites auraient joué un rôle : signe d'alliance avec les génies de ces pierres. L'homme au rêve leur aurait voué un culte... »

Ce qui lui aurait interdit de les emmener, certainement même de les voir, puisqu'une fois consacrées, elles ne sortent que pour le très rare sacrifice du buffle fait par le propriétaire de ou des pierres.

L'histoire va plus loin. Qu'a-t-il fallu pour révéler le trésor de ces pierres ?

Ces pierres sont envoyées à Paris aux bons soins de Kelley et Lévi-Strauss qui avaient alerté André Shaeffner, musicologue. Ce dernier détermine que ces pierres ont appartenu à deux instruments de musique indonésiens, accordés sur une gamme pentatonique dont il est la seule trace de cette époque.

Le musicologue y consacrera une étude complète. Un autre musicologue fera le rapprochement entre la gamme de cet instrument et un chant javanais actuel grâce à un enregistrement envoyé par un Occidental qui avait trouvé ce

chant formidablement beau et différent de tout ce qu'il connaissait. C'est par ce chant que l'histoire se boucle sur elle-même rappelant plus de dix ans après l'observateur à sa découverte.

6.8 Une vibration non fortuite

Dans le courant des années soixante-dix, Georges Condominas se rend à Vientiane (capitale du Laos) comme expert en sociologie rurale, nommé par l'UNESCO. Il rencontre là un Hollandais qui l'invite à dîner. C'est un homme d'une grande culture qui a beaucoup voyagé et qui au cours de la conversation, alors qu'il vante les bienfaits des magnétophones très utiles aux ethnologues, lui explique qu'il est à l'origine de la résolution d'un problème !

En effet, il a enregistré quelques années auparavant à l'aide de ce précieux outil, dans une région reculée de Java oriental, les chants d'un rite funéraire d'une étrange beauté. Il a envoyé l'enregistrement à un musicologue de ses amis qui avait justement en sujet d'étude un lithophone découvert par un jeune ethnologue français.

Dix ans après la mise à jour du lithophone étaient face à face, à la table d'un restaurant au Laos, celui qui avait trouvé le lithophone et celui qui avait permis de faire le lien musical de sa gamme avec une de ses représentations musicales toujours vivantes.

Cette première exhumation inaugura une ère de découverte de pierres lithophoniques dans la région, le gouvernement vietnamien ayant lancé un programme de fouilles archéologiques. On en trouvera d'autres, mais ce premier exemplaire, exceptionnel par sa taille, fonde en quelque sorte le travail qui sera fait par la suite sur cet

instrument à travers le monde.

La découverte de Georges Condominas n'est pas fortuite, elle est provoquée par sa présence et sa force d'observation. L'amour qu'il porte à ce peuple depuis son enfance y est certainement pour beaucoup. Ces pierres passées de génération en génération pendant des millénaires ont dû faire entendre leurs subtiles vibrations lors de nombreux rites ou sacrifices. Leur fonction a pu évoluer au cours des siècles, mais les mêmes notes chantées et enregistrées à Java servaient toujours à un rite funéraire.

Les observations de Jean Malaurie et Georges Condominas sur ces peuples de culture chamanique ont ceci en commun qu'elles interrompent et déploient simultanément le temps. Il y a un avant et un après de leurs observations. Aussi bien pour nous qui apprenons que pour ces communautés pour qui cette expérience révèle un changement.

Arrivé à Paris, le lithophone préhistorique est un sujet d'étude et de contemplation, ce qu'il n'a jamais été depuis sa création. Partis collecter des renseignements sur le présent de ces peuples, les ethnologues en reviennent avec une information millénaire et une expérience qui bouleverse le cours de leur vie. Malaurie avec son besoin de partager la forme même de la mémoire des Inuits et Condominas avec cette découverte qui le dépasse, de son propre aveu, et dont il mettra plusieurs années à admettre l'envergure. L'environnement chamanique y est pour quelque chose.

La physique quantique propose des réponses à ce genre de manifestations sous forme de théories, mais aussi d'observations. Les neurosciences s'intéressent aussi à l'intuition, aux effets de l'empathie et de l'amour entre deux cerveaux. On peut estimer que les deux cas exposés ici appartiennent à ces domaines d'études que sont l'intuition, l'observation, la synchronicité, les états de conscience

différents. Il est tout à fait logique que ces ethnologues entièrement dédiés à leur passion aient été l'objet de ces phénomènes.

Les personnes avec lesquelles ils étaient alors en contact vivent dans ces dimensions qui appartiennent de moins en moins à la parapsychologie et à la spiritualité, mais de plus en plus à la physique. Reste à espérer qu'elles se développent rapidement parmi nous. Nos sociétés en ont un urgent besoin.

7.1 Saint-Hubert et l'esprit tutélaire du gibier

Cherchons en guise de conclusion et de préambule pour les parties suivantes, une pierre d'achoppement qui oppose les sociétés du chamanisme aux nôtres. On pourrait en citer plusieurs autour du pouvoir du chef, de la hiérarchisation et de l'administration des communautés. Mais ces conceptions sont elles-mêmes soutenues par une notion qui est commune avec la nôtre et en ceci est certainement universelle aux hommes, mais répartie de façon différente. Il s'agit de la propriété. En effet, cette notion qui peut se transformer en lois est assez simple et commune. Il y a ce qui est à moi, à toi, au clan (à la société) ou à l'autre clan (les autres nations). On peut remarquer ici que les ressources et la terre n'appartiennent à personne chez pratiquement tous les peuples pratiquant le chamanisme. Il y a bien sûr des territoires et des guerriers pour les défendre, mais à l'intérieur de ces territoires qui sont la « Terre de ce peuple », chacun doit vivre avec responsabilité de la terre qu'il habite vis-à-vis des ressources et de la spiritualité qui les anime, comme vis-à-vis de la communauté. Les Premières Nations d'Amérique constituent un peuple de différentes tribus avec des territoires propres. À l'intérieur de ces territoires, il y avait suffisamment de place pour permettre de vivre aux différents clans de chaque tribu et aussi de permettre la scission d'un clan. La non-propriété de la terre et de son respect permettait à chacun d'avoir la liberté de pouvoir quitter son clan pour en fonder un autre sur le territoire de son peuple en respectant les règles. Ces notions de propriété changent donc fondamentalement la

fonction du chef du clan ou de la tribu et l'administration de ceux-ci, puisqu'il n'est pas plus propriétaire de la terre que les autres. Ce schéma réduit d'emblée la capacité de domination et d'autorité, et change donc la forme de l'administration de la communauté.

La propriété semble être la ligne de partage des eaux, la frontière qui sépare de façon systématique nos conceptions des leurs. Bien qu'elle existe avec des caractéristiques quasi universelles partout, les peuples chamaniques font une différence entre le territoire et la nature. Le guerrier défend son territoire sans être propriétaire de la terre qu'il habite.

Le chamanisme a survécu dans notre culture à travers les interstices culturels laissés vacants par les autorités ou abandonnés au bas peuple par lassitude. C'est ainsi comme on le verra plus loin (partie 2) que les saints catholiques sont mis à contribution à travers diverses pratiques pour panser les plaies, éloigner les insectes nuisibles et autres besoins auxquelles leur sainteté ne les prédisposait pas d'emblée.

On pourrait donc croire un peu vite que nos saints catholiques se substituent aux esprits tutélaires vivant dans les différents chamanismes de la planète puisqu'ils ont la même fonction. Mais il faut toutefois se méfier et garder à l'esprit cette notion de propriété si fortement implantée dans l'être humain. Les saints sont utilisés comme intercesseurs de façon certaine, mais leur nature suprahumaine n'est pas la même que dans le chamanisme et donc ils ne sont pas toujours substituables parce qu'ils ouvrent sur des spiritualités différentes, ce qui engendre des relations au monde (à la nature) totalement opposées. Saint-Hubert offre un parfait exemple de la différence de nature que peuvent avoir des entités suprahumaines dédiées à la même fonction.

Tous les chasseurs revendiquent leur amour de la nature. La chasse est une communion. Pour parvenir à ses fins, le

chasseur se fond littéralement dans la nature, imitant le gibier pour l'attirer et se camouflant pour ne pas être repéré. Il en est de même pour tous les chasseurs. Les chasseurs de la brousse se couvrent d'excréments d'animaux et de peaux de bêtes pour dissimuler leur odeur, les chasseurs de nos régions portent des tenues de camouflage et bien qu'ils approchent les zones de chasse en véhicules tout-terrain, ils s'efforcent par la suite de faire corps avec la nature. Le caractère vital de la chasse n'est pas le même partout. C'est un premier facteur à ne pas oublier.

Saint-Hubert est le patron des chasseurs et des forestiers. La légende veut qu'il reçût une révélation un vendredi saint à la chasse. Il vit un crucifix apparaître entre les bois d'un cerf alors qu'une voix lui disait qu'il ferait mieux de prier que de chasser en ce jour saint. On remarquera que la recommandation divine est donc faite à un oisif. Si la voix céleste lui fait cette remarque, c'est qu'il pratique sa passion, la chasse, ce jour précis où il devrait prier. La chasse n'est donc pas vitale pour Hubert, c'est un loisir, d'où la remontrance. L'admonestation eut son effet et Hubert partit se placer sous la tutelle de l'évêque de Maëstricht qui l'éveilla à la foi, puis devint évêque lui-même et sa vocation fut telle qu'il fut canonisé en Saint-Hubert auquel les chasseurs rendent hommage le 3 novembre pour sa protection. Ces fêtes donnent lieu à des rassemblements plus ou moins folkloriques suivant les régions.

Mais allons un peu plus loin.

Imaginons que des chasseurs chargés de faire la demande d'une messe de la St-Hubert choisissent leur curé dans le diocèse (ce serait un miracle qu'il y en ait plusieurs, mais pour notre exposé, acceptons que les chasseurs aient le choix). Le curé en chef est connu pour être végan. Les chasseurs se disent que sa pratique alimentaire se concilie mal avec ce qu'on lui demande. Ils se tournent donc vers un de ses suppléants qu'ils

connaissent pour être un amateur de gibier. Ils choisissent donc pour bénir chiens, équipages et faucons, un curé favorable à leur pratique ou du moins qui apprécie son résultat. On peut y voir une forme d'impiété, car la bénédiction divine passe par n'importe quel prêtre ordonné au-delà de son caractère humain. Choisir un carnassier plutôt qu'un végétarien relève donc d'une croyance chamanique et non catholique. Car pour eux, celui qui demande la protection de St-Hubert doit leur ressembler. C'est une chose courante dans la croyance.

Si la chasse est meilleure après qu'elle a été bénie par un curé carnassier plutôt que végétarien, la croyance chamanique sera confortée. Lorsque les chasseurs apporteront la part au curé et qu'ils remercieront St-Hubert par un cerge, le parallèle entre le travail du chamane et celui du curé sera pratiquement établi sur tous les plans et les chasseurs auront l'impression d'appartenir à cette caste masculine universelle et intemporelle qui au péril de sa vie chasse pour nourrir son clan, qu'il s'agisse de mammoths ou de faisans d'élevage.

Mais, il subsistera une différence fondamentale entre ces croyances qui peuvent paraître parallèles. St-Hubert peut protéger de son mieux la chasse et la rendre abondante, il sera toujours le vassal de Dieu. Le curé végétarien ou carnassier est un officier du culte autorisé par sa hiérarchie à faire une demande à St-Hubert, intercesseur des chasseurs auprès de Dieu.

Le chamane parle de sa propre autorité directement à l'esprit tutélaire du gibier qui est l'unique propriétaire de ce gibier. L'action du chamane permet aux chasseurs d'acquérir la partie qu'il leur faut. Dieu a créé le monde qu'il a donné en pâture à l'homme. Dans les religions monothéistes, l'homme créé à l'image de Dieu est propriétaire du monde qu'il domine parce que Dieu le lui a donné pour qu'il le dévore comme de l'herbe verte.

Dans le monde chamanique, tout appartient à des esprits, plantes, arbres, animaux, eau, montagnes, etc. Ce n'est pas une image panthéiste dans laquelle Dieu — entité supra-naturelle suprême — serait présent dans toute chose. Tout ce que nous considérons comme des objets (arbres, rochers, et encore souvent les animaux) sont dans le chamanisme des propriétés exclusives d'esprits tutélaires à qui l'homme doit demander son dû. Le non-respect des lois régissant ces propriétés déclenche des dérèglements. Un braconnier peut être tenu responsable de dommages faits à l'ensemble de la communauté. Des chasseurs qui prélèveraient plus qu'ils ne doivent, seraient jugés comme des voleurs et comme responsables de malheurs qui pourraient arriver à la communauté par vengeance de l'esprit tutélaire du gibier qui marquerait ainsi sa colère.

Ce parallèle entre St-Hubert et l'esprit tutélaire du gibier peut paraître anecdotique, mais il éclaire le caractère inconciliable de nos entités suprahumaines avec celles du chamanisme qui réduisent de facto le territoire dont l'homme est propriétaire. Cette notion de propriété est centrale puisqu'elle décide de ce que peut faire l'homme avec la nature. Lorsque rien n'appartient à l'homme, la communauté surveille que ce que chacun prend, correspond à un besoin et non à un commerce. Avoir un créateur universel qui a donné le monde aux hommes a surtout permis à quelques-uns d'en devenir les uniques propriétaires pour l'exploiter, le surexploiter et le vendre à ceux qui ne possédaient rien. Hubert est devenu un évêque dévoué à ses fidèles qu'il visitait partout sans distinction de rang. Mais St-Hubert est devenu le patron des chasseurs parce qu'il a été chasseur, et s'il était chasseur c'est parce qu'il était noble et oisif. Ces caractéristiques spirituelles sont fondamentales dans ce qu'elles engendrent socialement et sur l'environnement.

7.2 *Des chemins parallèles invisibles*

Le chamanisme est à portée de main, il suffit parfois d'un pas de côté pour le trouver et d'un peu d'humilité pour le partager avec ceux qui vivent avec.

Une anecdote des « derniers rois de Thulé » m'est restée en tête. Il s'agit de l'arrivée dans un campement de Malaurie avec quelques Inuits. Des enfants viennent les accueillir de loin en leur demandant par prudence si ce sont des humains ou des esprits.

J'avais trouvé cette anecdote presque poétique et je l'avais associée à une naïveté enfantine avant d'en être moi-même acteur et témoin avec de lointains cousins asiatiques des Inuits. C'est effectivement une curieuse sensation d'être pris pour un esprit et je ne pensais pas que ça puisse m'arriver.

Je marchais sur l'unique chemin entre deux hameaux sur une petite île du nord de l'archipel de Dinagat aux Philippines lorsque mon ami me demande tout bas d'accélérer le pas. J'obtempère sentant une inquiétude, puis un peu plus loin j'en demande la raison. « Il y a un homme qui nous suit en poussant son vélo ! » Je vais pour me retourner, mais il me déconseille de le regarder. La tension monte. La marche continue... Je jette un œil en coin. Effectivement, à quelques dizaines de mètres, un individu marche, les yeux baissés comme nous en poussant son vélo. Rien de bien extraordinaire. Le relief rocheux du chemin lui interdirait d'ailleurs toute circulation sur son véhicule. La tension retombe lorsque cette personne s'arrête et entre dans le bois. L'explication qui m'est donnée est simple : sur cette île, il y a le bourg de 800 habitants et deux petits villages d'environ 150 à 200 habitants chacun. C'est là que logent les humains. Tout le reste et surtout les collines dans lesquelles nous nous trouvons sont le domaine des non-humains.

J'essaie de comprendre. Dans une si petite communauté,

tout le monde se connaît forcément. Difficile donc de prendre son voisin pour un revenant à un kilomètre de son domicile. En fait, c'est plus compliqué, car les esprits peuvent prendre toutes les apparences, celles des animaux comme celle de votre voisin. Il n'est donc pas étonnant de trouver dans le regard des personnes croisées hors des lieux des habitations des humains, ce mélange de curiosité pour l'occidental que je suis et de crainte pour l'esprit local qui avait peut-être ce jour-là pris l'apparence d'un corps tout blanc vêtu d'un short et d'une casquette.

Dans de nombreux pays, les esprits ne sont jamais loin. Pour peu qu'on s'intéresse avec modestie et humilité à eux. En posant quelques questions, on se rend compte que la planète est peuplée de non-humains. Il suffit de se départir de son regard rationnel et surtout de son arrogante supériorité « *de blanc* » pour obtenir partout des témoignages et des partages comme celui-ci. Dès que vous êtes accepté dans l'espace chamanique, les personnes qui vous accompagnent vont vous montrer les territoires des esprits et vous expliquer comment ils vivent. Seules les frontières qu'on se donne existent et c'est bien sur ces lignes invisibles que nous coupons nous-mêmes nos racines chamaniques.

7.2.1 *Petit nota bene*

Il ne faudrait pas que l'exposition de ces faits et de ces études amène à penser que le chamanisme est une panacée qui nous sauve de tous les maux, ou encore que ces peuples vivants toujours dans le chamanisme seraient comme beaucoup de documentaires le montrent, les restes désuets d'un paradis terrestre perdu. À notre fascination se mêle l'exotisme, le goût du mystère et de l'inexpliqué, mais

également l'espoir. Tous sentiments prompts à nous éloigner de la spiritualité chamanique. Penser que ces peuples ont prospéré à travers les millénaires en bonne entente avec leur écosystème pourrait effectivement être porteur d'espoir. Mais nous sommes arrivés à un point tellement différent d'évolution qu'il serait plus prudent de prendre leur évolution comme modèle et chercher à l'appliquer dans son essence plus que dans ses formes.

Notre espace chamanique existe toujours, il suffit de le réinvestir en produisant les métaphores et les croyances pour faire revivre cette spiritualité laïque qui anime une communauté. L'éveil spirituel actuel va dans ce sens ainsi que bon nombre d'initiatives de communautés soucieuses de leur écosystème et de leur tissu social. Mais seront-ils suffisants pour anéantir l'idée de profit qui sous-tend toutes nos activités ? Le capitalisme qui peut s'exprimer par l'exploitation pour le profit est fondamentalement contraire aux valeurs qui ont permis aux peuples premiers de survivre jusqu'à aujourd'hui.

L'avidité du capitalisme tue sans aucun doute, mais il a l'obligation d'établir des règles et des lois pour se prémunir des révolutions et les peuples en bénéficient toujours un peu à travers les états qui y sont soumis. La longue période de paix que vit l'Europe depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale est le fruit de cet ensemble de lois qui font régner une justice certes imparfaite, mais acceptée par la majorité et qui permettent aux puissances d'argent de s'entendre sans amener les populations à trop s'entretenir.

Pour autant, cet équilibre de la paix a également conduit aux effondrements que l'on connaît aujourd'hui. Paix, développement économique, technologique et destructions écologiques sont liés dans la même période historique. C'est à cet amer constat que nous faisons face. La démocratie, l'augmentation du niveau de vie et la longévité sont nos plus

belles conquêtes sociales, mais derrière leurs résultats funestes se profilent de terribles conflits.

Si les problèmes écologiques apparaissent avec retard en Europe c'est à la fois par un manque d'acceptation — nous connaissions par exemple les méfaits des pesticides deux ans après le début de leur utilisation à grande échelle (milieu des années 50 aux USA) — et parce que nous avons surexploité et détruit la terre des autres avant de nous attaquer à ce qui reste : notre terre et nous-mêmes.

C'est donc principalement aux lois universelles de la vie sur Terre que nous rappellent nos racines chamaniques, car elles recèlent cette conscience qui manque surtout aux sciences technologiques — fer de lance de l'économie capitaliste — en nous disant de façon fort simple : « Pourquoi créer ce dont nous n'avons pas besoin ? » — « Pourquoi se rendre malade par un besoin insatiable de développement ? » Les personnes des peuples premiers ont gardé l'instinct de ne pas manger ce qui peut s'avérer nocif (les enfants ont souvent un rejet naturel pour le sucre raffiné) ou destructeur de l'équilibre du monde (ce qu'on appelle écosystème).

Un peu de sagesse et d'observation nous permet de voir ce qui nous manque vraiment : du temps de vie, des relations vraies avec les autres et avec la nature. De l'air pour vivre, du silence pour dormir et de l'eau pour se nourrir. Vivre dans nos sociétés est simple, chacun de nous a eu finalement beaucoup moins à apprendre que les enfants des peuples premiers. Mais survivre à notre propre développement s'annonce difficile.

Table des matières

NOS RACINES CHAMANIQUES I

I NOS RACINES CHAMANIQUES 9

1 — Le langage des dieux.....	10
1.1 <i>Un monde épars et proche</i>	10
1.2 <i>Entre Dieu et la science</i>	17
1.3 <i>Les Ondes biologiques retournèrent au chamanisme</i>	22
1.4 <i>Parler avec les plantes</i>	28
1.5 <i>Végétalistas</i>	30
1.6 <i>L'Esprit de la plante</i>	33
2 — New Age	36
2.1 <i>Des baleines sur une pelouse</i>	36
2.2 <i>Castaneda</i>	40
2.3 <i>New Age</i>	45
3 — Enseigner et initier	49
3.1 <i>Enseignement traditionnel</i>	49
3.2 <i>Prier et méditer</i>	52
3.3 <i>La Preuve par le silence</i>	56
3.4 <i>L'Engagement physique de la pensée</i>	60
3.5 <i>Apprendre à ne pas tout savoir</i>	62
3.6 <i>Produits finis</i>	65
3.7 <i>Hautes études et baisse de la natalité</i>	68
3.8 <i>S'ouvrir</i>	70
4 — Transes stériles	74
4.1 <i>Drogues et chamanismes</i>	74
4.2 <i>Les Enfants sacrés de Life</i>	76
4.3 <i>Tourisme intérieur</i>	79
4.4 <i>Que sont devenues nos drogues chamaniques ?</i>	82
4.5 <i>Glissements</i>	86
4.6 <i>Rites de passage</i>	92
4.7 <i>Tous addicts</i>	94
4.8 <i>Une drogue emblématique</i>	98

4.9	<i>La Pièce d'à côté</i>	102
5 —	Passé et Futur	105
5.1	<i>La Rupture avec ses « vieux »</i>	105
5.2	<i>L'Invention du futur</i>	113
5.3	<i>Le Chamane et Alladin</i>	118
6 —	Ethnologues quantiques.....	123
6.1	<i>Intérêts et intuitions</i>	123
6.2	<i>La Survie vue de notre petite lucarne</i>	125
6.3	<i>La Survie comme modèle</i>	126
6.4	<i>Intelligence organique</i>	131
6.5	<i>Une vision chamanique avérée</i>	136
6.6	<i>La Métamorphose de la mémoire</i>	138
6.7	<i>La Musique des pierres</i>	141
6.8	<i>Une vibration non fortuite</i>	145
7 —	Des Racines proches et indistinctes	148
7.1	<i>Saint-Hubert et l'esprit tutélaire du gibier</i>	148
7.2	<i>Des chemins parallèles invisibles</i>	153
7.2.1	<i>Petit nota bene</i>	154

Ce texte a été chargé depuis le site :
<https://essais.philippe-rouquier.com>

Si vous ne l'avez pas encore fait, vous pouvez rémunérer son auteur en vous rendant
à cette adresse :
https://essais.philippe-rouquier.com/texte1_nos-racines-chamaniques

De l'air, du silence et de l'eau - © Philippe Rouquier - 2022

© Philippe Rouquier, 2022 - Droits réservés

« Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »